

ÉRIC NAVET

VIVE LE
PROGRÈS...
OU PAS ?

*Réflexions débridées d'un ethnologue
sur le monde tel qu'il va... ou pas*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

JEAN-MICHEL BEAUDET	BERNADETTE LAVAL
JEAN-MARIE BERNARD	CLOTILDE LEPRESLE
VÉRONIQUE GUY DUBOIS	JACQUES LEREVEREND
MARIA S FARIAS-LEMOINE	JEAN-LUC MAZE
HÉLÈNE FERRARINI	DOMINIQUE MOREAU
FRANÇOISE GRELAND	EDITH PATROUILLEAU
LILIANE GUIGNARD	ALAIN PERGAUD
CAROLE GUILLOT-TERTUFF	FRANCIS SALVADOR
BERNARD HOUSSIN	AURÉLIEN SEGUIN
EMMANUEL HOUSSIN	LIONEL SHEN
ODILE KERCKAERT	MADELEINE SIBOLD-
NICOLAS KNITTL	WITTIER
SANDRA KNITTL	JANINE VIDAL
ISABELLE LAISNEY	ÉLISABETH VOLLE
CHRISTIAN LARQUE	FLORENT WATTELIER

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-623-0

Dépôt légal : août 2024

Je dédie ces quelques réflexions à mes petits-fils Elliott et Anatole avec l'espoir qu'ils vivront dans un monde meilleur... mais aussi au Cajun de Louisiane qui a déclaré : « Si c'est déjà bon, t'as pas besoin d'le changer. »

Quelques vérités bonnes à dire et à écrire :

« *Tout ce qui se perfectionne par progrès périclité aussi par progrès.* »

Pascal : *Les pensées*, 1670.

« *Les vérités ont entre elles trop de liaisons : à force de vouloir éclaircir, on confondrait tout.* »

Malebranche : *À la recherche de la vérité*, 1674-1675.

« *L'humanité gémit, à demi écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits.* »

Henri Bergson : *Les deux sources de la morale et de la religion*, 1932.

« *Nous savons qu'on ne peut tout mesurer avec la raison.* »

Johan Huizinga : *Incertitudes*, 1939.

« *Il n'y a pas de progrès sans effet secondaire et parfois les maléfices dépassent les bénéfiques.* »

Boris Cyrulnik : *Des âmes et des saisons*, 2021.

« *On n'arrête pas l'progrès.* »

Dicton populaire.

« *Le mieux est l'ennemi du bien.* »

Dicton populaire aussi.

« *Il y a deux mondes, le bureau de poste et la Nature.* »

Henry David Thoreau : *Journal*, 1837-1861.

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Chapitre 1 : « Je pense, donc je fuis » Le beau nez d'Anne

« Nous vivons dans un monde en proie à d'étranges tourments [...]. Que voyons-nous ? Un doute universel, en ce qui concerne la solidité de l'organisme dans lequel nous vivons, et la justesse de sa direction. Une vague anxiété de ce que sera le proche avenir. Une impression de déclin, d'affaissement et de décadence de la civilisation [...]. Nous voyons chanceler devant nos yeux à peu près toutes les choses naguère encore stables et sacrées, vérité, humanité, justice et raison. Nous voyons des formes de gouvernement ne plus fonctionner, des systèmes de production périliter, des forces sociales poursuivre une action qui frise la démence. L'assourdissante machine de ce temps de violence semble sur le point de s'enrayer. » (Huizinga, 1939 : 13-14)

Ces lignes ont donc été écrites par l'historien hollandais Johan Huizinga, professeur à l'université de Leyde, voici plus de 80 ans, à la veille de la seconde guerre mondiale¹. Nous savons ce qui s'est passé ensuite : une guerre, absurde comme le sont toutes les guerres, qui a fait entre 60 et 85 millions de morts de par le monde et a été le cadre d'un des plus grands génocides de l'histoire, génocide programmé et mis en œuvre par un dictateur effectivement fou à lier et qu'il est inutile de nommer ici, avec la complicité² des grands de ce monde et de l'Église catholique.

1 Je ne mets pas de majuscules, car je pense comme Boris Vian (Le déserteur, 1954) que « les guerres sont des bêtises » et qu'elles ne méritent pas une telle distinction.

2 Il est des circonstances extrêmes ou la passivité prend figure de complicité.

Bien que les propos de J. Huizinga résonnent d'une grande actualité – même s'ils ne parlent ni de virus ni du fascisme que nous voyons renaître de ses cendres un peu partout –, nous conservons l'espoir, qui nous fait vivre dit-on, que la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui ne débouchera pas sur des perspectives aussi tragiques. Mais qui peut empêcher qu'il en soit ainsi ? Quelles sont les menaces qui nous font redouter le pire et qu'est-ce qui nous permet encore d'espérer ? Je propose une contribution ethnologique à la réflexion commune dans et hors les murs de la cité. Car autant l'avouer tout de suite, bien que ce ne soit pas nécessairement un crime, j'appartiens à une espèce menacée : je suis ethnologue³.

⋈⋈⋈

On comprendra sans doute, si on lit ce qui suit, que Descartes n'est pas ma tasse de thé ; je lui emprunte quand même, de mémoire et de façon sûrement définitive puisque je n'aurai plus l'occasion de lui restituer son bien, cette citation classique comme titre de ce chapitre : « je pense donc je suis ». Et, je le dis pour rassurer les lecteurs éventuels : « Je ne suis pas un robot »⁴ ; plus précisément, comme le criait *Elephant Man*⁵ qui, peu gâté par la nature, avait du mal à convaincre : « *Je suis un être humain !* »⁶.

Il n'est pas bien vu de s'étendre sur soi-même, mais parle-t-on jamais d'autre chose que de soi ? Toute réflexion, je n'ai rien inventé, part de nous-mêmes et nous y ramène. Difficile

3 Je précise plus loin en quoi consiste ce métier en voie de disparition selon certains. Mais les coelacanthes ont bien survécu, alors tous les espoirs sont permis. J'apprends à l'instant (en vérifiant l'orthographe du nom sur *Wikipédia*) que l'espèce, surpêchée, est à nouveau menacée ! Retour à la case départ.

4 À chanter sur l'air de « *Je n'suis pas un héros* », la chanson écrite et interprétée par Daniel Balavoine (1980).

5 Référence au film de David Lynch : *Elephant Man* (1980), d'après l'œuvre de Frederick Treves : *L'Homme-Eléphant et autres souvenirs* (1923).

6 Pour être complet et éviter un malentendu, je ne suis pas non plus le « Éric Navet cavalier », champion du monde de saut d'obstacles en 1990, qui m'est un cousin au quatrième degré.

de s'en sortir. Alors l'objectivité ? Je n'y crois pas trop, autant le dire et l'assumer. Il est normal et légitime que celui ou celle qui va passer un moment en ma compagnie sache à qui il ou elle a affaire. Je vais donc me présenter et « décliner mon identité », comme on disait au 36 quai des Orfèvres⁷.

J'aime à extraire des rayonnages de ma bibliothèque plutôt généreuse, un peu au hasard, quelque vieux bouquin et à y chercher des phrases propres à illustrer une réflexion, une analyse et que je ferai figurer comme citation dans l'un de mes écrits⁸. Ce matin, j'ai sorti un petit livre publié « avec privilège du Roy » en 1677, parmi les plus anciens que j'aye, intitulé : *Le nouveau Mercure galant, contenant les nouvelles du mois d'Aoust 1677 & plusieurs autres*. J'y ai trouvé à la page 33, un sonnet anonyme⁹ dont voici la conclusion en forme d'adage : « *Qu'un homme est malheureux à l'heure du trépas, Lorsqu'ayant négligé le seul bien nécessaire, Il meurt connu de tous, & ne se connoist pas !* »

Comme je ne suis pas, malgré pas mal de publications plus ou moins savantes et quelques passages dans les médias, « connu de tous »¹⁰, c'est surtout la dernière phrase de la strophe qui me paraît correspondre à ce que je ressens. Lorsque, avec un peu de chance, les noirs démons surgis de l'Enfer fondront sur moi pour m'emmener à travers le tunnel de la mort je ne sais où¹¹, j'aurai vécu sans me connaître et du coup, c'est bien le drame, sans connaître l'univers, à en croire du moins la Pythie de Delphes⁵. Ça commence plutôt mal pour une présentation.

7 C'est là que se trouvait, jusqu'en 2017, la Direction régionale de la police judiciaire de la Préfecture de police de Paris.

8 Soit dit en passant, cela me paraît une justification, s'il en est besoin, pour l'accumulation d'ouvrages qui occupent une bonne partie de la vieille ferme du Val de Saire, en Normandie, où je passe ma retraite.

9 Ce qui m'exempte de droits d'auteur.

10 Les gens qui me reconnaissent dans la rue ou lorsque je fais mes courses chez Leclerc le font parce qu'ils ont quelque connivence physique ou spirituelle avec moi. Aussi ne suis-je pas harcelé par les paparazzi et autres amateurs d'autographes ou de selfies à deux.

11 Référence au film *Ghost* de Jerry Zucker, sorti en 1990. Pour ce qui est de l'endroit où j'irai après ma mort, je pencherais plutôt, malgré un secret désir qu'il en soit autrement, pour le néant.

S'il faut se connaître soi-même pour bien appréhender le monde, les ethnologues, la tribu dont je suis membre, devraient en priorité s'intéresser à leur propre personne avant de se pencher sur le sort des autres, ce dont ils font profession. Je n'ai sans doute pas fait tout le travail nécessaire. J'ai en effet l'impression dérangeante, dans la dernière partie¹² de ma vie, de ma vie terrestre en tout cas¹³, d'avoir vécu étranger à moi-même. « Je pense donc je suis » : je pense certes, mais qui suis-je ? Je ne pourrai jamais écrire comme Henry David Thoreau (1817-1862¹⁴), dont je suis pourtant un fan peu conditionnel : « *Je ne parlerais pas tant de moi-même s'il existait quelqu'un d'autre que je connaisse aussi bien.* » (Thoreau, 1967 : 73)

D'abord, comment peut-on se connaître en dehors du regard des autres, peut-on se juger indépendamment de leur jugement, s'estimer s'ils ne nous estiment pas ? « *On se réalise mieux soi-même dans la relation avec autrui* », écrit Edgar Morin (Morin, Rabhi, 2021 : 161). L'amour-propre n'est-il rendu tel, ou sali, que par l'affection, ou simplement l'intérêt, que vous portent ou ne vous portent pas les autres ? En tout cas, je vais devoir attendre de lire les rubriques nécrologiques et les *in memoriam* qui me seront consacrés¹⁵, le moment venu, dans quelque revue spécialisée pour en apprendre un peu plus sur moi-même et pour savoir quelles idées et quelles images les gens avaient de moi. Mais ce sera sans doute trop tard.

12 J'avais d'abord écrit « crépuscule », mais c'est trop déprimant et, je rassure mes proches et les gens qui m'aiment bien (il y en a), je n'ai pas l'intention de précipiter les choses, car j'affectionne grandement, malgré les vicissitudes, les choses de la vie.

13 Sans aucune conviction, je l'ai dit plus haut, je ne peux totalement exclure qu'il y en ait une autre.

14 Je précise ainsi l'époque et la durée de vie des gens que je cite, car il me semble essentiel, pour les apprécier à leur juste valeur, de situer leur pensée et leurs propos dans une époque et dans un contexte.

15 M'étant moi-même exercé, de bonne grâce, à cet exercice pour plusieurs collègues et amis trop tôt disparus, dans différentes revues, je suis en droit d'espérer que l'un(e) ou l'autre de ceux (celles) qui me survivront consacrera quelques lignes à ma mémoire.

Un peu de philosophie maintenant. Tout ce que nous pensons, tous nos actes, notre vie tout simplement sont soumis à deux types de contraintes : nous sommes composés *a minima* d'un corps biologique plus ou moins complet, source de sensations, d'émotions, voire de sentiments, avec un cerveau qui nous permet de réfléchir et éventuellement d'avoir des idées, et nous faisons partie nécessairement, en tant qu'espèce grégaire, d'une communauté d'êtres humains, vivants et morts, qui, composant plus ou moins avec nos constituants génétiques, nous fait ce que nous sommes. C'est ce que dit, avec d'autres mots, l'ethnologue Michael Singleton : « *Tout irréductiblement individuel que "je" sois, "je" ne peux ni naître ni être sans que l'autre y soit toujours pour quelque chose, dès le départ, chemin faisant et jusqu'à la fin.* » (Singleton, 2011 : 19) Dans la même veine, Alain Finkielkraut, philosophe, écrit : « *Nul ne pense par lui-même sans détour par les autres* » (Finkielkraut, 2013 : 31). Ou encore Geneviève Azam, économiste : « *D'autres êtres humains nous sont nécessaires pour vivre d'abord, puis pour faire société* » (Azam, 2015 : 59). Plus largement, Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, écrit : « *Les mammifères ont besoin de la présence d'un autre pour réaliser leur "programme génétique"* » (Cyrulnik, 2021 : 89).

Nous faisons en effet partie intégrante d'écosystèmes¹⁶ locaux et, plus généralement encore, de la biosphère : « *ensemble des êtres vivants qui se développent sur la terre* » (*Le nouveau Petit Robert*, 1993). Ces « contraintes » donnent un cadre au vivant et même le caractérisent ; toute définition de la liberté, du libre arbitre doit déjà prendre en compte ces limites sous peine de fourvoiement.

La nécessaire appartenance à une société a d'ailleurs bien embêté Rousseau qui a dû reconnaître, à contrecœur, que « *l'homme à l'état de nature* », qu'il appelait de tous ses vœux, *devait* être un animal social, sinon sociable. Par conséquent,

¹⁶ Pour mémoire, je rappelle qu'un écosystème est une « *unité écologique de base formée par le milieu et les organismes animaux, végétaux et bactériens* » (*Le nouveau Petit Robert*, 1993). Un écosystème inclut aussi des hôtes franchement antipathiques comme les virus et les anophèles (vecteurs du paludisme entre autres vilénies).

est-on jamais autre chose que l'ombre de soi-même, le pâle reflet renvoyé par le regard de l'autre ?



Cet inévitable narcissisme me ramène donc à moi-même. Je suis né¹⁷ chez ma grand-mère paternelle, Alice Navet, née Leroy¹⁸ (1889-1969), 35 rue des portes¹⁹ à Cherbourg, la ville où Napoléon, une gloire locale hélas²⁰, a fait entreprendre la construction de la plus grande rade d'Europe²¹, et où l'on fabrique, encore hélas, les sous-marins nucléaires, non loin de La Hague, où sont traités les déchets de même nature, si je puis dire. Mais bon, tout le monde ne peut pas naître dans une étable, et puis c'est quand même ma ville, j'y ai mes souvenirs et, depuis quelques années, mes habitudes.

17 Deux ans après Hiroshima et Nagasaki, et la vague de suicides (kamikazes et hara-kiris) qui ont marqué la reddition japonaise et la fin de la seconde guerre mondiale.

18 Comme elle avait de l'humour malgré son allure austère, ma grand-mère, petite, sèche et toujours en robe noire, avait coutume de dire qu'en se mariant, elle avait échangé le Roi contre un Navet.

19 C'est dans cette rue qu'on peut acheter les fameux « parapluies de Cherbourg » qui ont fait la renommée planétaire – un peu de chauvinisme est permis – de la ville depuis la sortie du film éponyme de Jacques Demy en 1964.

20 J'ai appris à midi à la télévision qu'il existait un pain « Napoléon », un pain à pâte pliée qui ressemble à une paire de fesses, « dans la région de Cherbourg » et en particulier dans le village du Vast, pas loin de chez moi, célèbre surtout pour sa brioche. On me dit que la forme de ce pain évoque plutôt celle du chapeau de Napoléon, d'où le nom. J'en prends acte.

21 Mégalo comme on le connaît, il aurait même dit : « *Je renouvellerai à Cherbourg les splendeurs de l'Égypte* ». Je promets de ne plus évoquer le nom de ce personnage qui a rétabli l'esclavage en 1802 et vendu, en 1803, aux Américains blancs la Louisiane que les Français avaient volée aux Amérindiens et qu'il aurait mieux valu restituer à ses légitimes occupants amérindiens.



Mon arrière-grand-père paternel, Alphonse Leroy, marin et champion d'escrime sur la mer de Chine dans les années 1870.

Enfant, j'étais terriblement timide, au point que je n'osais aller acheter un bâtard ou des *schnecks*²² à la boulangerie pourtant située juste de l'autre côté du n° 3 de la rue Ernest Renan, dans le XVe arrondissement de Paris, en face du petit deux-pièces-cuisine qu'occupait ma famille au premier étage²³. À l'école de la rue Blomet, logiquement, je me retrouvais systématiquement au fond de la classe, non pas pour bénéficier de la chaleur des radiateurs, mais pour me faire tout petit. Au début, ce ne fut pas difficile, j'étais petit !

Dans la cour dite « de récréation », on s'en doute, je ne m'imposais pas comme un meneur, un chef de bande, j'étais plutôt celui qu'on ignorait, parfois même, j'ai peine à le dire, celui que les grands harcelaient, selon une formule à la mode. Déjà, « Navet » n'est pas un patronyme facile à porter et à défendre l'épée à la main, tel *Le Capitan*²⁴. Est-ce son insipidité, sa couleur terne, qui ont fait de ce légume un synonyme de « médiocrité »²⁵, en particulier dans le domaine cinématographique ? Je l'ignore, mais son association culinaire avec

22 C'est bien plus tard que j'ai appris que ce mot était alsacien (s'il est allemand, je viens de faire une sacrée gaffe) et faisait référence à la forme en *escargot* (sens originel du mot) des pains aux raisins. En argot, il désigne aussi le sexe féminin, mais c'est une autre histoire.

23 Au-dessus d'une épicerie et d'un cordonnier alsacien, décidément.

24 Référence au film d'André Hunebelle *Le Capitan* (1960) interprété par Jean Marais, un autre Cherbourgeois célèbre.

25 Rivarol (1753-1801), critiquant, de façon peu amène, un poème de Jacques Delille (1738-1813) intitulé *Jardins* écrivait : « *Les Jardins passeront, le navet restera.* »

le canard n'arrange rien puisque les « couacs » par lesquels ce volatile est censé s'exprimer sont, eux, marques de dissonance, de fausse-note. J'ai heureusement constaté, à l'expérience, que le registre des blagues que ce nom, que, soit dit en passant, je n'échangerais même pas contre un plat de lentilles ni même un cheval²⁶, n'était pas inépuisable et qu'on en avait vite fait le tour.

Et puis, tardivement, alors que j'étais au lycée Buffon, je me suis mis à grandir, et lorsque j'ai atteint, puis dépassé 1,80 m, j'ai dû changer de rang, passant de la position assise au premier rang à la station debout au dernier rang de la photo de classe annuelle, mais surtout on m'a fichu la paix, suivant l'expression consacrée. J'ai toujours eu quand même de bons copains. Depuis, je ne souffre (façon de parler) ni qu'on me commande, ni de commander qui que ce soit. Là-dessus, et sur beaucoup d'autres points d'ailleurs, vous l'avez compris, je suis en désaccord total avec Napoléon²⁷ qui déclarait : « *Il faut commander ou être commandé* ». Je n'ai pas non plus suivi le conseil de mon collègue et ami ethnologue Robert Jaulin qui me disait : « *Dans la vie il faut être méchant*²⁸. »

Lorsque mes capacités intellectuelles, à défaut de dons manifestes²⁹, se précisèrent, il apparut rapidement que j'avais plus de goût pour les disciplines littéraires et l'*histégé*, expression que nous employions alors pour désigner cette science hybride qui réunissait l'histoire et la géographie, que pour les matières scientifiques pures et dures comme les mathématiques et la physique-chimie. La faiblesse de mes résultats dans ces matières, malgré les efforts louables de ma sœur unique, elle se reconnaîtra, qui tentait de me faire avaler les équations du second degré³⁰, me contraignit à doubler la classe de 4e au lycée Buffon. Parcours scolaire laborieux

26 La grande culture de mes lecteurs me dispense de préciser toutes mes références historiques.

27 Zut, j'avais promis de ne plus le mentionner !

28 Je précise qu'il ne le fut lui-même qu'avec les imbéciles et les médiocres.

29 Par un juste équilibre, je n'ai ni collectionné les « bons points » ni porté le bonnet d'âne.

30 ax^2+bx+c , si mes souvenirs sont exacts.

donc, conclu par un bac philo obtenu à l'arraché au bout de deux ans, à presque vingt ans.

Mon but n'étant pas ici, ce qu'à Dieu ne plaise, d'écrire ma biographie, encore moins mon hagiographie³¹, mais de me faire mieux connaître de mes lecteurs, je ne détaillerai pas le parcours des études universitaires en sciences sociales, puis plus précisément en ethnologie, que j'entrepris en 1967 à l'Université de Paris 5-René Descartes à la Sorbonne, et à l'École des Hautes Études en Sciences sociales (EHESS) à Paris, études couronnées par une thèse de 3e cycle en 1976 et une thèse d'État en 1989³². Quand même.

Mais je dois bien dire un mot de ma première année de fac écourtée en mai 1968, puisque, par chance, c'est le seul conflit armé³³ auquel j'ai quelque peu participé ! Je n'étais pas sur les barricades, je ne les ai pas dressées non plus, n'étant pas trop bricoleur, mais j'appréciai qu'on libère les arbres des grilles qui les ceignaient, et assumai pleinement mon rôle d'apprenti ethnologue en observant les harangues et les mouvements de foule au Quartier latin. Je me souviens des longues marches, les transports étant en grève en ce joli moi de printemps, pour me rendre à pied du 239 rue de Vaugirard (au 6e étage sans ascenseur³⁴) – nous avons déménagé, notez-le – à la cour de la Sorbonne où des orateurs précoces (anars, maoïstes, trotskistes, etc.) faisaient forum. Il m'est quand même arrivé de me faire courser par les flics boulevard Saint-Michel ou rue Gay-Lussac ! Je ne renie pas, contrairement à d'autres, cette époque pleine d'enthousiasme et de rêve, mais entre les maos et les hippies, mon cœur ne balançait pas, et je dois davantage ma révolution intérieure à Romain Rolland, à Vivekananda³⁵ et aux ouvrages

31 Ce qui serait fort immodeste.

32 Thèse dirigée par Jean Malaurie, grand connaisseur des Inuits, disparu début 2024 et que je remercie à titre posthume.

33 Ceux qui pensent que les pavés sont sans risques n'ont jamais couru le Paris-Roubaix.

34 Adolescent, lorsque je descendais la poubelle, je parvenais à grimper les six étages en un peu plus de trente secondes, une performance que je ne saurais ambitionner aujourd'hui.

35 Vivekananda (1863-1902), maître spirituel hindouiste, mais mort jeune, disciple de Ramakrishna. Sa biographie a été écrite par Romain Rolland (1930).

de philosophie orientale que je lisais en douce en classe de philo à Buffon pendant que Maurice Clavel³⁶ nous parlait de Hegel et de Kierkegaard.

L'année 1971 est, dans ma vie, une année cruciale : c'est celle de ma découverte de l'Amérique, et surtout des Indiens que j'ai toujours aimés avec une passion qui n'a fait que se renforcer au cours de ce dernier demi-siècle. Je dirai un peu plus loin quel bouleversement représentait pour moi cette rencontre, et tout ce que je dois aux Ojibwés et aux Innus du Canada, aux Tekos et aux Wayãpis de Guyane, et d'autres peuples traditionnels de quatre continents³⁷ qui m'ont transmis un peu de leur savoir et avec qui j'ai partagé tant d'émotions.

Après avoir été instituteur à Camopi, en Guyane, l'année scolaire 1971-1972³⁸, étudiant libre à l'Université de Toronto, au Canada, en 1974-1975, et avoir quelque peu coopéré, de 1977 à 1981, à « *la civilisation des mœurs* »³⁹, une post-colonisation inavouée qu'on appelait « coopération », à l'Université d'Oran en Algérie, je décrochai un poste temporaire à l'Université de Paris 7-Jussieu, puis une sorte de CDI à l'université de Strasbourg où je suis resté 29 ans, jusqu'en 2013, lorsque j'ai pris ma « retraite bien méritée » à 66 ans, avec le titre de professeur émérite.

36 Maurice Clavel, existentialiste chrétien, prof de philo, écrivain et chroniqueur au *Nouvel Observateur*, célèbre pour son « *Messieurs les censeurs bonsoir !* », lancé sur un plateau télé en 1971.

37 À mon grand regret, à ce jour, je n'ai jamais mis le pied, ou plutôt les deux alternativement et consécutivement, en Océanie.

38 Je contribuais avec mes collègues et amis Pierre et Françoise Grenand qui avaient initié le projet, à la mise en place d'une école anticolonialiste chez les populations tribales de Guyane.

39 Allusion à l'ouvrage éponyme de Norbert Élias (1973). On verra plus loin ce qu'il entend par là.



L'auteur ethnologue-instituteur en Guyane en 1972.
Village teko de Camopi.



L'auteur ethnologue seulement en 1989.
Village teko du Maroni.

ꠄꠄꠄꠄ

Quelqu'un de bien inspiré a dit que lorsqu'on choisissait un nouvel enseignant, c'est aussi un collègue que l'on élisait. En effet, avoir un poste à l'université ou ailleurs, ça n'est pas seulement transmettre un savoir à un public plus ou moins réceptif, diriger des mémoires, des thèses, c'est aussi participer aux tâches administratives souvent pesantes et chronophages, accepter des responsabilités, être membre de commissions, de sous-commissions, organiser des colloques, des séminaires et autres tables rondes⁴⁰, etc., en peu de mots faire vivre un institut, une faculté, un laboratoire, et, à l'échelon le plus haut, une université. Et cela implique de nombreuses

⁴⁰ Elles le sont rarement.

réunions, de très nombreuses réunions : réunions d'institut, réunions de faculté, réunions de laboratoire, réunions de conseils divers, réunions de rentrée, de sortie (non, pas « de sortie »), etc., etc. !

Ah, il faudrait faire l'ethnologie de ces réunions ! Chaque assemblée est comme un conseil tribal sioux ; chacun fait partie de plusieurs clans, donc on ne voit pas toujours les mêmes têtes, mais le scénario est toujours à peu près identique. Les acteurs s'assoient donc périodiquement autour d'une table rectangulaire dans des salles souvent exiguës, où l'on a froid ou chaud selon la saison. Bien sûr, il y a un chef, un maître de cérémonie⁴¹ chargé de diriger les débats. Il donne l'ordre du jour, et presque immédiatement, c'est le désordre. Bientôt, l'ambiance ressemble à celle du marché d'Aligre⁴² à 11 h du matin, ou, plus exotique, du souk de Marrakech, où les fruits et légumes et les produits non comestibles sont remplacés par les propositions, les motions, les pétitions que chacun essaye de vendre au meilleur prix à ses collègues. J'allais écrire « compagnons d'infortune », mais je ne peux ignorer que la majorité d'entre eux prennent beaucoup de plaisir à ces exercices plurihebdomadaires.

Très vite donc, dans ces réunions, le coq ne règne plus sur la basse-cour et le Monsieur Loyal de ce cirque⁴³ perd tout contrôle sur les numéros de jongleur de mots, d'équilibriste des arguments, de dompteur de fauves aux dents longues

41 Lorsqu'il s'agit d'une commission de spécialistes, pour choisir un ou une enseignant(e)– chercheur(euse), cela n'est pas sans rappeler l'élection de Miss France, sans Geneviève de Fontenay, car la présentation, la tenue vestimentaire, éventuellement le chapeau, et l'éloquence importent souvent davantage que la pertinence scientifique du discours ou les qualités pédagogiques des candidats qui, étrangement, ne sont jamais prises en compte. C'est d'ailleurs ce que remarquait le philosophe anglais William James dès 1903 : « *Quelqu'un prétendra-t-il une seconde que le titre de docteur est une garantie que son possesseur sera un bon enseignant ?* » (Stenger, 2013 : 205)

42 Les commerçants du marché d'Aligre, dans le 12^e arrondissement, ont fondé en 1955 la *Commune libre d'Aligre* à l'image de la commune libre de Montmartre dans le 18^e arrondissement. J'y ai enquêté comme apprenti ethnologue en 1970-71.

43 À une époque où l'on ne remettait pas en cause, hélas, la présence d'animaux sauvages.

et de magicien à petite dose⁴⁴ qui se succèdent à un rythme accéléré, quand ils n'ont pas lieu simultanément, ce qui n'est pas très grave, car il y a plusieurs pistes virtuelles. Il se crée en effet très vite, autour de la table, des petits groupes d'affinité qui finissent par perdre le fil du sujet traité et n'interrompent les autres que pour formuler les mêmes propositions avec des mots différents. La cacophonie est insupportable, et même un yogi confirmé ou un moine zen y perdrait son sang-froid. J'en connais même⁴⁵, parmi mes collègues, qui ont renoncé à ces *happenings*, au détriment de leur carrière.⁴⁶

À ces galas de l'union des arts tristes, je n'ai jamais proposé de numéro. Le trapèze volant, très peu pour moi⁴⁷, même avec un filet pour me réceptionner si je rate mon salto. Quant à faire le clown, même auguste, pas question, on n'est pas là pour s'envoyer des seaux d'eau à la figure et le sens de l'humour n'est pas la qualité la mieux partagée en ce genre d'occasions. Et puis surtout, je souffre d'un grave handicap déjà évoqué : je suis ethnologue !

44 Fine allusion au film de Victor Fleming (1939) : *Le Magicien d'Oz* (*The Wizard of Oz*) où l'on entend Judy Garland interpréter cette jolie chanson : *Somewhere Over the Rainbow*.

45 Désolé, je ne donne pas de noms.

46 Déjà en 1896, le philosophe William James, qui enseigna 35 ans à l'université de Harvard aux États-Unis, se plaignait du temps passé en réunion et en travail administratif au détriment de la recherche proprement dite : « *notre Université nous inflige une quantité formidable de travail courant : assemblées de professeurs et comités de toutes sortes, si bien que de tout le semestre nous ne pouvons rien faire de suivi* » (James, 1924 : 166).

47 Ceux, parents et amis, qui me connaissent, savent qu'il s'agit moins de couardise que d'un problème de surcharge pondérale.



Enseignants de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Strasbourg (années 1990). De gauche à droite, assis, Isabelle Bianquis, Pierre Erny, Eric Navet, Nadia Mohia-Navet. Debouts : François Torrelli, Christine Soury, Louis Huberty, Barbara Vonfelt (étudiante).

xxxx

Qu'est-ce donc qu'un ethnologue ? Vine Deloria Jr, écrivain authentiquement sioux, décrit ainsi le personnage : « *Repérez un Blanc, grand et maigre, portant un bermuda, une veste d'aviateur de la Seconde Guerre mondiale, un chapeau de brousse australien, des chaussures de tennis et un gros sac tyrolien mal arrimé sur le dos [...]. Il a généralement une caméra, un magnétophone, un télescope, un hula-hoop et un gilet de sauvetage [...]. Il a rarement un crayon, un stylo, un burin, un stylet, un pinceau ou un instrument pour noter ses observations. C'est un ethnologue.* » (Deloria, 1970 : 84)⁴⁸

Vous vous en doutez, il s'agit là d'une caricature ; les Indiens aiment beaucoup plaisanter. En fait, tous les ethnologues ne sont pas « grands et maigres », surtout après la cinquantaine, ensuite le *hula hoop*, plutôt encombrant⁴⁹, n'est pas un produit de première nécessité pour mener une

48 Ma traduction. L'ouvrage : *Custer Died for Your Sins, An Indian Manifesto* (*Custer est mort pour vos péchés, un manifeste amérindien*) paru en 1969 aux États-Unis a été traduit, fort mal, en français, en 1972 sous l'absurde titre de *Peau-Rouge*.

49 Wikipédia m'informe qu'il existe des *hula hoops* démontables en deux ou trois parties, ce qui facilite le transport. Comme ça, ça va.

enquête ethnographique, à moins toutefois que sa recherche porte sur les vahinés de Bora-Bora⁵⁰, et encore.

Non, sérieusement, une ou un vrai(e) ethnologue, c'est une femme ou un homme qui rêve, depuis tout(e) petit(e), de découvrir le monde et les êtres qui l'habitent. On ne devient pas ethnologue par hasard ou faute de mieux, parce qu'on n'a pas réussi à être ouvrier chez Renault⁵¹, dératiseur, ou PDG d'une grande entreprise, c'est bel et bien une vocation, un appel du désert, de la forêt ou d'autres lieux. Jean Guiart, ethnologue spécialiste de la Nouvelle-Calédonie et des Kanaks, et qui fut mon professeur à la Sorbonne et au Musée de l'Homme dans les années 1970, écrit : « *Issu de la recherche de ce qu'il y avait au-delà du mystère et de l'inconnu, c'est-à-dire par-delà les mers, l'ethnologue est resté fils spirituel de saint Brandan. L'amère conscience de ce que sa société n'a rien d'idéal est à l'origine de sa vocation.* » (Guiart, 1970 : 7)

L'ethnologue, comme tout un chacun, est à la recherche de sa « terre sans mal »⁵², ou du moins une terre du moindre mal. Comme le remarquait Montaigne dans ses *Essais* (1580), l'humanité se partage en une infinité de sociétés et de cultures ; l'ethnologue, ou anthropologue⁵³, s'intéresse à cette variété mais il a ses préférences. Selon les manques et les frustrations que nous éprouvons dans la société où nous avons grandi, suivant nos aspirations secrètes alimentées par nos lectures, nous sommes attirés, déjà tout jeunes, par telle ou telle culture particulière. Moi, on l'a compris, c'était les Indiens (dans ma jeunesse, on ne disait pas « Amérindiens »), mais pour d'autres, cela peut être l'Afrique ou l'Asie, les

50 L'île de Bora-Bora fait partie de l'archipel des Îles-sous-le-Vent (archipel de la Société) dans le Pacifique.

51 Dans les années 1970, alors que j'étais étudiant, j'ai eu la chance, comme Charlot dans *Les temps modernes* (1936), d'être travailleur à la chaîne ; moi c'était à l'usine Renault de Billancourt sur l'île Seguin. J'ai surtout eu la chance de pouvoir en sortir au bout d'une quinzaine de jours, malgré la promesse d'une promotion rapide eu égard à mes diplômes.

52 Nous verrons plus loin le sens de cette expression.

53 Les Anglo-saxons emploient plus volontiers les termes « anthropologue » (*anthropologist*) et « anthropologie » (*anthropology*) là où les Français ont conservé, par tradition, ceux d'« ethnologue » et d'« ethnologie ». L'ethnologue est naturellement très attaché aux traditions.

Pygmées du Gabon, les Papous de Nouvelle-Guinée, ou les Vahinés de l'île Bora-Bora. Les cultures traditionnelles auxquelles je me référerai principalement dans les lignes qui suivent sont les Amérindiens Ojibwés du Canada et Tekos de Guyane que je fréquente donc depuis plus d'un demi-siècle. Comme j'en parlerai souvent, je vais les présenter succinctement.

Les premiers, les Ojibwés⁵⁴, comme les Innus du Québec et beaucoup d'autres, parlent une langue algonquaine⁵⁵ ; ils constituent, aujourd'hui encore, la seconde ethnie du Canada⁵⁶ en importance numérique, après les Cris qui sont leurs voisins du Nord. Traditionnellement « chasseurs-pêcheurs-collecteurs », ils occupaient un vaste territoire de forêts boréales et tempérées⁵⁷ entre le nord des Grands Lacs et la baie James où ils sont toujours présents.



Campement ojibwé près du lac Huron vers 1850.

Les seconds, les Tekos, autrefois connus sous le nom « Émerillons », de langue et de culture tupi-guarani, constituent l'une des six ethnies amérindiennes représentées en Guyane⁵⁸. Ils sont entre 500 et 600, et ont leurs villages entre la commune de Camopi (rivières Oyapock et Camopi), pour la

54 Ils s'appellent eux-mêmes *Anishnabeg*.

55 La famille linguistique algonquaine est la plus représentée au Canada.

56 Ils sont aussi présents aux États-Unis, au sud-ouest des Grands Lacs, où on les connaît mieux sous le nom de Chippewas.

57 Territoire fortement réduit à cause des feux qui ont détruit une immense surface de forêt au cours de l'été 2023.

58 La seule qui y soit intégralement comprise. Les autres sont : les Wayāpis, leurs voisins sur l'Oyapock, eux aussi tupi-guaranis ; les Wayanas, de la famille linguistique karib, leurs voisins sur le Maroni et le Tampok ; les Kali'na

plus grosse part, et celle de Maripasoula (rivières Maroni et Tampok). Ils sont normalement⁵⁹ chasseurs-pêcheurs, collecteurs et agriculteurs, mais aussi grands amateurs de cachiri, la bière de manioc.



Indiens Tekos sur la rivière Camopi (années 1980).

Chaque société, chaque culture a ses propres habitudes, ses propres usages, son propre *mode d'être, de penser et d'agir*, un concept que j'ai développé dans mes enseignements comme dans mes écrits. Nous appartenons tous à une même espèce et nous partageons les caractères biologiques de cette espèce, mais au-delà, chacun, chacune a des croyances, des pratiques, des comportements, des façons de vivre différents. Ceux-ci sont fonction des contraintes spécifiques des environnements dans lesquels évoluent ces sociétés, mais correspondent aussi à des choix qui, dans un milieu donné, restent possibles et peuvent être librement faits sans mettre en péril sa survie et celle de la communauté.

Nous pouvons croire au petit Jésus ou à un esprit de la montagne poilu et vorace, ou, de façon assez peu orthodoxe, les deux en même temps. Nous ne mangeons pas les mêmes choses, aux mêmes moments de la journée, avec les mêmes personnes, etc. Nous pouvons dormir dans des lits flottants, dans des hamacs en coton ou sur des nattes de jonc. Nous

(Galibis), de culture karib, les Lokono (Arawaks) et les Palikwene (Palikurs), de culture arawak, dans la région côtière.

59 J'écris « normalement », car l'administration française poursuit, surtout, mais pas seulement, par le biais de l'école, une entreprise d'acculturation (d'ethnocide) commencée dès le XVIIIe siècle, par les missionnaires. J'y reviendrai plus longuement par la suite.

pouvons jouer à la marelle, au cricket ou au bilboquet. Nous pouvons être sédentaires et habiter des maisons en terre séchée ou en pierre, ou nomades et vivre dans des tipis ou des yourtes. Nous pouvons être chasseurs-pêcheurs, cultivateurs ou pasteurs ou plusieurs choses en même temps, etc.



C'est l'une de ces cultures, deux ou trois maximum, en particulier, car cela prend du temps, que l'ethnologue s'efforce de comprendre et de décrire dans tous ses aspects. Pour se préparer, dans ses études, il apprend ce qu'est un système de parenté (qui se marie avec qui, qui ne peut pas se marier avec qui, etc.), les structures foncières (qui déterminent l'occupation de l'habitat humain), les croyances et les rites, les technologies, etc. Et il apprend aussi comment identifier les diverses espèces de palmiers, à différencier un pécarì à collier (*tayassu tajacu*) d'un pécarì à lèvres blanches (*tayassu pecari*), etc., car, pardon si je me répète, les environnements humains sont indissociables des milieux naturels. Mais, il faut le noter, on n'enseigne pas à l'apprenti ethnologue les sentiments et les sensations des couples qui vont faire l'amour discrètement sur le sable d'un îlet à l'heure de la sieste ; l'émotion que suscite la perte d'un être cher ; ce qui fait jouir, pleurer, rire une société ; le traitement des humeurs et des déchets du corps et bien d'autres choses que la morale chrétienne, qui continue de nous imprégner⁶⁰ dissimule ou réprouve.

Si vous ne voulez pas mettre dans l'embarras un(e) ethnologue lorsqu'il/elle fait une conférence-débat, il est une question à ne pas lui poser : « *Madame/Monsieur, pouvez-vous nous parler un peu en Bamiléké, en Toradja, en Shuar, etc. ?* » Car évidemment, la première chose à faire pour un ethnologue, c'est d'apprendre la langue de ses hôtes, et tous ne satisfont pas à ce rite de passage. Peu avoueront qu'ils ont recours à des interprètes pour pénétrer la pensée profonde de leurs interlocuteurs.

60 Comme l'ont remarqué Jean Malaurie et aussi Michel Onfray (2005).

Si vous voulez être vraiment ethnologue, il vous faut préparer une thèse et celle-ci doit se baser sur une première « enquête de terrain ». Contrairement à ce qu'écrit Claude Lévi-Strauss⁶¹, notre ancêtre fondateur à tous, l'ethnologue en herbe ne hait ni les voyages ni les explorateurs, mais il préfère des voyages désorganisés aux palais des mille et une nuits (les complexes touristiques ou les navires-HLM de croisière) que lui promettent les agences de tourisme, non par souci d'économie, mais par choix personnel et aussi parce que sa fonction l'y oblige.

Sur le terrain commence en effet l'« épreuve du missionnaire ». Selon la société et le pays que vous avez choisis, vous allez devoir faire preuve de patience et d'humilité, apprendre à rester assis sur un petit banc exigu des heures durant pour assister à telle ou telle cérémonie sans en perdre une miette et, le cas échéant, en différant autant qu'il est possible une envie physiologique pressante. Vous allez devoir écopper, tout le temps d'un voyage fluvial, une pirogue qui prend l'eau, sans parler de la trouille légitime qui peut vous saisir dans les passages des rapides sur tel fleuve amazonien ou africain⁶². Vous allez devoir passer une nuit complète à tenter d'échapper aux piqûres de centaines de moustiques parce que vous avez oublié la moustiquaire de votre hamac ou parce qu'elle est percée d'un trou minuscule que les insectes ont tout de suite repéré. Sans parler des maladies tropicales (paludisme, dysenterie amibienne, leishmaniose, tétanos, etc.) que vous contracterez inévitablement à fréquenter, comme à plaisir, ces contrées jadis et aujourd'hui encore qualifiées d'« hostiles » ou d'« inhospitalières »⁶³ !

61 À l'ouverture de son ouvrage *Tristes tropiques*, C. Lévi-Strauss écrit en effet, allez savoir ce qui lui a pris : « *Je hais les voyages et les explorateurs* » (Lévi-Strauss, 1955 : 13).

62 Comme j'ai appris à nager, mon angoisse, lors de ces voyages de retour, a toujours été de perdre dans un naufrage les notes et enregistrements patiemment et durement collectés pendant ma « mission ». C'est arrivé à plus d'un ou une collègue et cela infirme le propos de mon confrère britannique Nigel Barley qui soutient, c'est le titre d'un de ses ouvrages (2001), que « *l'anthropologie n'est pas un sport dangereux* ».

63 J'ai fait à peu près toutes les expériences que je prends ici comme exemples, et je n'en suis pas mort, alors courage ! Je pourrais aussi vous

Je passe sur les nuisances sonores, olfactives, gustatives que vous pourrez éventuellement éprouver si vos sens ne parviennent pas à s'adapter aux mœurs et coutumes que vous êtes venu étudier. L'adaptation, voilà sans doute la qualité première de l'ethnologue. Et je ne parle pas des ponts de lianes à franchir, des traversées du désert à dos de chameau et de la conduite des traîneaux à chiens sur la banquise ou à travers bois !

Mais, au retour de la jungle ou du désert, vous oubliez vite tous ces désagréments, car, surtout si vous avez, comme un Jean Malaurie⁶⁴, quelque talent de conteur⁶⁵, vous allez pouvoir briller en société et faire rêver votre entourage⁶⁶ en suscitant l'admiration d'un auditoire subjugué par le récit de vos aventures. Vous n'avez alors plus rien à envier à *Indiana Jones* ou à *Crocodile Dundee*.

Je dois avouer que ce que je viens de dire était surtout vrai autrefois, avant que tout un(e) chacun(e) ou presque ait la possibilité – sauf épidémies – grâce aux vols d'avion *low cost* de se rendre lui/elle-même, à Cancún ou à Phuket ou tout autre endroit exotique, en voyage organisé, c'est plus sûr et cela garde son charme. Certains ethnologues, il est vrai, choisissent leur « terrain » en fonction de leurs goûts et des limites qu'ils assignent à leur envie de se livrer à des expériences, notamment culinaires, imprévues ou imprévisibles. Pourtant, étudier les loubards et les dealers de banlieue parisienne présente aussi quelques risques, voire davantage, que d'aller dans une vallée perdue du Népal ou de Nouvelle-Guinée.

raconter, si j'en avais le temps, mon accident de rickshaw (sorte de side-car couvert) sur une île de Thaïlande, ou mes ascensions automobiles des routes de montagnes albanaises ponctuées de stèles à la mémoire de ceux et de celles qui ont raté un virage, et pas mal de choses encore.

64 J'ai été, dans les années 1970-1980, l'étudiant, puis le collaborateur de Jean Malaurie, dans les cadres du *Centre d'études arctiques* (EHESS-CNRS) et de la collection *Terre humaine* (Éditions Plon) qu'il a fondée en 1955 et dont j'ai été plusieurs années lecteur-réviseur. J. Malaurie est décédé à l'âge de 101 ans au début de l'année 2024.

65 Ça se travaille.

66 Jamais vos collègues qui en ont toujours vécu, à les croire, d'autres et de bien pires, évidemment !

En tout cas, la sous-espèce « ethnologue en chambre » qui, logiquement, apprécie la musique dite « de chambre » pour l'accompagner, l'inspirer même, lorsqu'il rédige de savants pensums entouré de monceaux de livres et de documents, et la variante « rat de bibliothèque » sont en voie de disparition. Désormais, le/la « vrai(e) » ethnologue, c'est celui/celle qui veut voir les choses de ses propres yeux et qui n'hésite pas à mouiller sa chemise et à risquer sa peau chez les pirates des mers (version zodiac et kalachnikov) ou dans la cité Bassens de Marseille.

Il est par contre une sous-espèce qui, elle, est en plein essor : celle de l'ethnologue *engagé*. Celui-là ou celle-là, dont la figure tutélaire est Robert Jaulin⁶⁷, prenant le contre-pied d'une ethnologie longtemps collaborationniste⁶⁸, répond aux vœux exprimés par les « ethnologisés » eux-mêmes, du sioux Vine Deloria par exemple : « *La compilation de connaissances inutiles "pour l'amour de l'art" doit être complètement rejetée. Nous ne voulons plus être des objets d'observation pour des gens qui ne font rien pour nous aider.* » (Deloria, 1972 : 115)

Si l'on veut être accepté par les gens qui nous font vivre, il faut se rendre utile et se faire aimer⁶⁹. Et, pour cela, il faut obéir à l'injonction de l'ethnologue Ralph Jenny : « *Il est, à mon avis, urgent de considérer maintenant ce que nous pouvons faire, car je pense que tous les efforts de l'ethnologie sont sans effet si les peuples concernés n'en ont pas le bénéfice pratique.* » (Jenny, 1972 : 257)

Il s'agit aussi de répondre à l'inquiétude des « ethnologisés », telle qu'elle est exprimée, toujours avec humour et quelque exagération, par le regretté Vine Deloria : « *si on avait donné le choix aux Indiens entre combattre la cavalerie ou les ethnologues, leur réponse n'aurait pas fait l'ombre d'un*

67 Robert Jaulin (1928-1996) a notamment développé le concept d'« ethnocide » dans le sens de la destruction (ou de tout processus tendant à cette fin) de l'identité sociale et culturelle d'un groupe humain.

68 L'ethnologie a parfois, hélas, fait le jeu du colonialisme en justifiant, souvent, mais pas toujours malgré elle, les politiques menées au nom du « progrès » et du « développement ». Voir, par exemple, à ce propos : Camille Lacoste-Dujardin, 1997.

69 Jean Malaurie a dit ou écrit : « *Il faut aimer l'autre pour commencer à le comprendre.* »

doute. En période de crise, les hommes attaquent toujours ce qui leur paraît le plus dangereux. Un guerrier tué sur le champ de bataille peut toujours aller au paradis des guerriers. Mais où ira un Indien "analysé" par un ethnologue ? Dans une bibliothèque ? » (Deloria, 1972 : 103-104)

Un mathématicien sert à faire des mathématiques et à les expliquer à d'autres qui en font des applications pratiques, car on ne fait pas d'art simplement par amour de l'art. Un plombier sert à boucher des trous ou à déboucher des canalisations. À quoi peut bien servir un ethnologue ? Et surtout à qui peut-il servir ? Ma réponse est peut-être, en partie, dans ce texte que vous êtes en train de lire.

Outre l'éducation classique que j'ai reçue à la maison : baptême, catéchisme, première communion, etc. ; « on ne met pas les coudes⁷⁰ sur la table », « on ne parle pas à table »⁷¹, « ça ne se fait pas », « bien fait pour toi, ça t'apprendra », etc., j'ai pris chez les Amérindiens qui me tolérèrent comme ethnologue avant de m'accepter pour ami et comme grand-père⁷², certaines habitudes totalement inappropriées dans le monde où je vis de ce côté de l'Atlantique. Ils m'ont appris, par exemple, qu'il est fort impoli de rester debout lorsque votre interlocuteur est assis et de couper la parole à quelqu'un qui l'a prise parce qu'on la lui a donnée et qu'il n'est pas bien vu non plus de refuser ce qui vous est offert. Qu'il est préférable de partager sa bonne fortune que de la déposer à la banque. Qu'il est très inconvenant de « la ramener » en général, de prétendre parler au nom d'autres qui ne vous y ont pas convié, qu'il ne faut pas s'énerver après les gens ou après les choses parce que la colère est mauvaise conseillère, et bien des choses encore.

⁷⁰ Ni les pieds d'ailleurs, comme les cow-boys ou les shérifs, mais alors quoi ?

⁷¹ Parce qu'on n'entend plus Danièle Gilbert (ou Guy Lux) à la télé. Mais alors quand ?

⁷² Les Tekos m'appellent désormais *Tāmu*, c'est-à-dire Grand-père, un titre plutôt honorifique.

Un peu d'ethnologie maintenant. Afin de n'être pas tentés d'imposer son verbe dans les réunions, les conseils, les Amérindiens ont inventé le « bâton de parole ». C'est donc, comme son nom l'indique, un bâton ; il est orné de différents symboles (car tant qu'à faire, autant fabriquer de belles choses, c'est une autre leçon) et passe de main en main dans toute réunion où l'on doit prendre des décisions importantes : par exemple, les Blancs sont-ils vraiment des êtres humains malgré leur comportement déraisonnable ? Ou bien : faut-il continuer à écouter les élucubrations du missionnaire, ou répondre à son vœu le plus cher et en faire un martyr en lui infligeant les pires sévices au fameux « poteau de torture »⁷³ ? Les sujets de discussion ne manquent pas, et, si les exemples que je viens de donner sont un peu dépassés, il y a aujourd'hui d'autres préoccupations comme, par exemple : tel président des États-Unis⁷⁴ est-il vraiment un être humain malgré ses propos déments⁷⁵ ? Faut-il interdire les masques de Carnaval ou d'Halloween comme non réglementaires en période de Covid ou de rhume des foins ? Etc.

73 Chez les chrétiens, ce poteau prend généralement la forme d'une croix dont l'archétype est celle sur laquelle un héros mythique nommé Jésus fut cloué et mourut malgré ses prières. Un grand chrétien justement, Charles de Foucauld, affirme que l'idéal du chrétien est de vivre ses jours dans les mortifications et de les finir en martyr. Selon lui, la religion catholique « *enseigne à ne pas rechercher les richesses, les grandeurs et les jouissances terrestres, mais elle dit [...] d'embrasser la pauvreté, l'obéissance la plus humble et un état de souffrance si complet qu'elle le désigne sous le nom de "mort, mortification, croix"* » (Foucauld, 1947 : 137-138).

74 Cela vaut pour plusieurs présidents et même en dehors des États-Unis.

75 Je parle du président américain qui était en poste avant l'élection de Joe Biden en 2020 et qui ambitionne, malgré de lourdes casseroles judiciaires, de revenir aux affaires.



Bâton de parole amérindien.

Quoi qu'il en soit, celui ou celle – car les femmes, n'est-ce pas, ont aussi le droit de s'exprimer – qui tient le bâton de parole peut poursuivre son discours sans être interrompu(e), jusqu'à ce qu'il/elle estime avoir dit ce qu'il/elle, avait à dire. La politesse veut même que, lorsqu'il/elle s'arrête de parler, on attende quelques secondes pour être sûr que l'orateur(trice) a bien terminé. Comme ce sont les plus gêné(e)s qui s'en vont, rien n'empêche qui que ce soit de quitter l'assemblée s'il, ou elle toujours, désapprouve ce qui vient d'être dit et s'il/elle juge imparables les arguments adverses.

Évidemment, ça ne peut marcher chez nous, ni dans un débat télévisé ni dans une réunion de fac. Le risque serait grand que, les esprits s'échauffant, le bâton soit détourné de sa fonction première, en tant qu'instrument de conciliation et de consensus, et devienne une arme contondante, pour parler en termes policiers. Chez nous, gens pourtant civilisés, il n'y a pas vraiment de débats, d'échanges verbaux : chacun s'écoute parler avant de s'applaudir intérieurement.

Tout ceci pour dire que je n'ai en vérité jamais réussi, dans ces réunions à « en placer une », selon une formule triviale, sans être interrompu avant de finir ma phrase. Et le plus déprimant est qu'il est arrivé plus d'une fois que mes censeurs finissent, après un long discours, par adopter mon point de vue et par s'attribuer mes propositions. Je me suis longtemps interrogé, et je me demande toujours pourquoi on me faisait subir un tel traitement : ai-je une voix insupportable⁷⁶ ?

⁷⁶ Là, à la rigueur, je pourrais comprendre.

N'est-elle pas audible ? Manque de charisme ? Ou bien, tout simplement, pensait-on *a priori* que je n'avais rien d'intéressant à dire ? Je n'aurai jamais de réponse à ces interrogations, mais cela ne trouble pas mon sommeil.

Pour ne rien arranger, les rares fois où, dans l'une de ces réunions, j'ai réussi à m'exprimer, ce fut souvent à mauvais escient, faute d'être dans le secret des dieux. J'ai mis du temps à comprendre que l'institution qui me faisait vivre, financièrement du moins, l'Université de Strasbourg, était largement, trop à mon goût en tout cas, sous la coupe de diverses obédiences et sectes religieuses⁷⁷. Moi qui suis, en la matière, plutôt mécréant⁷⁸ et qui ne peut imaginer une telle mainmise, j'ai multiplié les gaffes. Mais, passons.

Alors bien sûr, je m'interroge, je me prends à douter de moi-même et nulle lumière ne descend des cieux, des cieux et un dieu sans doute rancuniers, pour m'éclairer. Mais il ne suffit pas que je sois un mauvais tribun, je dois aussi être un piètre avocat puisqu'aucun(e) de ceux et de celles qui ont préparé et soutenu leur thèse sous ma direction n'a trouvé de poste en France⁷⁹, et en particulier à Strasbourg où l'on privilégiait pourtant le recrutement local⁸⁰.

Lorsque, blessé au cœur, je vivrai mes ultimes instants sur le champ de bataille⁸¹ de la vie, sans personne pour me donner une dernière cigarette⁸², sans qu'un saint-bernard me présente son tonnelet de rhum, et que je verrai défiler à toute

77 L'Alsace et la Lorraine ne furent pas concernées par la séparation de l'Église et de l'État en 1905 (voir plus loin) et, du fait de l'histoire particulière de ces deux provinces (occupation allemande de 1871 à 1918), elles vivent toujours sous un régime concordataire et le respect du droit local (enseignement religieux dans les écoles, existence de facultés de théologie catholique et protestante dans les Universités de Strasbourg et Metz, etc.).

78 À quoi il faut ajouter, j'en conviens, une certaine dose de naïveté.

79 Par contre, plusieurs de « mes » néo-docteurs étrangers sont retournés chez eux, diplômés en poche, et ont trouvé des postes à la hauteur de leurs compétences.

80 Je n'exclus pas non plus qu'il y ait un lien avec les remarques du paragraphe précédent.

81 C'est une image.

82 Ce qui est heureux, car ça n'est pas bon pour la santé et, de toute façon, je ne fume plus, sauf, à l'occasion, le calumet de la paix.

vitesse ma vie devant mes yeux déjà brouillés⁸³, je me poserai sûrement la question : « J'ai cherché, comme ma vocation et ma fonction le demandaient, mais qu'ai-je trouvé ? »

¤¤¤¤

Certains de mes proches me disent qu'en tenant de tels propos, je me dévalorise, je me discrédite : je suis quand même professeur émérite de l'Université, ça n'est pas rien ! Soit, je vais donc nuancer un peu et préciser certaines choses avant d'aller plus avant, en espérant ne pas décourager mes éventuels lecteurs. Ça n'est pas prétentieux de dire que j'ai le sentiment de n'être pas complètement idiot et, malgré une lourde hérédité, je ne suis pas encore atteint par la maladie d'Alzheimer – je touche du bois –, et si j'ai cessé d'enseigner, je n'ai pas arrêté de chercher, en plein accord avec Maurice Druon qui écrivait qu'« *on n'est jamais en retraite de la création* ». J'ai noirci bien des feuilles de papier pour en faire des articles savants ou vulgaires⁸⁴ ; j'ai encore beaucoup de projets et je n'ai pas de complexe vis-à-vis des nouveaux philosophes qui hantent les plateaux télé, bien habillés et bien peignés⁸⁵, pour nous asséner de doctes discours et des recettes-minute pour refaire le monde, en mieux bien sûr. Je reçois encore, de temps à autre, des témoignages d'étudiants qui ont apprécié, malgré leur aspect buissonnant⁸⁶ et peu discipliné, mon enseignement et mes conseils.

J'ai noué des relations d'amitié avec bon nombre de ces anciens élèves, en particulier, mais pas seulement, « mes » thésards, parce qu'une thèse ça prend du temps, du temps qui laisse le temps de se connaître et de s'apprécier. Et pour tempérer la modestie peut-être excessive de ma présentation,

83 Je pense ici en particulier à la scène finale de *Quand passent les cigognes*, le film de Mikhaïl Kalatozov, 1957.

84 Pas dans le sens commun de « grossier », mais selon l'étymologie *vulgus* : « *le commun des hommes* ». On parle d'écrits « de vulgarisation ».

85 Vous avez sans doute remarqué comme moi que l'ascension politique exerce une influence étonnante sur la coiffure, comme si la décroissance du système pileux visible allait de pair avec celle des idées.

86 Une tendance excessive à la digression qui m'amenaient parfois à demander aux étudiants pendant un cours : « *de quoi je parlais déjà ?* »

qui n'est pas, je l'assure, autoflagellation, mais lucidité, je dirais que je crois avoir été le seul enseignant de la Faculté de Sciences sociales de Strasbourg à avoir reçu de son vivant, non pas un, mais deux hommages, l'un de mes collègues, l'autre de mes étudiants, sous la forme de deux ouvrages de témoignages qui me vont droit au cœur⁸⁷ et me rassurent.

Et puis, afin que l'on ne m'accuse pas de cracher dans la soupe, je dois quand même exprimer ma reconnaissance à ceux de mes collègues qui m'ont accordé suffisamment de crédit pour me permettre de gravir les échelons d'une carrière universitaire honorable.

Enfin, à l'été 2010, à l'initiative d'une jeune femme, Tricia Stevens, et de sa mère, Marie Mason, d'une famille, désormais mienne, que je fréquente depuis mon premier voyage, en 1971, un homme-médecin⁸⁸ de la communauté amérindienne ojibwé de Saugeen, dans l'Ontario au Canada, me remit, en présence de témoins, une plume d'aigle très ancienne qui doit m'accompagner et nous protéger, moi et les miens, et qui concrétise mon lien avec la famille qui m'a ainsi accepté et fait membre de la communauté. Cette adoption est la reconnaissance d'une relation qui n'est plus uniquement, et depuis longtemps, « de travail ». Je ne crois nullement qu'il faille éloigner⁸⁹ le regard pour faire de l'ethnologie, pour apprécier objectivement et comprendre une culture et une société. Je pense même qu'en l'absence d'un lien affectif, et j'oserai dire spirituel, il n'est de connaissance que superficielle.

87 J'en profite pour remercier tous ceux et toutes celles qui ont initié et contribué à ces ouvrages : Roger Some, Aggée C. Lomo Myazhiom, Colette Riehl, Julien Mathis, etc.

88 C'est ainsi qu'en Amérique du Nord on appelle les chamans.

89 Allusion à l'ouvrage de C. Lévi-Strauss, 1983 : *Le regard éloigné*.



L'auteur dans la communauté amérindienne ojibwée de Saugeen, dans l'Ontario au Canada en 2018. De gauche à droite : Joanne Petanoquot, Marie Mason, Tricia Stevens, Honey Stevens (deux des filles de Marie), Éric Navet. Au premier plan, un chien dont j'ignore le nom.

Un autre moment de bonheur, de bien-être profond pour ne rien exagérer, me fut donné par une vieille dame, malheureusement partie dans un autre monde, Mildred Noble, Ojibwé du Canada exilée dans la ville américaine de Boston⁹⁰ que je rencontrai dans les années 1990, dans la communauté des Indiens Wampanoags de Mashpee, dans le Massachusetts, où sa fille Carol, qui y avait fondé une famille, m'avait invité, et qui, après avoir conversé avec moi, confia à celle-ci, un peu amusée et comme surprise : « *Il est comme nous, il pense comme nous.* »

L'ethnologie n'a donc rien à gagner à prendre de la hauteur et l'ethnologue doit accepter d'être, tel l'albatros de Baudelaire, « *exilé sur le sol au milieu des huées* ». Et quel risque y a-t-il à se laisser prendre au charme si l'on vous y invite ? Je souhaite à chacun le bonheur d'une telle reconnaissance.

Les réflexions que je propose ici, à défaut de refaire le monde, un monde qui va bien mal, vous l'avez remarqué j'en suis sûr, feront, je l'espère, la preuve que j'y suis encore présent pour un temps indéterminé. J'y suis, mais je n'y suis pas seul, pas plus que Robinson Crusoe sur son île ; j'y suis avec ceux, humains, bêtes et plantes, vivants et morts, qui m'ont formé,

90 Comme un symbole, c'est le lieu d'implantation du célèbre *Massachusetts Institute of Technology* (M.I.T.).

informé, déformé sans doute un peu. Ma réflexion part donc du lieu où j'écris, Bretteville-en-Saire, un petit village du Val de Saire, au bout du bout du Cotentin, cette péninsule qui constitue la plus grosse partie de ce qu'il est convenu d'appeler la Basse-Normandie. Mais j'ai longuement vécu dans de grandes villes de trois continents : Paris (37 ans), Toronto (15 mois), Oran (4 ans) et Strasbourg (29 ans).

Même une excellente mémoire ne peut passer pour science infuse, alors ne possédant ni l'une ni l'autre, je cite mes sources, pour abonder dans leur sens ou, au contraire, pour en contester la matière. Je cite, je cite beaucoup, trop penseront certains. J'assume de ne pas asséner⁹¹ un savoir forcément modeste et prends donc, sans plus attendre, le bâton de parole.

91 Le deuxième sens du mot *asséner* est : « adresser avec hostilité et force » (*Le Petit Robert*).

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Chapitre 2 : « Dans quel monde vivons-nous, mon pauvre monsieur ? »

À un moment où j'entreprenais la rédaction de ce texte, en décembre 2021, le⁹² Covid-19 en était à sa cinquième vague, cette fois sous les habits du variant *Omicron*⁹³ et, en ce temps de passage à une nouvelle année, les gouvernements, pour notre bien, multipliaient à nouveau les contraintes. Elles concernaient les possibilités de se réunir, de faire la fête et de se déplacer dans l'espace et dans le temps. Ces libertés-là sont sans doute les plus fondamentales, les plus nécessaires pourtant, puisque c'est d'elles dont on prive les délinquants et les criminels en les isolant dans des lieux sinistres et en les chargeant de fers⁹⁴. On les punit en diminuant leur espace vital et, en conséquence, en réduisant leurs capacités d'expression corporelle et leur espace de sociabilité, en bridant leurs désirs, etc. Aujourd'hui, alors que les conflits armés sont partout, que la menace d'une nouvelle guerre mondiale plane à nouveau⁹⁵ et que le covid fait encore des siennes en France et ailleurs, les autorités nous invitent à une vigilance accrue contre toutes ces choses qui sont dans l'air et nous pourrissent la vie (comme disent les jeunes). Mais il faudra peut-être bientôt substituer des masques à gaz aux masques bleus auxquels nous nous sommes (presque) habitués.

92 « La » covid si vous y tenez, mais, comme beaucoup de gens, j'ai du mal à m'y faire.

93 On se demande qui va chercher des noms pareils, pas dans le calendrier chrétien en tout cas.

94 C'est une image bien sûr.

95 Je fais notamment allusion ici, on l'a compris, à ce qui se passe en Ukraine et dans la bande de Gaza en Palestine.

Les pangolins et les chauves-souris, qui forment une étrange chimère, ont bon dos ; ce serait eux qui auraient donné asile à un virus étranger⁹⁶, tout petit et qu'on peut appeler « il » ou « elle » puisque les virus, comme les anges, n'ont pas de sexe⁹⁷, venu de la Chine⁹⁸, et qui, dès l'automne 2020, nous auraient livré par voie aérienne, s'érigeant en père Fouettard et brûlant la politesse au père Noël, ce cadeau empoisonné⁹⁹. Quelques semaines avant la mise au chômage annuelle des trolls et des elfes qui, là-haut dans le Grand Nord¹⁰⁰, avaient abattu pas mal de sapins pour fabriquer des jouets démodés, on pouvait trouver plus sympathiques les rennes du père Noël et même les plaindre quand on sait qu'ils ont subi dramatiquement le nuage radioactif de Tchernobyl voici quelques années. Mais, foin de sensiblerie, il faut vivre avec son temps que diable, les rennes sont déjà largement relayés par les livreurs d'Amazon et d'Alibaba.

Ça n'était pas être prophète que de prédire, comme je le fais depuis longtemps déjà dans des écrits assez confidentiels, que, si les choses continuent sur la voie où elles sont engagées, l'aboutissement ultime de notre condition d'êtres humains est, au mieux¹⁰¹ – et c'est déjà pas terrible – une nébuleuse d'individus assis, chacun, en position Z, devant des écrans plasma, tactiles ou les deux (télés, ordinateurs et autres tablettes, consoles de jeux, etc.) dont ils ne décolleront que pour aller dormir quelques heures en position I ou foetale.

96 N'oublions pas que c'est interdit par la loi et passible de... prison.

97 Il faudrait trouver à cet hôte indésirable et asexué un nom moins barbare que Covid-19 ou SARS-CoV-2-M14. Puisque, selon certains, « il va falloir vivre avec », on s'y habituerait mieux et cela ferait moins peur (ou pas).

98 Une sorte de McDo-Polo qui aurait fait le chemin à l'envers.

99 C'est fou comme la connaissance évolue ; j'apprenais en janvier 2021 que les responsables seraient les visons vengeurs. Des dizaines de milliers ont été alors exécutés en Europe.

100 Ayant eu le privilège, avec quelques autres voyageurs, de le rencontrer chez lui à Rovaniemi en Finlande, voici quelques années, je puis témoigner sur la Bible de l'existence du père Noël. J'ai des photos qui le prouvent. Ceci pour mettre fin à un doute qui en taraude plus d'un, particulièrement chez les enfants de la section des grands à la maternelle.

101 Je me refuse, à ce stade, à imaginer le pire : la transformation en *cyborgs* ou en zombis.

Comme ils seront trop fatigués, à cause des ondes UV¹⁰², ils ne batifoleront plus avec leur conjoint(e), ils feront des enfants artificiels¹⁰³ – je veux dire par fécondation *in vitro* –, ce qui présentera en outre l'avantage de pallier l'angoisse, pour les hommes comme pour les femmes, de ne pas être au mieux de leur forme la nuit des noces et en toutes circonstances¹⁰⁴.

Nous n'aurons plus besoin de nous fatiguer à nous déplacer, même pas à *Leclerc* ou à *Intermarché*¹⁰⁵, pour acheter tout ce dont nous avons absolument besoin pour vivre : nourriture, vêtements, appareils électroménagers, matériels *hightech*, doudous, poupées gonflables, raquettes de neige¹⁰⁶, *hula hoop*¹⁰⁷, M16, etc. Nous pourrions commander tout cela à distance, sur un clavier, sans risque de tomber sur une caissière mal lunée, mais aussi sans possibilité d'engager avec elle la conversation si elle y est disposée¹⁰⁸. La caissière de supermarché est, de toute façon, une espèce condamnée puisque depuis 2021, les magasins *fast buy*¹⁰⁹ où des machines remplacent totalement les humains se sont multipliés. On paie ses achats, dûment enregistrés par des centaines de caméras, à un ordinateur muet. Plutôt que de les envoyer à l'ANPE, on pourrait peut-être – comme cela se fait déjà à la RATP et dans les aéroports – former les ex-caissières à l'usage de ces nouvelles technologies afin qu'elles puissent en expliquer le fonctionnement aux clients comme moi, encore nombreux, pour

102 F. Lenoir écrit à ce propos : « *Une exposition trop longue [au-delà de trente minutes] aux écrans est dangereuse pour le cerveau et l'équilibre psychique et émotionnel de l'individu.* » (Hulot, Lenoir, 2020 : 226)

103 Aussi appelés « bébés-éprouvette ».

104 Le rythme recommandé par les autorités médicales est de deux fois par semaine minimum.

105 Le MacDo, la pizzeria ou le kebab du coin sont aussi concernés bien sûr.

106 Si vous pensez que les raquettes de neige ne sont pas de première nécessité, c'est que vous n'habitez pas au nord du Cercle arctique. Pour la poupée gonflable, c'est libre à vous.

107 Impossible de vérifier l'orthographe de ce mot, il n'est plus dans le dictionnaire.

108 J'évite ici d'écrire « *et si elle en vaut la peine* », car cela m'attirerait immanquablement les foudres des féministes.

109 On peut traduire « *fast buy* » par « achat rapide » ; c'est en quelque sorte le complément alimentaire de « *fast food* » (= restauration rapide).

lesquels lesdites technologies sont une insupportable cause d'énerverment impuissant...

Plus besoin non plus de livres, de librairies, on pourra écouter Zola et Le Clézio (ou Luc Ferry si l'on y tient vraiment, mais pas Zemmour quand même, il y a des limites) avec des machines au lieu de les lire et de s'user la vue. Fini d'encombrer les murs avec des bibliothèques qui prennent la poussière, soyons zen ! Gain d'argent, gain de place aussi : pensez à tout ce que contient votre ordinateur ou votre Smartphone¹¹⁰, véritables boîtes de Pandore¹¹¹ qui, moyennant quelques euros mensuels, ou simplement pour vos beaux yeux fatigués, vous livrent clés en main tout le savoir dont vous n'avez plus à vous embarrasser l'esprit. Plus besoin de réfléchir, de faire fonctionner votre cervelle ! Du coup, vous libérez de l'espace et du temps dans votre cerveau – qui est votre ordinateur portable intégré – pour des choses qui, elles, ne doivent pas être oubliées : que « le dentifrice *Decap Diamant* rend les dents plus blanches », que « la lessive *Gay*¹¹² lave encore plus blanc », ou que « *Philips* c'est déjà demain ! ». J'y reviendrai.

Finis la dispendieuse bagnole, le train de banlieue surpeuplé et nauséabond, l'imprévisible¹¹³ Boeing 737 ! À bas la pollution par la combustion des hydrocarbures ! Restez chez vous, tranquilles, et buvez un Coca-cola¹¹⁴ en mangeant des chips et des barquettes de surgelés ! Pas de douche, pas de bain, vous enverrez R2D2¹¹⁵, l'androïde à portée de toutes les bourses, se laver à votre place. Plus d'animaux de compagnie, des robots ! C'est pratique, c'est propre ; eux ne font pas de déjections et ils n'ont pas besoin qu'on sorte les promener

110 Je m'engage ici sur un terrain glissant, car tout le vocabulaire des nouvelles technologies est pour moi *terra incognita*, le lecteur s'en est sans doute déjà rendu compte.

111 « Tonneau des Danaïdes » serait plus juste, car « aussitôt lu, aussitôt oublié ».

112 J'attire l'attention du/des lecteur(s) : ici, il y a un jeu de mot franco-anglais.

113 J'écris « imprévisible » pour les gens qui, comme moi, aimaient beaucoup voyager sur notre petite planète, mais n'accordent aucune confiance aux technologies quelles qu'elles soient, aéronautiques en particulier.

114 Socrate recommande plutôt la ciguë, c'est plus rapide.

115 Personnage en principe fictif du film de George Lucas, *Star Wars* (1977).

deux fois par jour pour joncher les trottoirs de leurs crottes. À ce propos, le temps que j'y pense, il faudra aussi songer à supprimer les vaches – ce dont le Normand que je suis aura grand regret –, car, selon des gens bien informés, elles sont¹¹⁶, malgré elles sans doute, largement responsables des émissions de gaz à effet de serre.

Facebook et les réseaux dits « sociaux » nous permettront, comme c'est déjà le cas, d'entretenir des liens avec le monde extérieur et de communiquer avec des centaines, des milliers de gens que vous ne connaissez ni d'Ève ni d'Adam, dont vous pourrez fêter l'anniversaire, et auxquels vous montrerez de vieilles photos de famille comme au bon vieux temps des soirées-diapos au retour des vacances en Espagne ou à Royan, ou encore envoyer des recettes de cuisine exotiques ou « comme le faisaient nos grands-mères »...

Bien sûr, il y a des revers¹¹⁷ à la médaille. Être assis des heures devant des écrans nuit grandement aux facultés oculaires et sensorielles en général, et vous fait prendre du poids¹¹⁸. À ce régime sans sel¹¹⁹ et sans piment¹¹⁸, les êtres humains, obèses, bigleux, sales et méchants (je vais y revenir si je ne perds pas le fil¹²⁰), vont sûrement devenir laids, très laids. Mais on n'a rien sans rien, et lorsque les extra-terrestres hydrocéphales débarqueront sur Terre, ce qui ne manquera pas d'arriver à force d'en parler, ils seront moins dépaysés, ils se sentiront presque chez eux.

Déjà, pensez, je m'y vois déjà, aux tas de sachets de popcorn vides, de canettes de soda, de papiers froissés, sans parler du pire¹²¹, qui s'accumuleront autour de vos ordinateurs lorsque, trop *enkilosés*, vous n'aurez plus la force ou la volonté

116 Toujours d'après des sources bien informées.

117 Je sais bien qu'une médaille ne peut avoir qu'un revers, mais on n'est plus à une absurdité près.

118 Là, je parle en connaissance de cause.

119 Dans le sens où l'entend ma collègue Française Héritier (2012).

120 C'est, à cet instant, ma principale préoccupation.

121 Je laisse mes lecteurs imaginer.

d'aller les porter dans les poubelles après les avoir triés sélectivement. Mais ça n'est peut-être pas le plus embêtant. Si les écrans vous permettent de vous exprimer sans risquer d'être interrompus – j'en rêve –, sauf par une censure ou un *bug* toujours possibles, ils vous mettent, pieds et poings liés, à la merci, surtout si vous n'êtes pas, comme c'est mon cas, un as de l'informatique (et même), de tous les esprits malveillants qui ont un intérêt quelconque (à vous *vendre* ou à vous *soutirer* quelque chose, à vous *convaincre* de quelque chose, etc.) à vous imposer leurs messages *sublimables* ou à vous fichier dans les dossiers de la PJ comme prédélinquants¹²², « grands bandits »¹²³. Tout ça parce que, sur Facebook ou Twitter, vous avez osé faire quelque remarque sur la tenue négligée d'un ministre lors d'une allocution télévisée, voire, et c'est peut-être plus grave encore, si vous avez contesté la pertinence de ses propos.

Les mises sur écoute n'ont plus besoin d'autorisation, ni de ces camions-espions (des « sous-marins » dans le jargon des commissariats) équipés d'un encombrant matériel et d'antennes disgracieuses et peu discrètes qu'on voit dans les films de guerre ou les polars des années 1950. Quiconque est assez adroit avec l'informatique peut désormais savoir si son voisin ou sa voisine se livre chez lui/elle à des pratiques sadomasochistes, s'il/elle regarde plutôt TF1 ou Arte, s'il/elle préfère ses œufs au plat ou à la coque. Il y a fort à parier, sans grand risque, qu'à moyen terme, il y aura micros et caméras non plus seulement à chaque coin de rue, mais à l'intérieur même des habitations¹²⁴. Après tout, si l'on n'a rien à cacher, si l'on respecte les lois, pourquoi ne pas se mettre à nu devant tout le monde ? On trouvera bien un virus, ou un variant,

122 Ce terme témoigne de la très grande finesse psychologique de ceux ou celles qui l'ont inventé et qui l'utilisent. À quoi reconnaît-on les prédélinquants ? Au fait qu'ils fréquentent (peut-être même qu'ils les habitent) les banlieues ? Que leurs sweats sentent le cannabis à vingt pas ? Les deux à la fois ? Ou bien à ce qu'ils ne présentent pas des traits « caucasiens », comme disaient Alphonse Bertillon, inventeur de la police scientifique, et les anthropologues de la première génération ?

123 Alors même que vous n'avez pas (encore) songé à le devenir.

124 Actuellement, ces équipements sont réservés à quelques *persona non grata*.

dont la menace justifiera cette nouvelle intrusion dans notre vie privée.

Dès 1939, à la veille de la seconde guerre mondiale, dans son ouvrage *Incertitudes*, Johan Huizinga, déjà cité, évoquait ce qu'on appelait alors la « réclame » : « *C'est parce que l'homme moderne est incapable de résister aux suggestions visuelles que la réclame peut l'agripper et l'exploiter dans l'amointrissement de sa force de jugement* » (Huizinga, 1939 : 76). Il considérait « *pareillement la réclame commerciale et la réclame politique* » (*ibid.*), qu'on appelle couramment propagande. Nous savons comment le 3e Reich allemand et l'URSS stalinienne utilisèrent cet outil d'endoctrinement aux idées (racistes et impérialistes) et pour susciter l'engagement dans des armées fanatisées. Presse, cinéma et autres médias renforcèrent aussi des préjugés et des stéréotypes forgés bien avant dans la littérature : racisme, misogynie, violence, etc.

Après le déchaînement sans précédent de haine et de violence d'une guerre mondialisée, le sociologue américain Vance Packard, dans les années 1950, montra comment « la persuasion clandestine »¹²⁵ nous rendait, allez j'ose, *cons fine-ment*. Il parlait de la publicité, la « réclame »¹²⁶ dont la radio, le cinéma et l'affichage public étaient encore les principaux véhicules. L'intox et les *fake news*¹²⁷, le racisme, la misogynie, mensonges légalisés au profit de la consommation, se développèrent pleinement avec l'intrusion de la télévision dans tous les foyers, bien avant les ordinateurs et les réseaux plus ou moins sociaux. Le message qu'on tente, comme avec des signaux de fumée¹²⁸, mais souvent avec succès, de faire passer est celui d'un progrès réduit aux seules acquisitions et consommation de biens *matériels*, dont les vrais bénéficiaires correspondent à ce que mon regretté collègue et ami Robert

125 Nom de son ouvrage éponyme : *La persuasion clandestine*, 1958.

126 Incarnée, au cinéma, par le célèbre et immortel agent secret Jean Mineur 0001.

127 Chères à Donald Trump, un ex – et peut-être futur président des États-Unis – connu pour ses bons mots et sa banane de rocker dévoyé.

128 Je signale au passage que je n'ai vu mentionné nulle part dans la littérature spécialisée l'usage des signaux de fumée comme moyen de communication chez les Amérindiens, mais, je l'admets, ça a pu m'échapper.

Jaulin, déjà cité, appelait « *le grand marchand* », symbole d'un capitalisme triomphant dont « *la mégamachine* » de Serge Latouche (1995) est le moteur et l'instrument.

Ceux qui, comme moi, ont eu l'occasion de regarder la télévision américaine (en ce qui me concerne, c'est plutôt « canadienne », mais c'est à peu près la même) ont sans doute été excédés par les multiples interruptions des programmes pour passer, toutes les sept-huit minutes environ, des messages publicitaires, parfois deux fois le même dans une même salve, pour être sûr que le message est passé.

Dans un film, c'est aux moments les plus prenants, les plus haletants – juste à l'instant où l'assassin va appuyer sur la gâchette, où les « peaux-rouges » vont attaquer le convoi de chariots des vaillants pionniers¹²⁹, etc. – que, sans transition, on vous balance une pub pour des couches-culottes ou une chaîne de restauration rapide¹³⁰. Ainsi les annonceurs sont-ils certains que le spectateur, surpris malgré lui dans un moment de grande attention, va capter, au moins de façon subliminale, quelque chose du message qui, toujours inconsciemment, lui fera choisir dans les rayons du supermarché plutôt la lessive avec la boîte blanche et rouge que celle qui a une boîte bleue. Les téléspectateurs américains – et cela vaut aussi déjà pour de nombreux autres pays – ne regimbent plus, s'ils l'ont jamais fait, devant ce matraquage qui nous semble gâcher le spectacle. Ils trouvent cela normal et l'acceptent comme, sinon le nécessaire, du moins l'inévitable.

Alors, on se dit sans trop y croire : « Heureusement que chez nous on n'en est pas là, je ne le supporterais pas, j'aurais envie de balancer mon poste par la fenêtre ! ». C'est bien naïf, on le sait, mais on espère toujours. Quelqu'un de plus patient que moi, un sociologue sans doute, est peut-être, chronomètre en main, en train d'évaluer chez nous la progression de rythme du bourrage de crâne, mais ce qui est sûr, c'est que les buts sont les mêmes, bien illustrés par ces propos fameux,

129 Ou alors que le 7e régiment de cavalerie d'Errol Flynn-Custer va intervenir pour sauver ces pauvres migrants embarqués dans un périlleux voyage, une situation qu'on imagine mal aujourd'hui.

130 Que les jeunes appellent *fast-food*. Les vieux comme moi ne l'appellent pas.

et heureusement contestés, d'un ex-président de chaîne de télévision : « *Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible* ».

Qu'un dirigeant d'entreprise favorise, car il n'a guère le choix¹³¹, sauf à changer de métier, l'invasion des cerveaux, on peut l'admettre, sans l'excuser bien sûr, mais comment comprendre que les spectateurs tombent dans le panneau, se laissent ainsi manipuler ? Car les agences de pub ne dépenseraient pas tant d'argent si le jeu n'en valait pas la chandelle, s'il n'y avait pas de résultat. C'est consternant, mais ça marche. Aujourd'hui, surtout aux heures de grande écoute, lorsqu'on zappe pour chercher un programme intéressant – ce qui conduit de plus en plus souvent au renoncement¹³² –, il y a de fortes chances de tomber sur de la pub. Nous comprenons pourquoi Georges Devereux dont je fus l'élève à l'EHESS, qualifiait la télévision de « boîte à idiots » !



Il existe de nombreuses sources de ce processus de dépersonnalisation qui diminue notre capacité de jugement, nous manipule comme des marionnettes et nous soumet à des volontés extérieures. J'ai appelé cette dépossession de soi-même *égocide*. Le concept qualifie des idéologies et définit des stratégies de domination de l'individu qui finit par s'approprier un discours négatif sur lui-même et sa communauté, et à agir à l'encontre des véritables intérêts de l'un et de l'autre. Elles opèrent en de multiples domaines, à commencer par la colonisation au sens classique. Le sociologue Frantz Fanon en a proposé une définition sans lui donner un nom : « *Dans le contexte colonial, le colon ne s'arrête dans son travail d'éreintement du colonisé que lorsque ce dernier a*

131 La publicité finance, on le sait, une grande partie des dépenses de la réalisation et de la production audiovisuelles.

132 Selon mes goûts en tout cas, est-il besoin de le préciser ? Je fais toutefois une exception pour la chaîne autochtone canadienne APTN (*Aboriginal People's Television Network*) dont les programmes, s'ils n'échappent pas à la pub, sont rarement ennuyeux.

reconnu à haute et intelligible voix la suprématie des valeurs blanches. » (Fanon, 1968 : 12)

Au fond, nous sommes les premiers colonisés, et les agences de publicité, au travers de ce qu'on peut appeler une colonisation domestique, ne procèdent pas autrement que les administrations coloniales, les missionnaires de toutes obédiences, et autres bonimenteurs de fêtes foraines, sauf qu'ici, des « produits » remplacent des « valeurs ». Tout est fait, y compris et surtout par les moyens les plus pervers, pour nous convaincre que les choses qu'on nous propose : une religion qui vous lave de vos péchés, une machine qui lave votre linge sale en famille, un poste de télé à écran plat¹³³ pour vous laver le cerveau¹³⁴, un détergent pour rendre l'amour propre, une tondeuse à gazon spéciale « Amazonie », etc., non seulement sont les meilleures, mais nous sont indispensables. Il s'agit, dans tous les cas, d'une colonisation mentale, d'un égocide donc, qui, peu à peu, nous rend étrangers à nous-mêmes et nous soumet à l'arbitraire et aux diktats. Lorsqu'on en est à obéir aux ordres, quels qu'ils soient, l'expérience de Milgram¹³⁵ l'a bien montré, il n'est rien vers quoi l'on ne puisse se laisser entraîner, jusqu'aux pires violences, jusqu'au suicide. C'est le secret de la réussite des dictateurs.

N'y a-t-il pas aussi de la perversion dans le fait de rendre artificiellement « hors d'usage » un produit, quel qu'il soit ? Je parle de l'indécente et cynique « *obsolescence programmée* », le fait qu'un objet soit fabriqué de telle sorte qu'au bout d'un laps de temps soigneusement étudié, ni trop vite ni trop tard, il sera cassé ou tombera en panne. Sans compter que de plus en plus d'objets ou de machines, de la simple prise électrique au moteur d'automobile, sont irréparables si l'on n'est pas super-outillé ! Société de consommation oblige, il faut racheter !

C'est fou ce qu'on est prêt à accepter pourvu que les vendeurs sachent y faire ou que l'on touche à la corde sensible !

133 On parle d'« écran-plasma », sans doute à cause des nombreuses effusions de sang dont il est le cadre.

134 Les anglophones appellent cela *brain washing*.

135 Merci de vous référer au film *I comme Icare* (Henri Verneuil, 1979) où ce test est bien présenté, ou, si vous n'avez pas le temps, à Wikipédia (bon, vraiment si vous n'avez pas le temps).

Prenez la mode par exemple : qui a dit que mettre une cravate¹³⁶, « c'était quand même mieux » ? Par rapport à qui, par rapport à quoi ? Il n'existe, à la réflexion, aucun critère objectif. Et bien, je connais encore des gens¹³⁷ pour qui porter une cravate ou n'en pas porter, au moins en certaines circonstances (à un mariage, à un enterrement, à la télévision...), est un facteur discriminant et classe les gens dans les catégories « fréquentables » ou « infrequentables ». Et comment prendre au sérieux tel éminent médecin aux cheveux longs qui n'arrête pas de tripoter sa barbe lorsqu'il parle à la télé ?

J'entendais l'autre jour à la radio que les Américains viennent d'inventer un train encore plus rapide que nos TGV et qui reliera les grandes villes de l'ouest « encore plus vite », 1000 km à l'heure, je crois. C'est sans doute très bien pour le businessman qui a une importante réunion au 43e étage d'un *skyscraper* de L.A.¹³⁸ ou de Frisco¹³⁹, mais le touriste moyen n'a pas le temps, à une telle vitesse, d'apprécier les paysages californiens et les vaches en sont pour leurs frais¹⁴⁰, « *allez hop circulez y'a rien à voir !* ». Pas même le temps de brancher son ordinateur ou d'extraire ses notes de l'attaché-case pour préparer ses arguments ou peaufiner son *power point*¹⁴¹. Pas le temps de tuer le temps. Les concepteurs de telles machines à avaler le temps pensent davantage aux premiers (les « hommes d'affaires ») qu'aux seconds (les touristes et les vaches). Le business avant le farniente ! On n'est pas là pour s'amuser. Et c'est justement ça le problème !

Pour voyager, on devrait pouvoir préférer les diligences, surtout maintenant qu'il n'y a plus de méchants Indiens¹⁴²

136 J'aurais pu aussi bien prendre l'exemple, baroque j'en conviens, d'un masque qu'il faudrait obligatoirement porter en tout temps et en tout lieu, même en dehors de la période de carnaval, mais cela m'entraînerait dans un débat qui mérite mieux qu'une note de bas de page.

137 Mais je rassure, ils sont en voie d'extinction, enfin je crois. Peut-être même auront-ils disparu avant que j'aie terminé ce texte.

138 Los Angeles pour les non-initiés.

139 San Francisco.

140 Pardon, j'oubliais, il n'y aura plus de vaches.

141 Sa *présentation*, en français.

142 Il est important, en effet, de distinguer les « méchants Indiens » des « bons Indiens ». Les premiers ont une propension malade à s'attaquer aux

hurlants ou de bandits des grands chemins masqués¹⁴³ pour les attaquer comme dans le *Wild West Show* de Buffalo Bill¹⁴⁴. Les suspensions laissent à désirer et l'on prend beaucoup la poussière, mais c'est tellement pittoresque. Compliqué de faire un choix.

Cela me fait penser à ma grand-mère maternelle, Marthe Sallandre, née Beauvais (1894-1987), originaire du Tardenois¹⁴⁵, qui reconnaissait combien la machine à laver avait été un soulagement pour les mères de famille. Elle nous racontait les éreintantes lessives d'antan dans les baquets en bois, les draps qu'il fallait étaler sur l'herbe pour qu'ils sèchent avant de les repasser. Qui songerait aujourd'hui à repasser les draps ou les mouchoirs ? Qui d'ailleurs, à part moi, utilise encore des mouchoirs à carreaux en tissu¹⁴⁶ ? Mais il y avait un « mais » : les lavoirs moussus du village, les *doués* dit-on chez nous en Normandie, où on se brisait le dos, étaient aussi un lieu de

convois de migrants en route pour civiliser le *wilderness* (les « contrées sauvages ») et à enlever la fille du commandant du fort venue en vacances par la dernière diligence, afin de la civiliser à leur façon en en faisant une Cheyenne ou une Comanche bon teint. Les seconds, dont l'archétype cinématographique est Tonto, le fidèle compagnon du *Lone Ranger* (héros multimédia des années 1930 à 1950) sont, on se demande bien pourquoi, les amis des Blancs et, de ce fait, haïs de leurs compatriotes.

143 Mandrin et Billy le kid étaient des précurseurs !

144 William Cody (1846-1917), dont la famille était d'origine normande, fut coursier du service postal du *Pony Express*, éclaireur de l'armée et grand massacreur de bisons – d'où son surnom de « Buffalo Bill » – pour nourrir les ouvriers du chemin de fer. À la fin du XIXe et au début du XXe siècle, Buffalo Bill donc eut l'idée, qu'il concrétisa, d'un grand spectacle qui donnerait une image romantique de la conquête de l'Ouest, avec cow-boys, Indiens, cavaliers, etc. Le *Buffalo Bill Wild West Show* vint plusieurs fois en Europe et, lorsqu'il débarqua avec toute sa troupe à Cherbourg en 1905, ma grand-mère Alice, alors adolescente, eut la chance d'assister à son spectacle. Elle se souvenait qu'aux guichets on ne rendait pas la monnaie, les Américains n'ayant pas d'argent français.

145 Le Tardenois, avec pour ville principale Fère-en-Tardenois, est situé dans la partie orientale de la Picardie.

146 Je n'ai pas à m'en excuser, mais s'il le fallait, j'invoquerais une sinusite chronique qui ne m'a jamais quitté. Et puis je contribue ainsi à préserver un élément d'hygiène corporelle en voie de disparition tout en sauvant quelques arbres dont on fait le papier. N.B. Ce sont les mouchoirs non obsolètes de mon grand-père.

réunion pour les femmes qui échangeaient des nouvelles, se confiaient, plaisantaient sur les hommes.

« Oh, mais vous savez Monsieur Navet, *autfoué*, c'était pas comme maint'nant ! » me disait de sa voix chevrotante, avec une pointe de regret, une vieille Normande de la Hague¹⁴⁷. Simple phrase lourde de sens dans le non-dit, et qui en dit long sur le temps qui passe. C'était comment alors, *aut'foué* ?



Doué (lavoir), « un coin où l'on bavarde ».

Notre président, lui, ne veut pas retourner à la lampe à huile et il ne goûte guère le mode de vie des amish¹⁴⁸. Certes, certes, mais, pardon si j'ai l'air de passer du coq à l'âne, quelqu'un peut-il me dire pourquoi la 5G, c'est forcément mieux que la 4 ou la 3¹⁴⁹ ? Pourquoi les ampoules laides¹⁵⁰ sont préférables à la lampe à huile¹⁵¹ ? J'en ai bien une vague, très vague idée : ça va plus vite, on fait plus de trucs avec, c'est moins salissant et ça peut se mettre au plafond... et quoi ? Ici, nous abordons un point essentiel : celui de l'inflation technologique, l'un des phénomènes que moi, homme de peu de foi et sceptique par nature, je crois responsables du triste état du monde.

147 Madame Joret, ex-gérante du magasin de souvenirs (pardon, d'« objets de piété ») en face de l'église de Biville, célèbre pour abriter le squelette (pardon, « les reliques ») d'un « saint » thaumaturge : le Bienheureux Thomas Hélye (1187-1257).

148 Cela va sans doute les rassurer les amish.

149 J'ai appris hier, 7 janvier 2021, que j'avais déjà un métro de retard, on en est déjà à la 6G, décidément, « on n'arrête pas l'progress » !

150 Orthographe incertaine à vérifier.

151 Là, c'est plus facile, on les trouve à Leclerc, alors que pour la seconde, il faut faire des fouilles ou chiner dans les brocantes.

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Chapitre 3 : Heurs et malheurs du progrès

Les gens de ma génération, nés pendant le *baby boom*¹⁵², ont tous en tête l'image des hommes préhistoriques tels que nous les présentait nos livres d'histoire jusqu'aux années 1960. Poilus, chevelus¹⁵³, hirsutes, car ils n'avaient pas encore inventé le peigne, vivant dans les forêts hostiles pleines de créatures redoutables, et dormant dans des cavernes, vêtus de peaux de bêtes et sans doute couverts de vermine, s'exprimant par grognements difficilement assimilables à un langage. À la fin du XIXe siècle et au début du suivant, J-H. Rosny aîné a raconté avec beaucoup d'imagination¹⁵⁴ la vie de ces gens-là dans des romans¹⁵⁵ qui firent fureur en leur temps, pour ceux qui savaient lire et ils n'étaient pas légion. Et plus près de nous, que dire de l'ingénieur Rahan et son coutelas en ivoire, digne ancêtre de Mcgyver et de son couteau suisse six lames !

Au début donc, les hommes et les femmes préhistoriques mangeaient la viande crue et puis, en un éclair, voici 500 000 ans et des poussières, un petit malin inventa le feu, du moins une technique pour reproduire celui du ciel. Révolution technologique ! Désormais, ils ne se gelèrent plus les pieds (aussi parce que, on peut l'imaginer, ils ne tardèrent pas à inventer les Charentaises), ils purent manger leurs steaks,

152 Dans les années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale.

153 Ce qui permettait aux hommes, diablement machos, de tirer leurs femmes par leur épaisse tignasse. C'est ce qui se dit, mais comme je n'y étais pas, je ne puis l'affirmer.

154 Et des connaissances pour le moins approximatives.

155 Le plus connu est sans doute *La Guerre du feu*, publié en feuilleton dans la revue *Je sais tout* à partir de 1907 puis, plus tard, dans *Le Journal de Mickey*, avant d'être adapté au cinéma par Jean-Jacques Annaud en 1981.

bleus, saignants ou à point¹⁵⁶, ou griller des Marshmallows... Les hommes se déclarèrent définitivement peu doués pour la cuisine, le ménage et la vaisselle, et ils décidèrent d'un commun accord, entre hommes de bien, que ce serait les femmes qui se colleraient au fourneau¹⁵⁷, enfin au feu collectif, aux bassines et au plumeau. Eux continueraient d'aller chasser avec des armes rudimentaires, des animaux dont la dangerosité limitait considérablement leur espérance de vie.

Ceci dit, avez-vous essayé de faire du feu avec un morceau de silex ou en frottant des bouts de bois de différentes densités ? C'est galère, je peux vous l'assurer. Alors celle qui a inventé les allumettes, une Suédoise à ce qu'on dit, a dû apparaître comme une bienfaitrice de l'humanité.



Gravures extraites de : *Élysée Reclus, géographe libertaire, 1905.*

Bon, je ne vais pas refaire toute l'histoire, ce n'est ni le lieu ni le moment et ça n'est pas mon propos, si j'en ai un¹⁵⁸. Pourtant, si nous voulons comprendre comment on en est arrivés là où nous en sommes, il nous faut bien faire un petit retour en arrière.

❖❖❖

Jusqu'à une période récente, nous apprenions dans les livres d'histoire que *la civilisation* était née avec les débuts

¹⁵⁶ Mais sans les frites, car la pomme de terre n'avait pas encore franchi l'Atlantique.

¹⁵⁷ Sauf les « chefs » toqués bien entendu.

¹⁵⁸ Ce dont le lecteur n'est peut-être pas encore convaincu. Soyez patients.

de la sédentarisation et de l'agriculture voici 12 000 ans, à un poil près, en Mésopotamie. D'autres soutenaient qu'elle avait vraiment démarré, en l'an 0 donc, dans une grotte convertie en étable du côté de la petite ville de Bethléem, en Galilée, avec la venue au monde, dans des conditions mal élucidées, d'un bambin blond aux yeux bleus¹⁵⁹ nommé Jésus. Chacun ses idées, mais pour se faire des idées justement, il faut autre chose que des convictions personnelles, aussi intimes soient-elles. Monsieur Lavis¹⁶⁰ ne pouvait ignorer qu'il existait d'autres civilisations que la sienne. Il avait sans doute lu *Le devisement du monde* narrant le long séjour de Marco Polo en Orient et surtout en Chine au XIIe siècle, et il savait, car il lisait le journal, que Christophe Colomb, enfin les Vikings, ou plus plausiblement les Amérindiens eux-mêmes, avaient découvert sans le vouloir un nouveau continent : *l'Amérique*.

Les Amérindiens avaient quitté l'Asie à pied, avec des chiens déjà « les plus fidèles amis de l'homme »¹⁶¹, et cherchaient des mammoths et des rhinocéros laineux pour casser la croûte ; les autres, les Européens, voulaient aller en Asie pour y trouver de l'or et des diamants, sous prétexte qu'il était de leur devoir de convertir les « païens », ou les « infidèles » si l'on transpose aux musulmans. Curieux ce goût pour tout ce qui brille, même si ce n'est pas de l'or. Mais n'anticipons pas.

Nos ancêtres les Gaulois¹⁶², nous le savons de bonne source, vivaient tranquillement dans de petits villages où ils aimaient festoyer en dévorant force sangliers, tués par les hommes et cuisinés par les femmes selon une stricte et équitable répartition des tâches. Il paraît même qu'en périodes de vaches, pardon de sangliers maigres, ils se rabattaient sur la chair humaine¹⁶³. Mais ça, dans les livres d'histoire, on n'en

159 C'est déjà remarquable, presque miraculeux, dans une région où les gens ne présentent guère ces caractères somatiques.

160 Célèbre (enfin, pas pour ceux qui auront besoin de lire cette note) auteur de manuels scolaires d'histoire et de géographie au début du XXe siècle.

161 Il n'y avait personne pour les mettre en garde.

162 Ici, je m'adresse à un lectorat sans doute très restreint, car qui peut se targuer aujourd'hui de descendre d'Astérix ou de Vercingétorix ?

163 Pour les curieux, ça a un peu le goût du singe, mais ne me demandez pas comment je le sais.

parle pas pour ne pas effrayer les écoliers. Pour faire passer ces mets plus ou moins digestes, les Gaulois absorbaient des quantités impressionnantes de cervoise et d'hydromel, ce qui provoquait malheureusement chez quelques-uns que nous ne nommerons pas, une légère surcharge pondérale. Ils portaient des casques comme nous portons des masques, afin de se protéger d'une éventuelle chute du ciel.

Comme les supporters du XV de France aujourd'hui, les Gaulois vénéraient le coq, animal prétentieux et assez ridicule¹⁶⁴, et croyaient en près de 500 dieux comme Teutates, le plus costaud, Bâl, dieu de la lumière, Epona, déesse des chevaux et des cavaliers, Damona, déesse des sources et des rivières, etc. Ils avaient des chamans appelés *druides* qui coupaient du gui pour en faire, on le suppose, des décorations de Noël. Noël d'ailleurs ne s'appelait pas Noël, car les Gaulois n'avaient pas encore reçu la « Bonne nouvelle » de la venue de Dieu sur terre sous la forme de son propre fils, Jésus. Mais ils ne perdaient rien pour attendre.

En effet, vers 58 av. J.-C.¹⁶⁵, les Romains, sans doute guidés par les effluves des rôtisseries dominicales, envahirent la Gaule, soucieux d'élargir leur espace vital tout en « civilisant » les barbares. Ce qu'ils réussirent à moitié, puisque les Gaulois devinrent des Gallo-Romains. Comme la toge n'était pas la tenue idéale pour chasser le sanglier, la pratique fut abandonnée jusqu'à la découverte de vêtements plus adaptés.

164 Sans doute un effet de la domestication, quoique, pour ne parler que des gallinacés, le paon, même sauvage, ne fasse pas meilleure figure avec sa roue de m'as-tu-vu.

165 Nous apprenons ici que le gui, ça n'était pas pour faire des décorations de Noël. Dont acte.



La vie de famille dans un village germain de l'ancien temps.

C'est donc trente ans après cette conquête, dans une grotte-étable¹⁶⁶, à Bethléem en Palestine, qu'une femme dont la légende dit qu'elle était vierge, ce qui peut surprendre, donnait naissance à un petit garçon *béni des dieux*, qui devait, comme Mozart¹⁶⁷ et Shirley Temple¹⁶⁸ plus tard, se faire remarquer comme un surdoué durant sa courte vie : Jésus. Je passe sur les détails que tout le monde connaît, sinon ce n'est pas grave ; ce qui est grave, c'est ce qui se passe après la mort dudit en 33 après lui-même. Les adeptes de la nouvelle religion prêchée par ce Jésus, belle figure de chaman thaumaturge¹⁶⁹, s'appelèrent, après pas mal de tergiversations, « chrétiens ». *La Bible*, un livre assez confus et plein de « bruit et de fureur¹⁷⁰ », écrit par différents auteurs à différentes époques, est leur livre de chevet.

Les chrétiens, comme les musulmans, sont persuadés qu'eux seuls détiennent la vérité, ce qui fait déjà un de trop. Ils affirment être porteurs de la seule « vraie » religion, les autres étant au mieux des superstitions ridicules, de l'idolâtrie, du fétichisme, etc. D'ailleurs, les « esprits » auxquels croient les « sauvages » païens n'ont ni ailes ni harpes, c'est

166 Nous savons que c'était une étable parce qu'il y avait au moins une vache et un âne.

167 Je n'ai pas cité Jordy, car, à ma connaissance, il n'est pas mort.

168 Actrice-enfant du cinéma américain dans les années 1930.

169 Il guérissait les aveugles, les paralytiques, etc., pour les contraindre à gagner leur pain à la sueur de leur front plutôt que de mendier à la porte des églises, leur redonnant ainsi un peu de dignité.

170 Référence à William Shakespeare, 1605 : *Macbeth*.

bien la preuve. Stephen Neil, missionnaire anglican, déclare avec aplomb : « ... en raison de ces qualités qui la distinguent si nettement de toute autre forme d'expérience ou d'idéal religieux parmi les hommes, la foi chrétienne prétend être la seule forme valable de la croyance pour les hommes ; en revendiquant pour elle-même l'apanage de la vérité, elle jette une ombre de mensonge ou du moins de vérité imparfaite sur tout autre système. » (Neil, 1965 : 29)

À l'appui, le père Charles de Foucauld (1858-1916)¹⁷¹, dans un ouvrage intitulé, ça ne s'invente pas : *L'évangile présenté aux pauvres nègres du Sahara* (1926-1927), affirme : « ... toutes les autres religions ne sont pas la religion de Dieu, mais de fausses religions » (Foucauld, 1947 : 21) ; « toutes les autres religions sont fausses » (*Ibid.* : 22).

Mais les chrétiens, s'ils n'ont pas une grande largeur de vue, ne sont pas égoïstes, ils ne tiennent pas à garder la vérité pour eux seuls en laissant les autres dans l'égaré, aussi font-ils, comme les musulmans du reste, du prosélytisme un principe fondateur de leur religion. La mission apostolique de l'Église est ainsi exprimée dans *Les Évangiles* où il est dit que Jésus, après sa résurrection¹⁷² s'adressa aux apôtres et leur dit : « Allez par le monde entier prêcher la bonne nouvelle. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné. »

Tout chrétien est donc un missionnaire en puissance, pas question de f... la paix aux païens¹⁷³, ils doivent être convertis ou disparaître ; ils ont le choix entre l'ethnocide, abandonner leurs superstitions ridicules et porter des perruques et des jabots de dentelle comme tout le monde, ou du génocide,

171 Il a été béatifié en 2005 et canonisé le 15 mai 2022.

172 Afin d'être sûr de se faire bien comprendre, car il estimait avoir encore des choses importantes à dire et il avait peu de temps pour le faire, il se réincarna sous la forme d'un homme ordinaire.

173 J'aimerais ici citer intégralement le beau poème anticolonialiste de Ronsard : la *Complainte contre fortune* (1559), texte où il s'adresse à Villegagnon, créateur, en 1555, d'une colonie française au Brésil, pour le supplier de laisser en paix les « sauvages » brésiliens : « Pour ce, laisse-les là, ne romps plus (je te prie) Le tranquille repos de leur première vie : Laisse-les, je te pry, si pitié te remord, Ne les tourmente plus et t'en fuy de leur bord... » (cité par Charles-André Julien, 1948 : 398-399)

qui est une conversion on ne peut plus radicale. Mais ils pouvaient recevoir un passeport pour le ciel, sans bourse délier, pourvu qu'avant de mourir, un père missionnaire ou toute autre personne habilitée, plein de compassion, les ait oints du saint chrême et absous de leurs péchés.

L'*Ancien Testament* donne maints exemples d'une violence extrême, notamment avec le dogme de l'*Interdit* ou du *Herem* qui condamne à la destruction et à la mort toutes personnes et biens, à un *génocide* donc, en cas de victoire. Ainsi, je cite Pierre Crépon : « ... dans Josué à propos de Jéricho : "Ils vouèrent à l'interdit tout ce qui se trouvait dans la ville, aussi bien l'homme que la femme, le jeune homme que le vieillard, le taureau, le mouton et l'âne"¹⁷⁴, les passant tous au tranchant de l'épée" (Jos. 6 : 21). Le Deutéronome précise même les peuples pour lesquels il faut appliquer le Herem : "Mais les villes de ces peuples-ci, que le Seigneur ton Dieu te donne en héritage, sont les seules où tu ne laisseras subsister aucun être vivant. En effet, tu voueras totalement à l'interdit le Hittite, l'Amorite, le Cananéen, le Perizzite, le Hivvite et le Jebusite"¹⁷⁵, comme le Seigneur ton Dieu te l'a ordonné, afin qu'ils ne vous apprennent pas à agir suivant leur manière abominable d'agir pour leurs dieux : vous commettriez un péché contre le Seigneur votre Dieu" (Deut. 20 : 16-18) ». (Crépon, 1982 : 28)

Le R.P. Franco, théologien jésuite italien, dans un ouvrage publié en français en 1861 et où il entend réfuter tous les arguments critiques envers le christianisme, prétend justifier, lui aussi, les génocides : « Pourquoi [Dieu] poursuivit-il de sa colère tant de nations idolâtres, les livrant à l'extermination parce qu'elles étaient infidèles ? Pourquoi déploya-t-il des sollicitudes infinies pour préserver son peuple de ce désordre ? [...] Comment donc oser dire que toutes ces religions sont bonnes ? C'est avancer que le oui et le non sur une même matière sont également vrais » (Franco, 1861 : 38-39). Le raisonnement est purement tautologique (« ceci est vrai parce

174 C'était avant que l'âne et le bœuf aient tenu compagnie et réchauffé l'Enfant Jésus dans sa crèche. On est en droit de supposer qu'après cela, ils furent épargnés.

175 On n'entend plus parler de ces peuples, ce qui laisse à penser qu'ils ont effectivement été exterminés.

que je l'affirme ») et, en vérité je vous le dis, l'intime conviction, même assénée de façon péremptoire, ne peut tenir lieu de preuve.

La peur de la contamination, voilà un sujet d'actualité, sauf que là, l'ennemi à abattre n'est pas un virus ou un moustique, mais des êtres, des croyances, des coutumes, un mode d'être, de penser et d'agir non conformes au modèle dominant qui se donne pour devoir d'imposer ses manières de croire et d'être au monde. C'est ce qu'on appelle un *ethnocide*. Le virus comme le païen, le « sauvage », est une menace pour ma vie ; il n'y a pas de coexistence possible, je dois l'éliminer d'une façon ou d'une autre. Celui qui n'est pas comme moi, l'Autre, met en péril, par principe, mon identité, affirme la pensée totalitaire.

L'idée aussi de tuer les animaux, dont on se demande de quoi ils sont coupables¹⁷⁶, tient peut-être sa justification dans la façon dont la *Bible* définit les rapports entre les humains et les autres êtres vivants : « *Dieu créa l'homme à son image [...] Dieu les bénit et leur dit : Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre.* » (*La Bible de Jérusalem, Genèse*) J'y reviendrai un peu plus loin.



Le processus ethnogénocidaire opéra d'abord à l'intérieur des frontières ou des États existants ou en devenir. Nous savons comment les Romains finirent par se laisser convaincre lorsque l'empereur Théodose décida, en 391, de faire du christianisme une religion d'État ; il interdit le paganisme dans tout l'empire et incita les citoyens à aller faire leurs courses

176 Le fait que ce soit un serpent – qui n'en était pas un – qui ait tendu une pomme – qui n'en était pas une – à Ève, lui faisant commettre l'irréparable, la perte de sa virginité – qui n'en était sûrement pas une – si l'on donne une interprétation freudienne à ces événements incertains, le fait donc qu'un serpent soit à l'origine du péché originel ne rend pas tous les animaux coupables. À moins que, comme pour les humains, la « faute » poursuive tous les descendants de la catégorie.

le samedi à Leclerc¹⁷⁷ et à se rendre à l'église le dimanche¹⁷⁸, surtout les femmes, car, le vin de messe n'étant pas du haut de gamme, les hommes préfèrent aller au bistrot d'en face plutôt qu'à l'office. Dès 312, l'empereur Constantin s'était converti à l'une des sectes chrétiennes. Comme les gens ne changent pas facilement leurs habitudes, il avait décidé que Noël, jour de la naissance du bébé Jésus, tomberait le 25 décembre, alors jour du solstice d'hiver et de la célébration du dieu païen Sol Invictus, le Soleil invaincu¹⁷⁹. D'une pierre, deux coups !

À propos de Constantin, le philosophe Michel Onfray, avant de se faire, à la télévision, le défenseur de l'Occident chrétien écrivait : « *il met sur pied un Empire totalitaire qui édicte des lois violentes à l'endroit des non-chrétiens et pratique une politique systématique d'éradication de la différence culturelle. Bûchers et autodafés, persécutions physiques, confiscation des biens, exils contraints et forcés, assassinats et voies de fait, destructions d'édifices païens, profanations de lieux et d'objets de culte, incendies de bibliothèques...* » (Onfray, 2005 : 89) Un schéma qui se reproduit maintes fois au cours de l'histoire...

Nicolas Hulot et Frédéric Lenoir, dans leur livre *D'un monde à l'autre* (2020), citent saint Augustin, l'un des chefs de file de la théologie catholique : « *au Ve siècle, dans une lettre au préfet Faustus qui lui demandait que faire d'un groupe d'hérétiques, saint Augustin répond qu'il faut les tuer, au prétexte qu'ils représentent un danger pour la cohésion de l'Empire reposant sur l'unité de la foi chrétienne* » (Hulot, Lenoir, 2020 : 114).

177 Attention, la source de cette information n'est pas sûre.

178 N'étant pas théologien, je m'excuse par avance des bêtises ou des approximations dont je pourrais être l'auteur concernant les religions dites « révéloées » (ce qu'elles ne sont pas plus que d'autres, je tenterai de le montrer plus loin). Nul n'est parfait, et je suis disposé à faire les corrections nécessaires.

179 À la fin du VIIIe siècle, les autorités ecclésiastiques fixèrent la fête des saints, la Toussaint donc, au 1er novembre, pendant la période de la fête de Samain, moment cérémoniel important pour les Celtes qui fêtaient ainsi l'arrivée de l'hiver et la proximité des vivants et des morts. Halloween en découle directement...

Les missionnaires chrétiens se répandirent dans les campagnes de toute l'Europe et au-delà pour prêcher la « Bonne nouvelle » et remplacer des « superstitions ridicules » comme la croyance en une multitude d'« esprits » : elfes, fées, farfadets, goublyns¹⁸⁰, korrigans, trolls, que sais-je encore, par une religion *monothéiste* avec son dieu à trois têtes, ses anges (chérubins, séraphins, trônes...) et ses archanges, son diable et ses démons grimaçants, etc. Les chamans qui abusaient les foules avec leurs pratiques sataniques, des gesticulations hystériques et des tenues extravagantes furent remplacés par des hommes en robes à dentelles et des femmes en pâmoison parfois possédées du diable, qui se mortifiaient pour atteindre à la sainteté. On substitua aux tambours et aux flûtes les goupillons et les bénitiers, dispensateurs d'une eau à la propreté douteuse, mais bénite et, lorsqu'ils furent inventés, les orgues, les chants grégoriens et les chœurs de castrats. Rien à voir donc.

Nos ancêtres les Gaulois, comme toujours dans la résilience, furent difficiles à convaincre, alors pour faire passer l'hostie en douceur, les prêtres chrétiens construisirent leurs chapelles sur les anciens lieux de culte, et récupérèrent, on n'est pas à une contradiction près, une bonne partie des croyances et des pratiques païennes. « *Ni vu ni connu, j't'embrouille* », les usages païens, les lieux sacrés, comme les fontaines, les arbres, subirent, eux aussi, une conversion radicale.

Plus tard, entre 496 et 507, ce fut Clovis, roi des Francs, qui, pour faire plaisir à sa femme déjà convertie, accepta d'être baptisé et de rentrer ainsi dans la communauté des croyants. Un soldat maladroit paya les pots cassés. Ensuite, ce sacré Charlemagne¹⁸¹, maudit des écoliers, mit Martel en tête

180 Ce sont des lutins normands. Au début du siècle dernier, un de mes grands-oncles croisa plusieurs *goublyns* (prononciation locale) sur un chemin dans le bois du Theil, pas loin de Cherbourg, alors qu'il revenait de noces. Ne me demandez pas combien de « trous normands » il avait consommés ! Pour les ignorants, un « trou normand » est un verre de calvados (ou deux, mais discrètement) que l'on boit au milieu des repas de fête pour disposer l'estomac à recevoir davantage de produits consommables.

181 Référence à la chanson interprétée par France Gall en 1964 et écrite par son papa.

pour chasser les Sarrazins¹⁸² du sol de France en 732, mais on les fit revenir bien plus tard pour travailler dans les usines et mourir aux avant-postes sur nos champs de bataille. J'ignore comment disparurent les Goths, les Burgondes et autres Vandales, qui envahirent notre pays, y semant un grand désordre, du IV^e au VI^e siècle, et dont on n'a plus entendu parler depuis. À moins qu'ils ne se soient intégrés ou qu'ils aient été finalement reconduits aux frontières.

Tant pis si l'on m'accuse de chauvinisme, mais je dirais que les Vikings furent plus malins. Contre la promesse qu'ils ne prendraient pas Paris, où il y avait déjà de quoi satisfaire leurs appétits de toute nature¹⁸³, le roi de France, Charles le Simple, fit cadeau à Rolf le marcheur, dit Rollon, et à ses pirates normands, de la Neustrie, qui devint du coup « Normandie », par le traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911. Il y avait une autre condition à laquelle Rollon se soumit de bonne grâce, puisque ça n'engageait à rien¹⁸⁴ : se faire baptiser et devenir chrétien. Du coup, cette nouvelle province vit se dresser en grand nombre églises, cathédrales, abbayes, monastères, oratoires, et autres lieux de la foi et la pratique chrétiennes.

La *Genèse* se conclut par des malédictions suite au péché originel dont nous subissons les conséquences aujourd'hui encore : « *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front* » ; « *Tu enfanteras dans la douleur* »¹⁸⁵.

182 La bouillie de sarrasin, plat traditionnel du Nord-Cotentin, ne semble pas liée à cet événement historique.

183 De bonnes auberges et des filles de joie.

184 Et, selon les anars, « *Jésus ça ne coûte pas cher et cela peut rapporter gros.* »

185 Le recours aux techniques destinées à alléger les douleurs de la parturition constitue donc, selon cette doctrine, un péché.



« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front »

Tableau de L. Lhermitte.

Ce n'était pas les religieux qui allaient se mettre à travailler la terre pour en faire sortir les fruits et les légumes que nous mangeons. J'imagine qu'ils craignaient de salir leurs soutanes ou d'abîmer leurs ornements sacerdotaux, selon leur grade dans la hiérarchie¹⁸⁶. Ça ne pouvait pas non plus être les nobles, nobles de cour joliment vêtus de fraises et de per-ruques poudrées à frimas, ou nobles d'épée engoncés dans leurs armures et trop occupés à guerroyer à droite à gauche, en Terre sainte, au temps des Croisades (XIe-XIIIe siècle), ou en terres barbares, sous le moindre prétexte. Alors, on trouva plus opportun de se décharger de la malédiction biblique sur les paysans, les serfs, et comme les esclaves nationaux ne suffisaient plus à produire, qu'ils n'étaient pas assez rentables, on développa, à partir du XVe siècle, le commerce des esclaves outre-mer, une pratique abominable que les chrétiens justifiaient par la condamnation portée aux descendants de Cham, qui avait regardé son père Noé¹⁸⁷ sans sa houppelande rouge et blanc, nu et sous l'emprise de la dive bouteille¹⁸⁸,

186 Je suis peut-être injuste, car des religieux sont quand même, me rappelle-t-on, à l'origine de très bons produits du terroir : la Bénédictine, la bière de la Trappe, les religieuses, versions rondes des éclairs, les « pets-de-nonne » (que ma grand-mère réussissait très bien), etc.

187 Celui qui construisit un bateau pour sauver quelques animaux du Déluge. Il n'avait pas prévu les rats qui s'embarquèrent malgré tout comme passagers clandestins avant, plus tard, d'emménager dans les égouts des grandes villes et de propager la peste noire qui tua un tiers de la population de l'Europe au XIVe siècle.

188 Une formule élégante pour dire « saoul comme un cochon ».

alors que ses deux frères, Sem et Japhet, faisaient hypocritement semblant de ne rien voir. L'Afrique noire, qui subissait déjà de longue date les raids esclavagistes des musulmans, fut saignée à blanc par ce qu'on appela « le commerce triangulaire »¹⁸⁹. Le pape s'est depuis excusé pour cette interprétation trop littérale de la *Bible* et tout est rentré dans les ordres.

Du XVIIe au XIXe siècle, les grands ports de France, de Navarre et d'ailleurs devinrent les plaques tournantes de cet ignoble trafic. Grâce au coton et à la canne à sucre¹⁹⁰ cultivés par les esclaves africains et aux richesses minières extraites par les populations autochtones, les bourgeois s'enrichirent et trouvèrent plus agréable de vivre oisivement aux frais de la princesse indienne¹⁹¹ que de travailler pour le roi de Prusse. Les prélats et le pape lui-même n'étaient pas les derniers à attendre les galions chargés d'or et de denrées précieuses en provenance des Amériques.

Max Weber (1864-1920), économiste et sociologue allemand, a voulu montrer dans un ouvrage classique : *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), comment une morale religieuse, chrétienne en l'occurrence, avait pu déterminer un modèle économique et un système politique. Touchant un point sensible, ces théories ont été vivement critiquées, mais la démonstration de l'histoire les rend plutôt convaincantes. Les milliardaires de la Silicon Valley et des pays pétroliers, grâce à leur réussite financière, ont gagné leur place au Paradis.

✠✠✠✠

Soumettre les humains et dompter, dans le même temps, les natures étaient les objectifs d'une colonisation physique et mentale qui s'exerça à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières, et qui trouvait donc sa justification dans la *Bible*

189 La route des esclaves joignait les trois continents européen, africain et américain.

190 Ingrédients de base, dit-on, de la barbe à papa.

191 Dans la littérature occidentale, toute belle Amérindienne est une « princesse » par principe. Le modèle archétypal, Pocahontas, a même eu les honneurs des studios Disney (1995).

et autres textes sacrés. Au XVII^e siècle, Descartes, qui décidément n'en manquait pas une, vint cautionner cette démarche : « ... *il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on peut trouver une pratique, par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieus et de tous les autres corps qui nous environnent [...] nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature.* » (Descartes, 1637)

Montaigne, dans ses *Essais* publiés en 1580, nous livre ce qui constitue sans doute le premier témoignage, en français du moins, d'un « sauvage », ainsi qu'on appelait alors les représentants des premières nations (ce que nous, ethnologues, appelons aussi « *sociétés traditionnelles* ») sur le monde occidental. C'est celui de trois Indiens Tamoyos ramenés du Brésil (de gré ou de force, ça n'est pas précisé) et que le philosophe rencontra à Rouen¹⁹² en 1562. L'entretien put avoir lieu grâce à la présence d'un interprète, un « truchement » comme on disait alors, un peu simplet, que Montaigne avait à son service depuis quelque temps. Ces truchements étaient des hommes jeunes, souvent des Normands, que les navires laissaient parmi les populations locales, pour qu'ils s'y intègrent, apprennent les langues et puissent ainsi servir d'intermédiaires dans les tractations commerciales qui motivaient ces voyages outre-Atlantique. Ici, c'est à un véritable entretien ethnologique, l'un des premiers qui nous soient rapportés, que nous avons affaire.

Voici les réponses que firent les « sauvages » à Montaigne qui leur demandait ce qu'ils avaient vu de plus remarquable depuis leur arrivée en France : « *Ils s'étonnèrent que les hommes forts et armés de l'entourage du roi "se soumissent à obéyr à un enfant"¹⁹³, et que les êtres "décharnés de faim et de pauvreté" qui mendiaient aux portes pussent*

192 De source toujours autorisée, il semblerait que cette rencontre ait eu lieu, en fait, à Bordeaux, mais cela ne change rien sur le fond.

193 Charles IX (1550-1574), alors âgé de 12 ans, qui, lui-même, « parla à eux longtemps. » (Julien, 1948 : 325) C'est sous son règne, en 1572, qu'eut lieu le

“souffrir une telle injustice, qu’ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons” » (Julien, 1948 : 424).

Si les Tamoyos en goguette furent très intéressés par les rôtisseries des rues de Rouen, et sensibles aux odeurs familières qui en émanaient, leurs réactions aux questions de Montaigne, via son truchement, révèlent de profondes divergences dans les cultures ainsi mises en présence : on ne concevrait dans aucune société traditionnelle qu’un enfant, tel que l’était alors le roi de France Charles IX, par nature sans expérience¹⁹⁴, de peu de savoir et sans sagesse, puisse diriger une grande nation. Quant à leur étonnement de voir des gens mendier pour survivre, et ce sans même se rebeller, il marque le contraste entre des sociétés hiérarchisées, pyramidales (peu de riches en haut et beaucoup de pauvres en bas) avec un mode d’être, de penser et d’agir traditionnel, foncièrement égalitaire et fondé, nous allons le voir, sur le partage et la répartition équitable des tâches et des biens.

Cette anecdote m’en évoque une autre, personnelle. Lors d’une promenade dominicale dans le parc Kurgarten à Strasbourg, ma fille Sandra, alors âgée de quelques années, se trouva en compagnie d’un petit groupe d’enfants tsiganes et, cette fois, c’est eux qui l’interrogèrent. J’avais retenu trois de ces questions, mais, comme Montaigne, j’en ai oublié une : « *Avait-elle des amis ?* » ; « *Est-ce que chez nous on faisait la fête ?* » Ces questions spontanées se référaient tout naturellement à des choses importantes dans la culture tsigane : la vie sociale et la vie festive. Là aussi, c’est un contraste culturel qui était mis en avant.



Au XVIIIe siècle, la philosophie des Lumières appela « progrès » la marche en avant de *la* civilisation. Condorcet,

massacre de la Saint-Barthélemy au cours duquel entre 10 000 et 30 000 protestants furent assassinés.

194 Sur ce point, le point de vue traditionnel rejoint la tradition chrétienne, puisqu’il est dit dans *l’Ecclésiaste* : « *Malheur à la ville dont le prince est un enfant.* ». De là à conclure que les grands esprits se rencontrent, il y a un pas de géant que je ne franchis pas bien sûr.

dans son ouvrage *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, paru en 1795, donne cette définition : « ... la marche qu'elle [l'espèce humaine] a suivie, les pas qu'elle a faits vers la vérité ou le bonheur. » (Condorcet, 1988 : 80) Dans son esprit, écrit Edgar Morin : « "les" progrès matériel, technique, moral, politique, intellectuel, artistique, formaient un tout qui pavait le progrès humain. » (Morin, Rabhi, 2021 : 51)

À la différence de Condorcet qui croit en un « progrès infini », Jean-Jacques Rousseau, dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes...* (1755) met déjà en garde contre un excès de progrès : « Il serait triste pour nous d'être forcé de convenir que cette faculté distinctive [la perfectibilité] et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents ; que c'est elle, qui faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature. » (Rousseau, 1968 : 92)

En 1789, la Révolution vit la proclamation par l'Assemblée constituante de la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen*. Ce document favorise l'individu au détriment de la communauté et prône la propriété privée plutôt que l'usage collectif des biens. Il stipule dans son article 1 que « Tous les hommes naissent libres et égaux », et dans son article 2 que « Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression. »

Nous pouvons déjà regretter que ce document qui s'inspire, du moins selon certains historiens, du préambule de la *Déclaration d'Indépendance des États-Unis* de 1776, n'ait pas retenu l'une des clauses de cette dernière qui est le droit à « la recherche du bonheur ». Est-ce trop demander ? Si le concept de « bonheur » est un peu vague, celui de « liberté » l'est tout autant : quelles sont les limites et la liberté de chaque individu ? Qui les définit ? Car, et Abdennour Bidar

(2021), philosophe, le remarque fort justement, cette déclaration, comme d'ailleurs la *Déclaration universelle des droits de l'Homme* de 1948, met en avant comme imprescriptibles des droits *individuels*, sans prendre en considération le fait que tout individu fait partie d'un ensemble d'autres individus (village, tribu, nation, etc.), qu'il existe aussi dans un environnement non humain et qu'il est vain de vouloir considérer des droits des particuliers hors de tout contexte social et naturel. Mais il y a un autre problème.

On a tout lieu de supposer, sauf si l'on est de mauvaise foi, que ces « droits de l'Homme et du Citoyen » concernent aussi les femmes et les citoyennes, mais il reste clair que ce ne sont pas les droits des animaux, des plantes ou des rivières. Or, les limites de la liberté des humains sont aussi déterminées – il faudrait, j'en conviens, en faire démonstration, mais je fais confiance à votre bon sens – par la liberté laissée ou recon nue aux autres êtres vivants. Ces limites assignées aux droits des uns et des autres empêchent de faire de ce texte un acte vraiment révolutionnaire. On reste dans le même état d'esprit et, en particulier, dans cette tradition « humaniste » et chrétienne qui met l'homme au centre de tout comme « la merveille des merveilles ». On ne peut imaginer et encore moins mettre en pratique un autre modèle social qu'en prenant en compte et en refondant les relations que nous avons avec nos environnements humains et non humains.

On peut aussi remarquer que les « révolutionnaires », que ce soit les députés américains ou leurs homologues français, n'ont pas considéré, au moment où ils ont rédigé les textes, la condition des esclaves qui correspond peu, c'est le moins qu'on puisse dire, à l'idée qu'on se fait d'une égalité des droits entre les humains. Pour être juste, il faut préciser que l'esclavage fut aboli en France par la Convention nationale le 4 février 1794, presque cinq ans après la *Déclaration des droits de l'Homme* et pendant la *Terreur*, période durant laquelle – outre l'usage immodéré de la guillotine – ce furent les opposants politiques qui firent le voyage en Amérique avec l'institution, en 1797, de la déportation en Guyane des opposants au régime.

Selon Condorcet encore : « *le christianisme, et plus encore l'Église, a [sic] joué dans l'histoire un rôle presque entièrement négatif.* » (Alain Pons, *Introduction à : Condorcet : 43*) Jusqu'à la Révolution française, l'Église catholique et la noblesse vont marcher main dans la main, menant trois siècles de guerres des religions, et s'arrogeant des privilèges exorbitants au détriment de la plèbe, du tiers état, qu'elles contrôlent et pressurent. En Occident, les places de marchés où l'on échangeait des biens et des potins mondains vont laisser place à des villes qui finiront par devenir les mégapoles que nous connaissons et dans lesquelles une grande partie d'entre nous vivons avant de les fuir si nous avons la chance d'atteindre l'âge de la retraite et d'avoir hérité d'un vieil oncle une ferme à la campagne. Après avoir été quelque peu malmenée, l'Église passa sans trop de dommages la tourmente révolutionnaire, sauf en Vendée et en Bretagne où le clergé n'acceptait pas la constitution civile et où l'armée révolutionnaire (surtout les « *colonnes infernales* » commandées par le général Turreau) en 1794, pilla les villes, brûla les villages, et massacra des dizaines de milliers d'insurgés...

xxxx

Au siècle des Lumières va succéder un siècle des Ténèbres, le XIXe donc, celles, par exemple, des mines de charbon où travaillaient des gamins de dix ans qui ne tardaient pas, comme leurs pères, à mourir de la silicose ou de l'absinthe, ou les deux à la fois, à moins qu'ils ne soient emportés par un coup de grisou. Ténèbres des usines et des filatures ; ténèbres des banques, des coffres-forts et des fonds secrets ; ténèbres de l'infâme gargote où les Ténardiens, les misérables ! abusaient de la pauvre Cosette ; ténèbres du « *ventre de Paris* » (les Halles selon Zola), et des égouts des grandes capitales européennes et américaines ; ténèbres des catacombes où l'on entasse les ossements, car les cimetières sont surpeuplés et on ne peut plus « honorer les morts » ! Ténèbres d'une

Afrique¹⁹⁵ devenue le réservoir de tous les fantasmes érotico-téatologiques de l'Occident.

La révolution industrielle et la colonisation seront aussi mortifères que la révolution de 1789 et la Terreur. La fortune est alors, déjà, aux mains des banquiers et des grands hommes d'affaires avides d'avoirs et de pouvoirs, et des places boursières qu'un *alien* aurait peine à distinguer d'un asile de fous ou d'un concert de hard rock à Bercy.

Les animaux, puisqu'ils n'étaient que des « machines », selon le très chrétien Descartes, et qu'ils étaient dépourvus d'âme, suivant la religion officielle, ne subirent pas un meilleur sort que les humains réfractaires et furent martyrisés pour servir les intérêts ou distraire les humains bien-pensants. Au risque de bousculer un peu la chronologie, je devrais évoquer rétrospectivement les zoocides que constituaient ces spectacles très prisés des Romains et qu'on appelait *venationes*. Le *venatio* au Circus maximus de Rome, en 169 avant notre ère, vit mourir 63 léopards, 40 ours et plusieurs éléphants ; en 55 av. J.-C. ce furent 500 lions, 410 panthères et léopards et 18 éléphants qui périrent en cinq jours ; la même année, Pompée célèbre l'inauguration de son théâtre avec 410 panthères et 600 lions ; en l'honneur de Jules César, 400 lions moururent en une journée. On avance que sous le règne de Caligula (12-41 av. J.-C.), plus de 160 000 animaux ont été sacrifiés, dont, en une seule séance, 500 ours en l'honneur de sa sœur Drusilla, etc. Ces massacres à grande échelle d'animaux exotiques ont conduit à l'extermination presque totale d'un grand nombre d'espèces dans certaines régions. Par exemple, au IV^e siècle après J.-C., il n'y avait plus de lions en Mésopotamie, de tigres en Hyrcanie ou d'éléphants en Afrique du Nord.

En Occident chrétien, on distingua très tôt les animaux « utiles » et les animaux « nuisibles ». Les animaux domestiques, les bœufs et les chevaux étaient « utiles » parce que, outre la viande, la peau et produits dérivés qu'ils fournissaient, ils acceptaient de tirer les charrues dans les champs

195 Allusion discrète au roman de Joseph Conrad : *Au cœur des ténèbres*, 1899. On peut aussi penser au récit de l'explorateur Stanley : *In the Darkest Africa*, publié en 1890.

et les wagonnets de charbon au fond des mines. Les ânes, qui y mettaient moins de bonne volonté, étaient roués de coups. Les « nuisibles » devaient être exterminés¹⁹⁶ à l'instar de l'aigle impérial (*Aquila Heliaca*) à l'encontre duquel un certain R. Guinot prononçait une sentence de mort en 1941¹⁹⁷ : « *Très nuisible et à détruire par tous les moyens possibles* » (Guinot, 1941 : 94). Quant aux animaux sauvages, ils n'étaient tolérés que pour servir de cibles aux tartarins et autres nemrods.

L'historien Robert Darnton, dans un ouvrage consacré aux attitudes et croyances de l'ancienne France (1985), mentionne des coutumes, certaines chrétiennes, incluant la torture de chats, un animal introduit en Europe au bas Moyen Âge et jugé « satanique » par les chrétiens : « *Le carnaval est la haute saison des festivités, des débordements de la jeunesse et de ceux des sens [...]. En Bourgogne, la foule intègre la torture des félins dans son tintamarre. En se moquant d'un cocu ou de quelque autre victime, les jeunes passent un chat de main en main et l'écorchent pour le faire hurler. C'est ce qu'ils appellent faire le chat. Les Allemands nomment le charivari Katzenmusik, terme qui vient peut-être des hurlements des animaux torturés.*

Les chats figurent aussi dans le cycle de saint Jean-Baptiste [!!] qui a lieu le 24 juin, époque du solstice d'été. La foule fait des feux de joie, saute par-dessus, danse tout autour et y jette des objets magiques dans l'espoir d'éviter les catastrophes et d'avoir de la chance pendant le reste de l'année. L'un de ces objets favoris, c'est le chat – chat attaché dans des sacs, pendu à des cordes, brûlé sur un bûcher. Les Parisiens prennent plaisir à incinérer des sacs pleins de chats, tandis que les courimauds (cour à miaud ou chasseurs de chats) de

196 Émile Passerat, riche propriétaire terrien, écrivit en 1906 un ouvrage, *La chasse au grand-duc*, où il préconisait, c'est le sous-titre : la « destruction complète des oiseaux de proie et de rapine », sous prétexte qu'ils étaient une menace pour le gibier (faisans, perdreaux, etc.) présent sur ses terres. Il ajoutait même à la liste la pie, le geai et le corbeau : « *la pie devra totalement disparaître* » (p. 23) ; « *Le geai [...] doit être exterminé* » (p. 19). Un vrai programme de zoocide, aspect de l'écocide (destruction des environnements) qui accompagne et complète le génocide et l'ethnocide.

197 Cette sentence a été exécutée puisque cette espèce n'apparaît plus que de façon sporadique sur le territoire français.

Saint-Chamond préfèrent pourchasser un chat en flammes à travers les rues. Dans certaines parties de Bourgogne et de Lorraine, la foule danse autour d'une sorte de mât de cocagne au sommet duquel on a attaché un chat. Dans la région de Metz, on brûle une douzaine de chats à la fois dans un panier suspendu sur un feu de joie. [...]. Bien que la pratique varie d'un endroit à l'autre, les ingrédients sont partout les mêmes : un feu de joie, des chats et une atmosphère de chasse aux sorcières burlesque. » (Darnton, 1985 : 82-83)

Dans un ouvrage paru en 1900 et intitulé : *Les fêtes de nos pères*, Oscar Havard nous parle, de façon lyrique, d'une fête dite « le jeudi jeudiot » qui se déroulait le jeudi de la sexagésime du calendrier chrétien et au cours de laquelle des coqs étaient suppliciés : « *Dans certaines communes de la Somme et de l'Aisne, il existe encore une coutume fort originale : c'est celle du jeudi jeudiot. Ah ! Comme ce mot faisait jadis tres-saillir nos jeunes cœurs ! C'était la fête des enfants, et ils la célébraient sérieusement et joyeusement. On a beau dire, les fêtes d'autrefois avaient leurs charmes. Aujourd'hui rien de tout cela n'existe plus. En est-on plus heureux et plus gai ?*

On appelle "jeudi jeudiot" le jeudi qui précède le Mardi gras. Cette fête est aussi appelée la fête des Ratons, à cause de la pâtisserie de ce nom qu'on distribue aux enfants.

Voici comment se célèbre la fête des Ratons.

La veille du jeudi en question, les enfants se cotisent entre eux pour faire l'acquisition d'un coq. Celui-ci, lié par les pattes, est suspendu au milieu d'une corde tendue entre deux arbres. Les enfants, à tour de rôle, lui jettent des bâtons, jusqu'à ce qu'il ne donne plus signe de vie. Celui qui l'a tué est reconnu le roi de la cérémonie, c'est-à-dire le personnage principal [...]. En remerciement, lorsque le don était généreux, les enfants chantaient : Vive la France ! Nos alliances, Nous sommes des écoliers, Qui nous tâchons d'apprenne La loi de Jésus-Christ ! C'est pour tâcher De nous sauver. » (Havard, 1900 : 39-41)

Ah oui, où sont passées les joyeuses fêtes d'antan ? Aujourd'hui, on ne sait plus s'amuser.

xxxxx

Au XIXe siècle¹⁹⁸, sur le plan philosophique, le concept d'« évolution » va supplanter sans l'évacuer celui de « progrès » avec la même idée d'une ascension inéluctable de l'humanité d'un état sauvage vers l'état civilisé. L'extension de la théorie de l'évolution biologique développée par Darwin (1809-1882) en 1849, à un évolutionnisme social dont Lewis H. Morgan (1818-1881)¹⁹⁹ donne un schéma type, va être aux fondements de l'ethnologie naissante. Ainsi, en 1900, Léon de Rosny, secrétaire général de la Société d'ethnographie, appelle l'ethnographie « science des civilisations » et il la définit ainsi, embrayant sur les idées de Darwin (1859) : « *L'ethnographie [...] peut être définie comme la science du mouvement intellectuel des groupes humains, établis et constitués en société [...]. L'humanité, dans son ensemble tout comme dans ses fractionnements, se modifie sans cesse : elle passe de l'état inculte à l'état policé ; sa marche ascendante et civilisatrice s'appelle le Progrès.* » (Rosny, 1900 : 27) Désormais, on parlera de sociétés « inférieures » ou « primitives » qu'on opposera aux sociétés « supérieures » ou « civilisées ». La division raciale de l'humanité, qui pourtant n'a aucun fondement scientifique, va engendrer une pléthore de théories racistes qui seront mises en pratique par toutes les colonisations et, de la façon la plus brutale, par le nazisme.

En 1749, le grand savant Buffon décrivait ainsi les Aïnous, peuple autochtone de l'île d'Hokkaido au nord du Japon : « *les habitants de cette contrée [...] sont grossiers, brutaux, sans mœurs, sans arts : ils ont le corps court et gros, les cheveux longs et hérissés, les yeux noirs, le front plat, le teint jaune [...], ils sont fort velus sur le corps et même sur le visage ; ils vivent comme des sauvages, et se nourrissent de lard de baleine et d'huile de poisson ; ils sont très-paresseux, très-mal-propres dans leurs vêtements : les enfants vont presque nus, les femmes n'ont trouvé pour se parer d'autre moyen que de se*

198 J'ai promis au début de cet essai (note 21, p. 7) de ne plus parler de Napoléon, donc je zappe.

199 Il défend l'idée d'une progression uniforme de l'humanité, en plusieurs stades : « sauvagerie », « barbarie », « civilisation », du fond obscur des cavernes vers les lumières de la ville.

peindre en bleu les sourcils et les lèvres » (Buffon, 1971 : 221-222).

Le même Buffon fait aussi une classification des peuples africains selon leurs qualités et leurs défauts... comme esclaves : « *On préfère dans nos îles les nègres d'Angola à ceux du Cap-Vert pour la force du corps [...]. Ceux de Guinée sont très-bons pour le travail de la terre et pour les autres gros ouvrages, ceux du Sénégal ne sont pas si forts, mais ils sont plus propres pour le travail domestique, et plus capables d'apprendre des métiers.* » (Buffon, 1871 : 280) Il cite, sans le contredire, le P. Charlevoix, qui écrit : « *que tous les nègres de Guinée ont l'esprit extrêmement borné, qu'il y en a même plusieurs qui paroissent être tout à fait stupides [...], que d'eux-mêmes ils ne pensent à rien, qu'ils n'ont point de mémoire [...] et que si on vouloit les discipliner et les conduire, on en feroit d'assez bons soldats.* »²⁰⁰ (Ibid. : 280-281)

Alain Ruscio, dans son ouvrage *Le credo de l'homme blanc* (1995), cite Ernest Psichari, « *l'un des plus grands écrivains coloniaux* » qui déclare en 1907 : « *Pourquoi les humanistes de France ne veulent-ils pas admettre que la tête du noir est faite pour porter des caisses et celle du blanc pour penser ?* » (Ruscio, 1996 : 34)

Parlant des aborigènes d'Australie en 1865, « *J. D. Lang, membre de l'Église presbytérienne, prêchait en ces termes : "Dieu"²⁰¹, lorsqu'il a créé la Terre, n'a jamais soupçonné qu'elle serait un jour habitée par des hommes aussi incapables d'apprécier ses ressources que les Aborigènes d'Australie. L'homme blanc n'a fait que réaliser les intentions du Créateur en venant s'installer sur le territoire des indigènes.* » *Ce sermon s'adressait à une organisation appelée Les amis des Aborigènes de Morton Bay...* » (Nettle, Romaine, 2003 : 132)²⁰²

200 Le père fait ici une erreur de casting puisque, nous le savons, ce sont les Sénégalais qui furent choisis en 1857 pour former un célèbre corps de « tirailleurs ».

201 Dieu, artisan maladroît dénué de don prophétique, n'apparaît pas ici sous son meilleur jour.

202 Un manuel publié en 1918 et destiné à l'« enseignement secondaire des jeunes filles » présente ainsi les Australiens aborigènes : « *Les Australiens ne connaissent pas les métaux. Ils sont encore à l'âge de pierre. Ce sont des sauvages d'une extrême faiblesse d'intelligence et de jugement. Leur industrie*

En 1884, un auteur modestement anonyme, dans un ouvrage intitulé *À l'assaut des pays nègres*, tout un programme, évoquant les missionnaires d'Alger écrit : « depuis cinquante ans d'occupation française, et malgré le frottement continuel des indigènes avec la civilisation européenne, le gourbi est encore pour l'Arabe la demeure de choix et de prédilection. Que de sueurs il en coûtera au missionnaire pour faire sortir ces peuples de cette apathie et de leur engourdissement moral ! » (G. L., 1884 : 83-84)

En 1943, un missionnaire catholique, Maurice Briault, dans son ouvrage *Les sauvages d'Afrique*, nous parle « des peuples qui vivent en marge et au-dessous de nos civilisations » (p. 8) et du rôle salvateur des missionnaires en Afrique noire, pardon subsaharienne : « Que trouvèrent-ils devant eux ces pionniers de la première heure ? L'état sauvage, partout. [...] l'exploration africaine ne rencontre que des peuples noirs sans culture, sans vie de l'esprit, sans écriture, sans monuments et sans histoire, tout cela néanmoins à divers degrés, mais tous vivants [sic] de façon précaire et imprévoyante, le plus souvent misérables, mal défendus contre la famine, les guerres, la tyrannie de certains chefs, l'anarchie occasionnelle. L'esclavage existait à peu près partout [...]. Par endroits, on était descendu à l'anthropophagie. » (Briault, 1943 : 14)

L'action coloniale se trouve ainsi doublement justifiée : les « civilisés » ont pour devoir de civiliser les « primitifs »²⁰³ comme les chrétiens ont pour mission d'évangéliser les païens. Et, comme, selon les mêmes préjugés, on ne peut être vraiment civilisé qu'en étant chrétien, les deux projets se rejoignent comme larrons en foire.

L'ethnologue Robert Cresswell écrit : « les deux facteurs les plus importants dans la naissance de l'ethnologie [sont] le colonialisme européen et la pensée évolutionniste de Darwin » (Cresswell, 1975 : 10). Car le XIXe siècle, c'est aussi l'âge d'or des colonies. Le schéma « ethnocide/génocide-écocide-égocide »

est nulle et leur organisation sociale compliquée quoique des plus primitives. » (Schrader & Gallouédec, 1918 : 150-151)

²⁰³ En 1880, un journaliste français déclarait parlant de l'Algérie : « Nous sommes les maîtres, il faut que la race arabe s'incline devant nous ou disparaisse. » (cité par Ruscio, 1995 : 353)

va s'appliquer, parallèlement, à l'intérieur et à l'extérieur des frontières. En France se poursuit ce que Norbert Elias (1973) appelle « *La civilisation des mœurs* » et Eugen Weber (1983) « *La fin des terroirs* » : la disparition progressive des cultures et des langues régionales, l'exode rural, etc.

La séparation de l'Église et de l'État en 1905, en mettant fin à l'union et à la complicité²⁰⁴ de l'Église catholique et de l'État, institue un divorce entre « religion » et « laïcité ». Cette opposition entre « profane » et « sacré », je le note ici, n'existe pas dans les sociétés traditionnelles, et Frédéric Lenoir écrit : « *dans les religions premières, le sacré est partout* » (Hulot, Lenoir, 2020 : 293). Les valeurs développées par le christianisme – c'est aussi un constat d'échec – cessent, en principe et officiellement seulement, de structurer les politiques de l'État français. Dans les faits, et l'on peut le regretter²⁰⁵, chacun en juge comme il veut, elles continuent d'influer en profondeur sur ces politiques, notamment autour d'une autre séparation qui les nourrit entre « culture » et « nature » et l'idée très cartésienne d'un homme tout-puissant face à une nature à maîtriser et déclarée par principe hostile.

Les derniers peuples tribaux d'Europe, au sens classique, si l'on excepte les Tsiganes qui, eux aussi, souffrirent des pires persécutions²⁰⁶, sont les Sâmes, anciennement appelés « Lapons », et leur conquête par les pays suzerains, la Norvège, la Suède, la Finlande et la Russie, a commencé par l'évangélisation dès le XI^e siècle. Comme toujours, les missionnaires, ici surtout protestants luthériens, s'attaquèrent aux racines mêmes de la spiritualité de ces populations païennes, et en premier à ceux qui l'incarnaient : les chamans, appelés par les Sâmes *noaides*. Certains furent même condamnés à mort ; les chants traditionnels, les *yoïks*, furent interdits et les objets rituels, en particulier les tambours, symboles de la fonction chamanique, furent systématiquement confisqués et brûlés. Il ne reste plus aujourd'hui dans le monde que 71 tambours

204 Je parle ici de la fameuse connivence entre « le sabre et le goupillon » dans la colonisation à l'intérieur comme à l'extérieur des États impérialistes.

205 Pas moi bien sûr.

206 Quelque 220 000 Tsiganes (25 % des Tsiganes européens), jugés comme une « race inférieure », moururent dans les camps de concentration nazis.

sâmes authentiques, répartis entre plusieurs musées européens²⁰⁷.

Hors d'Europe, les explorations ouvrent la voie aux missionnaires, à l'armée et à l'administration coloniales, aux entrepreneurs qui vont aussi domestiquer ou détruire les « primitifs », et des étendues prétendument vierges²⁰⁸.

207 À propos des Sâmes et de leur histoire, voir : Hoffmann-Schickel, 2010 ; Mériot, 1980.

208 C'est le *Wilderness* des Anglo-saxons.

Chapitre 4 : Chrétiens et païens : un dialogue de sourds.

L'Église chrétienne pensait parvenir à concilier deux objectifs qui peuvent nous paraître contradictoires : d'un côté, l'élévation spirituelle de ses ouailles et l'éradication de la « sauvagerie », de l'autre, la quête et l'accumulation de biens matériels. Par une étrange alchimie, l'Église qui prône l'humilité et la frugalité est devenue, au cours des temps, un puissant instrument de pouvoir et détentrice de fabuleuses richesses matérielles.

Dans la *Bible*, le livre qui guide les chrétiens de la sortie du corps maternel à la tombe, dès le début il est question de trésors matériels : « *Yahvé Elohim planta un jardin en Eden, à l'orient, il y plaça l'Adam qu'il avait modelé [...]. Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin et de là il se divisait pour former quatre bras. Le premier s'appelle le Pishôn : il contourne tout le pays de Havila où il y a de l'or : l'or de ce pays est pur et là se trouvent le mbélium et la pierre d'onyx...* »

Ceci me rappelle une anecdote que je rapporte de mémoire : un chaman sioux, Archie Fire Lane Deer, reçu par Robert Jaulin à l'UF²⁰⁹ Anthropologie, ethnologie, sciences des religions de l'Université Paris 7 – Jussieu où j'enseignais dans les années 1980, nous racontait qu'il avait été invité au Vatican et là, un nonce en grande tenue lui avait fait faire le tour du propriétaire pour lui montrer toute la richesse des lieux : une piscine en marbre de Carrare qui avait coûté 32 millions de dollars, de la vaisselle en argent, etc. La déception du visiteur fut profonde, car il s'attendait plutôt à échanger avec son

209 Unité de formation.

collègue, haut représentant d'une « grande religion » comme le christianisme, des paroles de spiritualité, de sagesse.

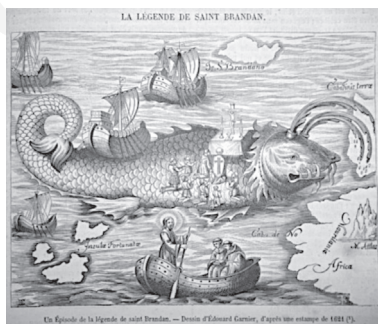
La nuit de sa visite, Archie eut un rêve prémonitoire : « *Je marchais sur la place Saint-Pierre, mais il n'y avait personne. J'entendis du bruit et alors je levai les yeux. Ceux d'entre vous qui ont été à la place Saint-Pierre savent qu'il y a des statues en haut, sur la galerie ; sur ces statues, il y avait des singes qui se balançaient d'avant en arrière. Je me tournai vers l'Est et quittai la place, je m'aperçus que des arbres et des vignes sortaient des bâtiments. J'ai réalisé alors qu'une religion fondée sur le matérialisme ne pouvait survivre. C'est toute l'impression que j'ai gardée de ma visite à Rome.* »

La place Saint-Pierre renaturée, recouverte par la végétation et investie par les singes, quel renversement de l'histoire ! Le bienheureux C. de Foucauld écrit pourtant : « *La religion catholique enseigne à tous les hommes à ne pas rechercher les jouissances terrestres, mais à les repousser* » (Foucauld, 1947 : 52). Alors comment s'y retrouver ? À quel saint se vouer ?

L'or et les pierres précieuses semblent être une véritable obsession chez certains êtres humains. Au VI^e siècle, le moine irlandais Brandan partit sur l'Atlantique dans un esquif²¹⁰ avec dix-sept coreligionnaires en quête du Paradis, rien que ça. Après des mésaventures dignes d'être portées à l'écran, où ils eurent à affronter une horrible créature Marine, ils parvinrent enfin à destination : « *Malgré la menace des monstres et les embûches des démons, la sainte nef touchait enfin au Paradis que ceignait un mur plus blanc que neige, tout constellé de gemmes²¹¹...* » (Julien, 1948 : 308)

210 S'il s'agissait, comme le disent certains, de l'ancienne embarcation irlandaise circulaire appelée « coracle », il n'est pas étonnant qu'ils aient tourné en rond.

211 On peut s'interroger sur l'utilité d'insérer des pierres précieuses (des « gemmes ») dans un mur d'enceinte destiné à la protection des lieux et donc voué à être éventuellement démolé par la mitraille des pierriers ou des bombardiers un jour ou l'autre.

L'odyssée de saint Brandan (VI^e siècle).

On connaît la suite, quelques siècles plus tard, Espagnols, Portugais, Français, Anglais, Hollandais, etc., s'engagèrent, eux aussi, sur la « glauque mer des ténèbres », ainsi que le géographe arabe Al Idrisi appelait l'océan Atlantique, pour y chercher l'Eldorado sous prétexte de convertir les « sauvages »... C'est par hasard qu'un nouveau continent fut ajouté sur les planisphères : l'Amérique où il y avait encore mieux que les épices, les soieries et les feux d'artifice²¹² de l'Orient : de l'or, sans parler de l'argent, des pierres précieuses, du pétrole, du gaz²¹³, etc. Mais aussi, à l'est comme à l'ouest, conquérants et conquistadors découvrirent, chez les Aztèques, les Mayas, les Incas..., de « vraies » villes, de « vraies » routes, des marchands, de la violence, beaucoup, et des esclaves, enfin tout ce qui fait en principe une « civilisation ».

Mais il y en avait aussi, de ces païens, qui étaient « *nus féroces et anthropophages* », et « *sans foi, sans loi, sans roi* »²¹⁴ ; ils pratiquaient des sacrifices humains et ils étaient, disait-on, sodomites. C'était plus qu'il n'en fallait pour être rangés dans la catégorie « sauvages », d'autant plus si vous cumuliez toutes ces tares. Et ces grands péchés vous

212 Est-il utile de rappeler que les Chinois ont inventé les nouilles, la poudre noire, la boussole et les casse-tête chinois, vraies révolutions culturelles qui devaient changer la face du monde.

213 Le pétrole et le gaz de schiste, c'est pour plus tard, je sais.

214 Définitions courantes des sociétés amérindiennes dans la littérature de voyage des premiers temps de la colonisation.

condamnaient à périr par le glaive et le feu, ou dévoré par des chiens²¹⁵.

Le hic, en effet, c'est que toutes ces populations, qu'elles habitent des cités comparables aux villes d'Europe, des empires, dans les forêts ou dans les déserts, n'étaient pas chrétiennes. Elles n'avaient pas reçu la « Bonne nouvelle » de la venue du fils d'un dieu sur terre.

Nous avons vu, au chapitre précédent, comment cette rapine, l'accaparement par les Occidentaux, et par tous les moyens y compris les plus violents, des pays et des hommes, ce qu'on appelait autrefois « colonisation » et qui se nomme aujourd'hui « mondialisation », trouva dans les textes sacrés des justifications morales. La nature devait être soumise, de gré ou de force, tout comme devaient l'être les « peuples naturels », ainsi que se définissent aujourd'hui les peuples traditionnels.

xxxx

Qu'elle est donc la situation au moment, disons le début du XVI^e siècle, quand les Occidentaux s'apprêtent à dominer le monde ? D'un côté, nous trouvons des États-nations (civilisations ?) belliqueux fondés sur le principe impérialiste de conquête spirituelle et physique à tout prix des pays et des peuples, autojustifiés moralement par des religions, elles aussi hégémoniques, qui, sous le fallacieux prétexte qu'elles détiennent seules la vérité, prônent et pratiquent le contrôle des âmes et des esprits.

Ce sont des civilisations fondées sur ce que Christian Godin, philosophe, appelle *La haine de la nature*, titre d'un de ses ouvrages, paru en 2012 : « *L'homme moderne est en réalité travaillé par une passion sourde, inavouable et inadmissible, qui est son mépris et même sa haine de la nature [...]. Les politiques de sauvegarde de l'environnement n'ont, en effet, pas la moindre chance d'aboutir dès lors que les gens ont intégré*

215 Les chiens, spécialement dressés, trouvèrent ainsi un nouveau moyen de se rendre utiles.

psychiquement l'idée que la nature est un ennemi à vaincre dans un combat perpétuel. » (Godin, 2012 : 7)

Même si ces propos me paraissent devoir être tempérés, il demeure que ces civilisations jugent tout ce qui est naturel : la mer, les forêts, les déserts et les animaux et les plantes qui les animent, mais aussi les fonctions biologiques, la sexualité et autres plaisirs des sens, comme dangereux et diaboliques, refuges ou expressions de tous les démons, etc. La *Genèse* dit clairement, nous l'avons vu, que Dieu crée la Nature au service des humains, et, du coup, elle n'est plus perçue par eux que comme une source de matières premières. La règle est simple : tout ce qui est exploitable peut être exploité et tout ce qui n'est pas rentable peut être détruit.

En 1939, l'historien Johan Huizinga écrit : « *La nature, ce mot si riche de sens, comprend aussi la nature de l'homme qui, elle aussi, veut être dominée.* » (Huizinga, 1939 : 44) Par exemple, les textes sacrés comme les théologiens chrétiens les plus réputés, souvent canonisés, ont considéré la sexualité – qui fait pourtant de nous des êtres biologiquement vivants, jouissants et reproductibles –, comme « sale et honteuse »²¹⁶, glorifiant une mère sainte et vierge et des anges asexués, prônant l'abstinence des propagateurs de la « vraie foi »²¹⁷ (prêtres et missionnaires), etc. Le P. de Foucauld est clair sur ce point : « *La religion catholique [...] montre la pauvreté, l'obéissance et la chasteté absolue comme les trois moyens les plus sûrs de sanctification* » (Foucauld, 1947 : 137-138).

216 À preuve la qualification de « parties honteuses » appliquée aux sexes féminin et masculin. Saint-Augustin (IV-Ve siècles), l'un des pères de l'Église, définit la femme comme « *un cloaque* » ! Saint-Paul (1er siècle) déclarait lui : « *Que la femme écoute l'instruction en silence avec une entière soumission. Je ne lui permets pas d'enseigner ni de prendre de l'autorité sur l'homme. Qu'elle demeure dans le silence.* » Saint (!) Bernard de Clairvaux (1091-1153) a « *parlé des femmes comme de "sacs d'ordures"* » (Clément, Kristeva, 1998 : 103). Il faut lire, à ce propos, Benoîte Groult, 1975, à qui j'ai emprunté quelques exemples. Et je n'ai pas parlé de la pauvre Jeanne d'Arc qui, victime d'acouphènes, fut non seulement brûlée vive (en 1431), mais ensuite canonisée !

217 Cette chasteté, toute relative d'ailleurs, étonnait beaucoup les autochtones pour lesquels l'exercice de la sexualité est une activité saine et la jouissance physique un plaisir naturel qui ne se refuse pas.

Le chrétien idéal serait-il alors celui qui se prive de descendance ? Il n'est guère étonnant que cet homme que l'on surnomma « le saint du désert », s'il sut s'attirer l'estime et l'affection de certaines de ses ouailles touaregs, en convainquit fort peu de se convertir.

Fondées sur un principe hégémonique, autant religieux que culturel, social et politique, ces sociétés n'auront de cesse d'imposer, pour leur seul intérêt, leurs propres normes, un mode d'être, de penser et d'agir qu'on qualifiera dorénavant de « dominant ». Les événements qui mènent à ce qu'on appelle aujourd'hui « mondialisation » et l'imposition d'une « pensée unique » commencent par l'arrivée dans un village amérindien, papou, wolof ou autre, d'un missionnaire jésuite ou d'un pasteur méthodiste prêchant, la *Bible* dans une main, le bâton de pèlerin dans l'autre, ce qu'il prétend être la seule *vraie* religion, et, peut-être, s'achève avec un *yuppie* ou un *golden boy* en transe vociférant devant la corbeille d'une grande place boursière.



De l'autre côté du ring²¹⁸, puisqu'il s'agit d'un combat, se présentent ce que certains ethnologues, dont votre serviteur, appellent « les sociétés traditionnelles » : les « sauvages » paysans bien de chez nous, et les sauvages ultra-marins, loin de chez nous, les sauvages quoi. Oh, ce n'était pas des saints, il y avait de la violence aussi chez eux, et il leur arrivait de tuer hommes et animaux plus que de raison²¹⁹, et sans doute y a-t-il en chaque société, chaque tribu, une part d'ethnocentrisme (« *c'est nous les plus forts* », « *les vrais êtres humains* »²²⁰), mais, dans l'ensemble, ils faisaient ce qu'ils pou-

218 Attention, ce schéma n'est pas celui du très manichéen film : *Le bon, la brute et le truand* (Sergio Leone, 1966).

219 Dans son ouvrage *Effondrement* (2005), Jared Diamond, biogéographe, donne plusieurs exemples de zoocides perpétrés sur leurs terres par des peuples traditionnels, simple preuve, selon moi – mais pas selon lui –, qu'il y a toujours des exceptions pour confirmer la règle.

220 Beaucoup de noms d'ethnies signifient effectivement simplement les « êtres humains » (Inuit, Innus, Aïnous, Illinois, etc.), ce qui renvoie les voisins

vaient pour respecter ce que l'ethnologue-philosophe ojibwé Basil Johnston²²¹ appelle les « lois naturelles », comprenant bien d'expérience que les humains ne peuvent « dominer et commander » une nature dont ils font partie et qu'ils n'ont d'autre choix que de respecter s'ils veulent survivre.

Respecter la nature, c'est aussi, d'abord peut-être, se respecter soi-même, c'est la base d'un amour-propre et d'une éthique. C'est aussi la condition, non d'une survie, mais d'une vie tout court, avec les peines et les maux qu'elle impose, mais aussi avec les bonheurs et les simples plaisirs qu'elle peut offrir. Vivre selon ces lois, qui incluent ce que, chez nous, les scientifiques appellent lois biologiques, n'est pas une aliénation, mais la condition même de la liberté.

Comme ils ne suivent pas spontanément, comme le font les autres êtres vivants²²², ces « lois naturelles », les humains sont contraints de réfléchir pour essayer de les comprendre ; ensuite, libre à eux de les appliquer ou non. Les sociétés traditionnelles, celles auxquelles s'intéresse l'ethnologue, ont fait le choix de l'humilité, partant du constat que les êtres humains et l'espèce qu'ils constituent ne sont pas, quoi qu'on veuille, maîtres du jeu, que si une hirondelle ne fait pas le printemps, eux ne font pas la pluie et le beau temps. À moins, bien sûr, d'être de puissants chamans...

Ces sociétés, comme l'a bien mis en évidence Philippe Descola (2005), n'instituent pas de rupture entre nature et culture, cette dernière constituant, en quelque sorte, la « nature humaine » : *« En Sibérie comme en Amérique du Sud, bien des peuples paraissent rebelles à l'idée d'une séparation tranchée entre leur environnement physique et leur environnement social, ces deux domaines que nous distinguons d'ordinaire n'étant pour eux que des facettes à peine*

dans une zone floue entre humains et autres créatures. Mais cela ne signifie pas nécessairement la guerre et une volonté de détruire l'autre.

221 Il fut mon professeur d'ojibwé en 1974-1975, lorsque je résidais à Toronto, au Canada, pour y préparer ma thèse de 3e cycle. Originaire de la communauté ojibwée de Cape Croker au Canada, auteur de nombreux livres, il est décédé en 2015.

222 La notion de « vivant », comme celle de « sacré », est beaucoup plus large dans les sociétés traditionnelles que dans les nôtres, elle englobe quasiment toute création.

contrastées d'un continuum d'interactions entre personnes humaines et non humaines » (Descola, 2005 : 41).

Les êtres humains, et c'est par quoi je définis une « tradition », doivent en permanence viser, à tous les niveaux de la culture (leur « nature » donc), l'harmonisation des relations entre toutes les créatures, humaines, non humaines, visibles et invisibles, passées et présentes, selon une homéostasie²²³ généralisée. Il en va de la survie de tous. Suivant ces préceptes, les sociétés traditionnelles sont donc fondées sur des valeurs spirituelles (relations avec les mondes invisibles, l'« au-delà », les « esprits », etc.), écologiques (relations avec les environnements, les milieux non humains : plantes, animaux, etc.) et humaines (relations interindividuelles au sein de chaque groupe local ; relations intercommunautaires ; relations de l'individu avec lui-même).

Le respect de ces principes implique que chaque communauté humaine distincte, repérable géographiquement, soit de dimension démographique réduite. C'est la condition pour que chacun de ces « groupes locaux » (comme nous disons dans notre jargon d'ethnologues) ne surexploite pas les ressources naturelles et pratique une économie de subsistance et non de marché²²⁴ ; c'est la condition pour que les liens sociaux soient directs (chacun(e) connaît chacun(e)) ; c'est la condition pour que le règlement des conflits (inévitables dans tout système vivant) ne nécessite pas la création d'une police et le recours à des « forces de l'ordre », et puisse être assuré par les personnes directement concernées ou par un groupe de sages susceptibles d'arbitrer les litiges. Ceux qui dirigent, jamais seuls, la vie de la communauté, les « chefs », sont choisis, non pour des mérites qu'ils s'attribuent eux-mêmes, mais pour des compétences qu'ils ont effectivement

223 Pour mémoire, je rappelle, bien que ce soit probablement inutile considérant le haut niveau de connaissance de mon/mes lecteur(s), que l'homéostasie est : « *la stabilisation, chez les organismes vivants, des différentes constantes physiologiques.* » (*Le nouveau Petit Robert*, 1993)

224 L'économie marchande pratiquée par les sociétés industrielles qui tendent, partout et toujours, à imposer ce modèle, par la colonisation qu'on appelle aujourd'hui mondialisation, est fondée, vous le savez, mais je le rappelle, sur la concurrence (« *c'est nous les meilleurs !* »), la rentabilité, etc. Toujours l'argent.

démonstrées dans tel et tel domaines et reconnues par le groupe.

Entraide et partage sont les règles de base de la vie sociale. L'autonomie est recherchée par chaque groupe local comme condition d'une indépendance et d'une liberté seulement limitées par des facteurs biologiques et environnementaux. Cette indépendance n'est nullement autarcie, chaque communauté d'êtres humains (village, rassemblement temporaire...) entretient des relations diverses (échanges de biens, de conjoints, de nouvelles, de coups, etc.) avec ses voisines.

Vine Deloria, politologue et philosophe sioux que j'ai déjà introduit, a bien résumé ce côté social du mode d'être et de penser traditionnel en écrivant : « *La plus grande différence que je vois entre la religion indienne et les religions chrétiennes est dans les relations interpersonnelles. La société indienne a une religion²²⁵ qui enseigne le respect pour tous les membres de la société. Rappelez-vous, les Indiens ont une religion qui a produit une société dans laquelle il n'y a pas de verrou aux portes, pas d'orphelinats, pas besoin de serment²²⁶ et sans indigents. La religion indienne enseignait que partager ses biens avec un autre être humain était la plus haute forme de conduite. Les Indiens ont conservé obstinément cette tradition[...] en dépit de tous les efforts des églises, des agences gouvernementales et des écoles pour les détacher de la tradition.* » (Deloria, 1970 : 124, ma traduction)

✠✠✠

Les religions traditionnelles, comme les religions dites « monothéistes » et « révélées », incluent toutes l'idée d'un principe créateur personnalisé : par exemple, les Tekos l'appellent *Wilakala*, les Ojibwés *Kitche Manitou*, les Sioux *Wakan Tanka*, etc. Elles comprennent aussi l'équivalent des anges,

225 La notion de « religion » équivaut ici à celle de « mode d'être, de penser et d'agir », et ce qui se réfère ici aux sociétés amérindiennes vaut pour les sociétés traditionnelles en général.

226 L'auteur signifie que la parole donnée suffit pour valider un témoignage ou un engagement. Pas besoin, par exemple, de jurer sur la *Bible* ou la tête de sa mère, ou encore de signer un contrat.

archanges et autres démons chrétiens, des *djinns* musulmans, ce qu'en langage ethnologique on appelle les « esprits » : les *manidos* des Ojibwés, les *kaluwat* des Tekos, etc. Si donc celles qu'on appelle encore les « grandes religions » – un qualificatif qui ne peut se justifier que par le nombre de leurs adeptes –, ne sont pas plus « monothéistes » que les religions traditionnelles, elles ne sont pas davantage plus « révélées » que ces dernières. Les Sioux, par exemple, ont une belle tradition, un mythe, qui raconte que c'est une femme (oui, une femme), dite la « Femme-bison blanche » qui apparut, sous la forme d'un bison femelle blanc donc, devant un groupe d'hommes pour leur transmettre, leur révéler, les sept rites secrets des Sioux, parmi lesquels la hutte à sudation²²⁷ et la Danse du soleil²²⁸ qui tiennent toujours, j'oserais dire plus que jamais, une place très importante dans le système de croyances et les rituels Nord amérindiens.

Le chaman est la clé de voûte de toute société traditionnelle²²⁹ ; il est là précisément pour assurer ce triple équilibre

227 La hutte à sudation (*sweat lodge*) est une construction en forme de dôme, faite d'une charpente en branches de saule, recouverte hermétiquement, autrefois par des peaux animales, aujourd'hui par des couvertures. Au centre est creusé un trou dans lequel sont introduites des pierres chauffées au rouge sur un feu extérieur et sur lesquelles on verse de l'eau, ce qui provoque une abondante sudation pour les participants assis en rond, en position fœtale comme dans le corps de la mère, autour de ce foyer. Divers rites, chants et discours accompagnent ce rituel connu de la plupart des ethnies amérindiennes d'Amérique du Nord. Pour plus de détails, voir : Hehaka Sapa, 1953, et Tahca Ushte & Richard Erdoes, 1977.

228 La *Danse du soleil* (*Sun Dance*) n'est pas, comme on le dit parfois, un « culte du soleil », mais une cérémonie collective de reconnaissance des pouvoirs de la nature, en particulier du soleil, au cours de laquelle hommes et femmes pratiquent des sacrifices physiques, par exemple en s'attachant à des liens accrochés dans la chair et reliés à un mât central. Au son des chants et des tambours, les danseurs, quatre jours durant au cours desquels ils jeûnent comme bon nombre d'assistants vont fixer le soleil en tirant et en pesant sur les liens jusqu'à la rupture. Mais de nombreux rituels (de guérison, d'hommages aux disparus notamment) sont associés à cette cérémonie qui a lieu au moment du solstice d'été. Autrefois propre aux Indiens des Plaines, la Danse du soleil est aujourd'hui adoptée par d'autres ethnies comme les Innus (Montagnais) de la côte nord au Québec.

229 Son absence implique *ipso facto* que l'on n'est pas, ou que l'on n'est plus dans une société traditionnelle, mais qu'on évolue dans une société à État ou

des relations entre l'ensemble des êtres animés vivants ou disparus, visibles et invisibles, humains et non humains, et, à l'échelon individuel, de celles que la part inconsciente de notre moi entretient avec la part consciente. P. Descola, évoque par exemple ce personnage « *qui joue le rôle principal dans cette quête d'une homéostasie parfaite.* » (*Ibid.* : 31), et P. Grenand, lui aussi ethnologue, remarque que : « *de la magie dépend l'équilibre éminemment instable qui s'établit entre ethnies, villages, individus* » (Grenand, 1982 : 243).

Quel que soit le nom qu'on lui donne dans les différentes cultures : voyant-guérisseur, griot, cheikh, tradipraticien, etc., le chaman garantit « l'ordre, l'harmonie et la beauté » du monde voulus par le Créateur²³⁰. Il est le religieux²³¹ par excellence, le psychopompe (celui qui transporte les âmes), le pontife (celui qui jette des ponts entre les mondes). J'ai proposé de l'appeler « réparateur du désordre ».

Polyvalent, personne aux multiples talents, assurant les fonctions dévolues, chez nous, au médecin généraliste et/ou spécialiste, au psychothérapeute, au voyant, au magicien, au prêtre, au conteur, au diplomate, parfois chef séculier de sa communauté, le chaman officie chaque fois qu'intervient un dysfonctionnement, chaque fois qu'un équilibre est perturbé : dérèglement climatique, maladie physique et/ou psychique, présence excessive de prédateurs dangereux pour les humains (jaguars, raies électriques, fourmis-manioc²³² dans le monde amazonien...), perte d'un objet ou d'une personne, etc. Grand connaisseur de la tradition orale et oniromancien, il est aussi l'interprète des rêves, l'ordonnateur des rites et cérémonies, à l'occasion prophète, etc.

une société industrielle.

230 Les Ojibwés racontent que *Kitche Manitou*, « le Grand esprit », voulut créer un monde « beau, ordonné et harmonique » (Johnston, 1976 : 13).

231 Rappelons que le mot « religion » vient, étymologiquement, du latin *re-ligare*, impliquant une relation entre deux mondes, un moyen de les « lier », l'un visible, l'autre invisible (du moins dans les circonstances ordinaires) et *relegere*, recueillir-rassembler.

232 Les fourmis-manioc (*Atta cephalotes*) ont le goût, bon de leur point de vue, mais mauvais de celui des humains, de s'attaquer, de façon féroce, aux jeunes pousses des plantations, appelées « abattis » en Guyane.

Pour les Navajos du Sud-ouest américain, par exemple : *« soigner une personne malade ne consiste pas à s'occuper des symptômes spécifiques qu'elle présente ou de ses organes physiques, mais à remettre sa psyché en harmonie avec l'ensemble des forces naturelles et surnaturelles qui l'entourent [...] ». Dans la religion traditionnelle des Navajos, le prêtre et le docteur ne sont qu'une seule et même personne. La religion, la médecine et l'art sont inextricablement mêlés dans une étonnante unité d'objectifs. Pratiquement toutes les cérémonies religieuses sont aussi des rituels de guérison, conçus pour restaurer la santé et l'harmonie au sein de chaque individu, et conséquemment dans ses relations avec les autres »* (Sandner, 1996 : 21-22).

Certes, les chamans ont parfois des conduites surprenantes pour qui n'a pas l'habitude. En dehors de leur comportement excessif, beaucoup (chez les Mapuches du Chili, en Indonésie, etc.) revêtent, par exemple, des costumes de l'autre sexe lorsqu'ils officient ; c'est qu'ils transcendent la différence des natures masculine et féminine, ce qui leur permet, notamment, la compréhension, par empathie et identification, des troubles qui peuvent affecter l'un ou l'autre sexe. Là aussi, les chamans se situent dans un entre-deux qui favorise, non seulement la communication – *via* le rêve, la transe, favorisés par le son du tambour, l'absorption de psychotropes, etc. –, avec l'au-delà du monde sensible, le « sacré », mais aussi la communication entre les genres, le dépassement des conditions.

L'homosexualité, et le travestissement permanent ou occasionnel, s'ils n'étaient pas encouragés par l'éducation, étaient tolérés dans de nombreuses sociétés traditionnelles des cinq continents. Comme dans toute situation d'exception, les déviants qui, dérogeant aux règles de la vie sociale et biologique, avaient un accès privilégié au « sacré » se voyaient parfois affecter un statut et un rôle social et spirituel dans leur communauté d'appartenance²³³.

233 Les Indiens d'Amérique du Nord ont largement adopté le mot « *Two-Spirits* » (traduction de l'ojibwé *Nizh manidoowag*) pour désigner la communauté LGBT.

On ne saurait trop souligner l'importance des rites justement : ils scandent la vie et ménagent des espaces et des moments hors des lieux et du temps ordinaires. Pour les nomades, il est l'occasion de se rassembler et de mettre en commun des paroles, des actes, des biens, des sentiments, des émotions. Les rites expriment de façon quintessentielle et démesurée, entre ordre et désordre, ce mode d'être, de penser et d'agir propre aux sociétés traditionnelles. Le rite a ainsi une fonction sociale, écologique et spirituelle, les trois termes étant bien sûr indissociables et comme fondus dans le même moule. En nous libérant, pour un moment, des contraintes et des limites du vivant, il nous permet de nous relier aux autres créatures, humaines et non humaines, vivantes et mortes et à ce qui n'est visible que dans un dépassement de toute contingence. Transcendant le vivant, le rite *permet* le vivant en lui donnant sens. Socialement, en favorisant le lien, l'être différent ensemble, il est un fort marqueur identitaire, mais sa spécificité est aussi celle d'un environnement qui déborde de toutes parts le social pour toucher à tous les constituants de la création. La beauté est une composante nécessaire de tout rite ; sa quête est une thérapie.

Si l'anthropologie américaine qualifie les chamans de *medicine men* et *medicine women*, termes généralement traduits en français par « hommes- » et « femmes-médecine », c'est que la portée sémantique des termes vernaculaires, traduits de façon approximative par « médecine », déborde largement la fonction médicale telle que l'entend la pensée occidentale. Il s'agit, par des pratiques curatives autant que par des rites (chants, musiques, danses...) qui recréent des liens distendus ou rompus entre mondes humains et non humains, visibles et invisibles, individuels et collectifs, de restaurer la santé du monde conçu comme un tissu et un réseau dont les mailles, les nœuds tiennent l'ensemble des trois équilibres définis plus haut. Dans ces acceptions, toute cérémonie, tout rite est un rite de guérison, et le chaman est bien un « réparateur du désordre ».

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Chapitre 5 : La croix et la rapière La non-découverte des Amériques

Les Indiens ojibwés du Canada désignent les Français par le vocable *wametegooshe*²³⁴, ce qui signifie quelque chose comme « *celui qui vient en agitant une croix* ». Cela fait référence, on l'a compris, aux missionnaires qu'ils appelaient aussi les « robes noires »²³⁵. Les Tekos de Guyane, eux, appellent les blancs en général *panaïtsĩ*, le même mot qu'ils utilisent pour nommer le gendarme, figure tutélaire de l'administration française outre-mer. C'est tout le programme colonial qui est ainsi synthétisé par ceux auxquels il s'applique, à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières des États, et qui le subissent. D'abord viennent les missionnaires, après les gendarmes, ensuite seulement les chercheurs d'or et autres exploitants miniers, puis les politiques.

234 C'est le nom que m'ont donné les Ojibwés.

235 La soutane des religieux posa de nombreux problèmes, car c'était une tenue inappropriée pour naviguer en canot d'écorce ou pour cheminer dans les forêts boréales ou tropicales ou les déserts de sable. Les religieux, eux-mêmes porteurs de « la parole de Dieu » (comme dirait le comédien Fabrice Luchini, « c'est du lourd »), devaient souvent se faire porter à dos d'homme ou en chaise à porteurs, et, comme ils fatiguaient trop, certains furent abandonnés en cours de route, pas toujours à regret il faut le dire.



Missionnaire porteur de la parole de Dieu et jeunes congolais porteurs du missionnaire.

Un ouvrage norvégien du XIII^e siècle, écrit pour l'instruction des princes vikings énonce que : « *Les gens qui explorent la terre et la mer obéissent à trois tendances : le goût du combat et de la renommée ; le désir de connaître ; l'appât du gain* » (Riverain, 1966 : 247). Nul doute, l'histoire le démontre de façon indubitable, que c'est « l'appât du gain » qui constituait le premier motif des conquérants de Nouveaux Mondes. Il s'agissait, avant tout, de trouver de nouvelles sources de profits *matériels*, à commencer bien sûr par le sacro-saint « métal précieux » : l'or. Faute que les alchimistes aient réussi à transformer de vils métaux en or, découvrir le mythique *El-dorado*, un pays imaginaire où serait (presque) réalisé le vœu du roi Midas (VII^e siècle av. J.-C.) qui toucha, non pas le quinté dans l'ordre, mais le Pactole – hommes et bâtisses y étaient, rêvait-on, couverts d'or, les chemins pavés du même métal –, fut le premier moteur des grandes entreprises de découverte en Amérique et ailleurs²³⁶.

Les conquistadors espagnols, roués²³⁷, avaient trouvé le moyen de justifier la *Conquista*, la conquête des terres et des peuples qui, nous le savons, fut, dès la fin du XVI^e siècle, des plus violentes et se traduit souvent par un génocide : c'est l'absurde *Requerimiento*. Marianne Mahn-Lot, historienne, présente ainsi ce chef-d'œuvre d'hypocrisie : « *avant*

²³⁶ Voir, par exemple : Delumeau, 1992.

²³⁷ Roué : « *Personne intéressée et rusée qui ne s'embarrasse d'aucun scrupule.* » (Petit Robert)

d'entreprendre une action armée, on "requérait" les Indiens d'écouter les prédicateurs et, dans un délai de trois jours, de reconnaître l'autorité du pape et de son délégué, le roi de Castille » (Mahn-Lot, 1982 : 37). S'ils refusaient de devenir chrétiens et de se soumettre aux autorités espagnoles, les Indiens seraient exterminés purement et simplement. Comme lesdits Indiens ne parlaient pas espagnol, et que les Espagnols ne comprenaient pas un traître mot des langues locales, le message n'avait aucune chance de passer. Ça n'était même pas un dialogue de sourds, ça n'était pas un dialogue du tout, seulement une autojustification à une vaste entreprise de prédation.

Le dominicain Bartolomé de Las Casas²³⁸, dans son ouvrage, *Très brève relation de la destruction des Indes* (1542), a décrit les atrocités, les tortures et les massacres commis au début de la colonisation des Amériques (XVe-XVIe siècles) par les « porteurs de la vraie foi ». Voici comment Las Casas, sincèrement navré, présente ce qu'on appela la *Conquista* : *« avec leurs chevaux, leurs épées et leurs lances, les chrétiens commencèrent des tueries et des cruautés étrangères aux Indiens. Ils entraient dans les villages et ne laissaient ni enfants, ni vieillards, ni femmes enceintes ou accouchées qu'ils n'aient éventrés et mis en pièces, comme s'ils s'attaquaient à des agneaux réfugiés dans leurs bergeries²³⁹. Ils faisaient des paris à qui ouvrirait un homme d'un coup de couteau, ou lui couperait la tête d'un coup de pique ou mettrait ses entrailles à nu. Ils arrachaient les bébés qui étaient leurs mères, les prenaient par les pieds et leur cognaient la tête contre les rochers. D'autres les lançaient par-dessus l'épaule dans les fleuves en riant et en plaisantant [...]. Ils embrochaient sur une épée des enfants avec leurs mères et tous ceux qui se trouvaient devant eux [...]. D'autres leur attachaient tout le corps dans de la paille sèche et y mettaient le feu ; c'est ainsi qu'ils les brûlaient. À d'autres et à tous ceux qu'ils voulaient prendre en vie,*

238 Ce qui prouve que, comme disait ma grand-mère, « Y'a d'bonnes gens partout. »

239 Ces lignes font inmanquablement penser au massacre de 643 hommes, femmes et enfants habitants du village d'Oradour-sur-Glane par les SS allemands le 10 juin 1944.

ils coupaient les deux mains²⁴⁰ [...]. C'est ainsi qu'ils tuaient généralement les seigneurs et les nobles : ils faisaient un gril de baguettes sur des fourches²⁴¹, ils les y attachaient et mettaient dessous un feu doux, pour que peu à peu, dans les hurlements que provoquaient ces tortures horribles, ils rendent l'âme. » (Las Casas, 1979 : 55)

Encore une citation et j'arrête le massacre : « *un certain Espagnol [...] ne trouva un jour rien à chasser, et il lui sembla que les chiens avaient faim ; il enlève un tout petit garçon à sa mère, et avec un poignard il lui coupe les bras et les jambes en morceaux, et donne à chaque chien sa part ; quand les chiens ont mangé les morceaux, il jette le petit corps par terre à toute la bande. » (Ibid. : 101)*



Capitaine espagnol chrétien nourrissant ses chiens avec des morceaux de bébé indien.

C'est par centaines, par milliers, par millions que les Indiens furent massacrés avec un sadisme et un raffinement dans la cruauté qui donne la nausée lorsqu'on lit Las Casas. Les Espagnols envoyaient les survivants réduits en esclavage, y compris les enfants, travailler dans les mines, ou dans les grandes propriétés : les *encomiendas*. Car l'enrichissement matériel était bien le but premier de tant d'horreurs auxquelles les conquérants (les *conquistadors*) trouvaient des justifications dans la *Bible* : « *Si les chrétiens ont tué et détruit tant et tant d'âmes et de telle qualité, c'est seulement dans*

240 Vous vous demandez sans doute comme moi ce qu'ils pouvaient bien faire d'esclaves sans mains ?!

241 Un boucan, comme on en fait pour cuire le gibier.

le but d'avoir de l'or, de se gonfler de richesses en très peu de temps et de s'élever à de hautes positions disproportionnées à leur personne. » (Ibid. : 52) Dès 1519, d'autres missionnaires dominicains, dans une lettre adressée à un ministre espagnol, écrivaient : « tous ceux qui sont venus ont cru que, s'agissant de peuples infidèles, il leur était loisible de les tuer ou de les capturer, de leur prendre leurs terres, leurs biens et leurs domaines. » (cité par Bataillon, 1971 : 61)

Ces atrocités, cumulées avec les maladies importées d'Europe par les nouveaux venus (variole, rougeole, tuberculose) qui furent encore plus meurtrières, aboutirent à une quasi-extinction des Amérindiens dans maintes parties de l'Amérique, devenue, par la force des rapières et des arquebuses, « espagnole » ou « latine » : « Au cours de ces quarante ans [première moitié du XVIe siècle], plus de douze millions d'âmes, hommes, femmes et enfants, sont morts injustement à cause de la tyrannie et des œuvres infernales des chrétiens. C'est un chiffre sûr et véridique. » (Las Casas, 1979 : 51)



Deux religieux franciscains procédant à l'autodafé de costumes et d'attributs de « prêtres idolâtres » (Bibliothèque de l'Université de Glasgow).



Massacre d'Indiens par les Espagnols chrétiens.

Mais il ne suffisait pas aux *conquistadors* de soumettre les corps, il fallait aussi asservir les âmes puisque, après mûre réflexion²⁴², on admit que les « sauvages » en étaient pourvus. Avec la volonté obsessionnelle d'*éradiquer* toute trace de paganisme, les idoles et monuments sacrés aztèques, mayas, furent abattus et, pour parachever cet ethnocide, la quasi-totalité des codex, documents en écriture maya qui constituaient les archives des Mayas, furent détruits en 1562 sur les ordres de l'évêque Diego de Landa. Il en reste quatre²⁴³ qui ont pu être déchiffrés.

xxxx

Au Nord, Anglais, Hollandais et Français n'eurent rien à envier aux colons ibériques question violences. Elles ont aussi un grand témoin : Helen Hunt Jackson qui, en 1881, alors que dans l'ouest, la résistance des Amérindiens durait encore²⁴⁴,

242 Notamment à la suite de la bulle *Sublimis Deus* du pape Paul III, en 1537, qui spécifiait que les Indiens étaient des êtres humains (les *conquistadors* n'étaient pas très physionomistes), et qu'en conséquence, ils étaient dotés de ce qui les différencie des animaux : une âme. Un point qui fut aussi éclairci par la fameuse *Controverse de Valladolid* en 1550, entre Sepulveda qui, pour le moins, ne tenait pas les Indiens en haute estime, et Las Casas qui les défendait.

243 *Le Codex de Dresde ; le Codex de Madrid ; le Codex de Paris ; Le Codex Grolier* (fragment).

244 Geronimo, le chef apache chiricahua ne s'est rendu à l'armée américaine qu'en 1886.

écrivit *Un siècle de déshonneur*²⁴⁵, un ouvrage qui décrit la conquête de l'est et de l'ouest par les colons et la façon dont furent exterminées nombre de tribus, comme les Conestogas dont elle raconte ici la fin : « *En 1763, il ne restait plus que 20 Indiens conestoga – sept hommes, cinq femmes et huit enfants. Ils vivaient toujours dans leur village au bord de la rivière Shawnee, mais dans un état de misère affreuse, fabriquant des balais, des paniers et des bols en bois, mendiant le reste du temps. Ils étaient absolument pacifiques, amicaux envers leurs voisins blancs [...]. C'est cette petite communauté qui subit une attaque violente au matin du 14 décembre. Une bande d'hommes blancs, décrits par les archives comme étant des "presbytériens" venant de Paxton, envahit soudain le petit village. Ils n'y trouvèrent que six Indiens – trois hommes, deux femmes et un jeune garçon, le reste étant hors du village, travaillant pour des fermiers blancs. Un journal intime manuscrit appartenant à une jeune fille blanche fournit les détails du massacre. « Ces pauvres créatures sans défense furent immédiatement tuées à coups de fusil, à coups de couteau, à coups de hachette ; le bon vieil homme Shebaes, parmi eux, fut taillé en pièces dans son lit. Tous furent scalpés²⁴⁶ et horriblement mutilés, puis leurs huttes furent incendiées. »* » (Jackson, 1972 : 261)

Deux semaines plus tard, les auteurs du massacre, qu'on appelait les « Paxton boys », au nombre d'une cinquantaine, investirent de force la prison où les magistrats du comté de Lancaster avaient réuni, pour les protéger (!), les Indiens survivants, et ils les tuèrent tous, hommes, femmes et enfants, se disant « *justifiés par la parole divine* » (*Ibid.* : 264). H. H. Jackson conclut tristement : « *Ainsi périrent les derniers des Indiens conestogas.* » (*Ibid.* : 263)

Le récit de la fin des Beothuks, premiers habitants de Terre-Neuve, au Canada cette fois, présente un autre cas de génocide abouti. Un certain lieutenant John Cartwright raconte en 1768 : « *Une femme enceinte fut accostée par*

245 Ce livre a été comparé à *La case de l'oncle Tom*, de Harriet Beecher Stowe (1852).

246 Il y avait, en effet, une récompense pour chaque scalp d'Indien rapporté aux autorités.

des pêcheurs ; elle essaya de s'échapper, mais en vain. Alors, elle plaida pour sa vie en se dénudant la poitrine et en montrant son ventre énorme. Riant et ignorant sa supplique, les pêcheurs la poignardèrent, lui ouvrant le ventre et exposant l'enfant vivant. Ensuite, ils la mutilèrent ainsi que l'enfant et taillèrent son corps en pièces. Ses mains furent coupées et conservées comme trophée. » On ne se demande plus où sont les sauvages... Après que son peuple eut été systématiquement exterminé²⁴⁷, la dernière représentante de cette ethnie, Shananditti (baptisée Nancy), mourut de tuberculose en 1829, bonne à tout faire chez un colon britannique.

Élise Marienstras, historienne spécialiste de l'histoire des États-Unis, écrit qu'« à la suite du massacre des Pequots²⁴⁸ en 1637, " Cotton Mather²⁴⁹ [pasteur puritain, 1663-1728] appela sa congrégation à rendre grâce à Dieu de ce que nous avons ce jour envoyé six cents âmes de païens en enfer". » (Marienstras, 1971 : 285)

La même auteure raconte des faits de l'ethnocide qui accompagne toujours les génocides, les complète en quelque sorte, le but étant d'éradiquer le « sauvage », le non compatible avec la civilisation. Par exemple, elle cite le cas des Narrangansetts qui, comme les autres Indiens convertis (*Praying Indians* en anglais), furent dépouillés de leurs terres, confinés dans des réserves et soumis à une législation chrétienne, dite *Rules for Praying Indians* (règles pour les Indiens convertis), érigées à Concorde en 1646 et visant à leur faire perdre toute trace de « sauvagerie », toute expression culturelle propre. Ainsi, ces Indiens chrétiens ne devaient pas blasphémer sous peine de mort : « 1. Celui qui abusera de vin ou d'alcool devra payer 20 shillings. 2. Il n'y aura jamais de pow-wow chez les

247 Son histoire évoque celle de Ishi, dernier survivant, lui aussi, de son ethnie, les Yahis de Californie, et qui, après que sa famille eut été massacrée, finit ses jours en 1916 dans un musée à San Francisco. Theodora Kroeber a fait sa biographie, qui fut publiée en 1965 et traduite en français en 1968.

248 Une autre ethnie amérindienne du Nord-Est.

249 Il avait de qui tenir, car son père avait joué un rôle dans les procès des sorcières de Salem en 1692-1693. À ce sujet, on peut rappeler que pendant quelques siècles, en Europe comme outre-mer, pas moins de deux millions de femmes furent condamnées au bûcher comme sorcières par les autorités religieuses (Clément, Kristeva, 1998 : 212).

Indiens ; 8. Aucun Indien n'aura plus d'une épouse ; [...] 11. Ils se coifferont de la même manière que les Anglais ; [...] 23. Ils ne se travestiront plus pour leurs deuils comme ils en avaient coutume... » (Ibid. : 285 note 5)

Rappelons que l'alcool fut introduit chez les Amérindiens du Nord par les colons européens qui, dans le cadre de la traite des fourrures, faisaient des transactions commerciales juteuses en saoulant les Indiens avant toute tractation. Les colons britanniques appelaient alors « pow-wows » les chamans dont j'ai déjà dit qu'ils furent la première cible de leurs collègues à la peau blanche. Quel que soit le jugement que l'on porte sur la pratique, la mise hors la loi de la polygamie remettait en cause toute l'organisation sociale de ces populations. Concernant la clause d'avoir à se coiffer « comme les Anglais », espérons qu'elle n'imposait pas le port de ces perruques ridicules dont sont encore affublés les magistrats britanniques. Enfin, en ce qui concerne le travestissement lors des rites de deuil, il me semble traduire un état d'indifférenciation lorsque l'on passe de vie à trépas et, à ce titre, il est la marque d'une appréhension hautement spirituelle de la Vie et de la Mort.

La fondation de la ville de New York est, elle aussi, exemplaire ; elle résume très bien une certaine histoire de l'Amérique. Il y avait au sud de l'île de Manhattan – ce qui signifie dans la langue locale quelque chose comme « l'île vallonnée » –, un village d'Amérindiens Munsees²⁵⁰ qui pêchaient, chassaient et cultivaient le maïs, les courges, les haricots et le tabac. Ils étaient aussi, comme nous Français, de grands consommateurs d'huîtres, à en juger d'après les monceaux de coquilles qu'ils ont laissés derrière eux. Ils n'avaient donc pas de poules²⁵¹.

En 1626, Peter Minuit, génie de l'immobilier et homme d'affaires avisé, travaillant pour le compte de la *Compagnie néerlandaise des Indes occidentales*, fonde la Nouvelle-Amsterdam en achetant l'île de Manhattan aux Amérindiens pour

250 Plus tard appelés « Delawares ».

251 Ma grand-mère maternelle, Marthe Sallandre née Beauvais, avait coutume, après les fêtes, de piler les coquilles d'huîtres pour les donner aux poules qui s'en servaient pour faire des œufs.

60 florins de verroterie et « *austres menus objets* ». Il construit immédiatement, pas loin des *Twin Towers* et du *Trump Building*²⁵², des fortifications, car on ne sait jamais. Mais cela n'empêcha pas que tout le territoire passe aux Anglais qui débaptiseront la *Nieuw Oranje* pour en faire, sans plus d'imagination, New York. À l'emplacement des anciennes palissades se dresse aujourd'hui Wall Street (« la rue du mur »), la grande place boursière américaine, symbole du capitalisme triomphant, mais, nous l'espérons²⁵³ plus pour longtemps encore. Notons aussi la présence, au cœur de la métropole, de Central Park, rare tentative de construire la ville à la campagne.



Tableau très fantaisiste de l'« achat » de Manhattan aux Indiens par les Hollandais en 1626.



La conquête de l'Ouest, qui a fait la fortune d'Hollywood, de John Wayne et de Gary Cooper, ne fut pas moins sauvage et l'histoire est encore une suite de massacres dont l'historien américain Dee Brown a fait le récit dans son ouvrage : *Bury my heart at Wounded Knee*, paru en 1970²⁵⁴. Il raconte, par

252 Ce bâtiment de 71 étages se dresse précisément dans Wall Street, il n'y a pas de hasard. Quant aux *Twin Towers*, elles ont dramatiquement disparu du paysage urbain le 11 septembre 2001 dans les circonstances que l'on connaît.

253 Pas vous ?

254 J'ai présenté la traduction de cet ouvrage (*Enterre mon cœur*, 1973) dans l'émission littéraire télévisée de Bernard Pivot : « *Ouvrez les guillemets* », en 1973, interviewé, en compagnie du critique de cinéma Robert Chazal, par l'écrivain voyageur Gilles Lapouge.

exemple, comment, en 1864, le colonel John M. Chivington, ancien prédicateur méthodiste, attaqua le village cheyenne pacifique du chef Black Kettle, au lieu-dit Sand Creek²⁵⁵ tuant et mutilant atrocement 105 femmes et enfants, et 28 hommes²⁵⁶.

C'est le même village, installé cette fois près de la rivière Washita qui, quatre ans plus tard, en 1868, fut attaqué par le lieutenant-colonel Georges Armstrong Custer qui commandait le 7e régiment de cavalerie²⁵⁷ et avait reçu l'ordre du général Sheridan²⁵⁸ de : « *progresser vers le sud en direction des Antelope Hills, puis vers la Washita, quartier d'hiver supposé des tribus hostiles : détruire leurs villages et tuer leurs poneys, massacrer ou pendre tous les guerriers et faire prisonniers les femmes et les enfants.* » (Dee Brown, 1973 : 222) Ce qu'il fit en musique²⁵⁹, à ceci près que, comme dans la mêlée, les cavaliers ne pouvaient distinguer les hommes des femmes, ils trouvèrent plus simple de les tuer tous. Il suivait en cela le principe énoncé en 1209 par Arnaud Amalric, légat du pape, qui s'adressa en ces termes aux troupes envoyées en

255 Le film de Ralph Nelson, *Soldat bleu* (1970), met en scène ce massacre.

256 Des soldats furent tués et blessés probablement par les tirs croisés de leurs propres troupes, des dégâts collatéraux en quelque sorte.

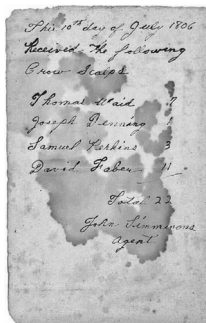
257 Rappelons au passage qu'une compagnie de ce même régiment fut anéantie avec son commandant, Custer lui-même, par les guerriers sioux et cheyennes en 1876 au lieu-dit Little Bighorn dans l'actuel État du Montana. Cette juste revanche des Amérindiens contre la cavalerie a inspiré de nombreux westerns comme celui de R. Walsh : *La charge héroïque* (1961) qui font du matamore Custer un héros et de la victoire adverse un « massacre », un « guet-apens ». Le film de Marco Ferreri *Touche pas la femme blanche*, sorti en 1973 et dont je fus un documentariste fort mal rémunéré, met en scène de façon plus objective et humoristique, cet épisode de la conquête de l'Ouest. Par souci d'économie sans doute, le réalisateur n'a pas mentionné mon nom au générique et ne m'a pas invité à la première.

258 Auteur de la fameuse phrase : « *Le seul bon indien que j'ai jamais vu était mort* », qui passa à la postérité sous la forme raccourcie : « *Le seul bon indien est un Indien mort.* »

259 « *Custer avait emmené la fanfare du régiment à travers la neige et lui avait ordonné de jouer Garry Owen au moment de l'assaut.* » (Dee Brown, 1973 : 221)

croisade contre les hérétiques albigeois : « *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens !* »²⁶⁰.

Conformément au principe biblique du *herem*, et aux ordres de son supérieur, Custer fit aussi abattre tous les chevaux des Cheyennes. Et l'on sait que la « conquête de l'Ouest » s'acheva en 1890 au lieu-dit Wounded Knee, par le massacre, au fusil et à la mitrailleuse, de 300 Sioux, dont beaucoup de femmes et des enfants, de la tribu de Bigfoot. La liste est longue des peuples anéantis par les effets directs ou indirects de la colonisation, et toujours au nom de la civilisation en marche, en Amérique et sur les autres continents : Béothuks, Péquots, Tasmaniens, Fuégiens, etc.



Reçu pour le paiement par l'administration américaine de 22 scalps d'Indiens Crows en 1806.

Car se civiliser n'était même pas suffisant pour survivre. Dans le sud-est des États-Unis, les Cherokees, comme l'avaient fait auparavant les Delawares²⁶¹, choisirent de suivre, du moins jusqu'à un certain point, la voie des blancs : ils inventèrent une écriture qui leur permit d'éditer leur propre journal, le *Cherokee Phoenix*. Ils avaient un parlement, une cour de justice et des esclaves, de belles maisons avec des serviteurs noirs et de la vaisselle en argent pour quelques-uns, enfin tout ce qu'il fallait pour répondre aux critères d'une vraie civilisation. Avec leurs voisins (Creeks, Choctaws,

²⁶⁰ Ces mots furent prononcés, précisément, lors de la prise de Béziers où s'étaient réfugiés des cathares et qui se traduisit par un massacre qui fit entre 20 000 et 30 000 morts !

²⁶¹ Voir : H. H. Jackson, 1972.

Chickasaws, Séminoles) qui avaient plus ou moins suivi la même voie, on les appela « *les cinq tribus civilisées* ».

Et bien, cela n'empêcha pas qu'en 1830, les Cherokees et autres ethnies « civilisées » soient déportés loin de leurs terres natales dans le « territoire indien », futur État d'Oklahoma (1907), où l'on entassa les restes de nombreuses ethnies rescapées de l'avance inexorable de la « civilisation ». Au cours de la *Piste des larmes*, ainsi qu'ils appelèrent leur exode, un tiers des Cherokees « déplacés » moururent de faim, de maladies, de noyade. Nul bateau ne vint secourir les hommes, les femmes et les enfants emportés par les eaux du Mississippi. Cela vous évoque sans doute de bien tristes événements plus récents et plus proches.

Dans les Amériques comme partout ailleurs, l'ethnocide, la destruction des cultures (simple rappel), compléta l'entreprise coloniale. Les objets ramassés par les soldats sur les champs de carnage finirent dans les musées. Lorsque les Amérindiens survivants furent placés, comme des animaux, dans des réserves, dans la seconde moitié du XIXe siècle, des collectionneurs ou des gens mandatés par les musées acquirent à bas prix, ou volèrent simplement, tous les objets qu'ils purent trouver dans des communautés appauvries et affamées par des « agents des affaires indiennes » qui détournèrent à leur profit les vivres distribués parcimonieusement aux Indiens par le gouvernement. D'ailleurs, qu'auraient-ils fait d'arcs et de flèches puisqu'il n'y avait plus de bisons à tuer et que, de toute façon, ils ne pouvaient sortir des réserves sans une autorisation des agents locaux de l'administration ?

Les objets sacrés (pipes, masques, paquets sacrés²⁶², etc.), lorsqu'ils n'avaient pas été détruits par les missionnaires, n'étaient pas censés être utilisés puisque les cérémonies qui structuraient la vie religieuse et sociale des populations comme le *Potlach*²⁶³ des Indiens de la côte Nord-ouest et

262 Les « paquets sacrés » (*holy bundles*) renferment, dans une enveloppe en peau, différents objets d'origine animale ou végétale qui interviennent dans des rites et cérémonies des Indiens d'Amérique du Nord et qui symbolisent l'union de toutes les créatures.

263 Le *Potlach* est une cérémonie au cours de laquelle sont distribuées ou détruites de grandes quantités de biens. Une pratique aussi ostensiblement

la Danse du soleil des Indiens des Plaines étaient interdites par les gouvernements canadiens et américains. Les sites dits « préhistoriques », ceux, par exemple des civilisations Hopewell, dans l'est, et Anasazi dans le sud-ouest, furent pillés et les tombes éventrées pour en extraire tout ce qui pouvait avoir une valeur marchande...



Lors de son second séjour au Canada, alors « Nouvelle-France », en 1535, Jacques Cartier et ses équipages, au cours d'un hivernage à Stadacona (à l'emplacement de l'actuelle ville de Québec), furent victimes du scorbut et ne durent leur salut qu'à un Huron nommé Domagaya qui leur fit connaître une tisane à base de feuilles d'un arbre qu'ils appelaient *anneda* et qui désigne diverses espèces de conifères, sans doute dans ce cas le cèdre blanc, riche en vitamine C antiscorbutique. En retour, les colons, français et anglais, allaient engager un processus historique qui devait aboutir à la quasi-extinction des Hurons et d'autres ethnies.

Les puissances coloniales, Angleterre, Hollande et France en Amérique du Nord, développèrent dès le XVI^e siècle, le commerce des fourrures, orchestré par les grandes compagnies comme la fameuse *Compagnie de la baie d'Hudson* fondée en 1670 et, à ce titre, plus ancienne compagnie capitaliste au monde puisqu'elle est encore en activité. La participation des Amérindiens à ce trafic eut de très nombreuses conséquences sur les plans social, économique, spirituel, écologique, et d'abord démographique.

Par le jeu des alliances, les guerres coloniales tournèrent en conflits intertribaux, notamment pour la possession des terres à castors, qui ajoutèrent des morts aux épidémies propagées par les nouveaux venus et, en particulier, les coureurs des bois et les missionnaires que les Amérindiens appelaient les « robes-noires » à cause de leur étrange tenue.

anti-capitaliste ne pouvait être tolérée par l'État canadien naissant et une loi anti-potlach qui interdisait la pratique fut votée en 1884.

Car, plus que la violence directe, la principale cause du déclin démographique des premiers habitants de l'Amérique, dès le début de la colonisation, fut le choc microbien, les maladies importées, et parfois même volontairement propagées.

Les Hurons, partenaires commerciaux des Français, furent décimés par la variole (la « picote ») avant d'être défaits militairement et chassés du sud-est de l'actuel Ontario par leurs cousins Iroquois des Cinq-Nations. Leur nombre passa de 30 000 à 12 000 en quelques décennies dans la première partie du XVII^e siècle : « *Des milliers d'indigènes périrent [...] Des bourgades entières disparurent et les Hurons [non sans raison] rendirent les robes noires responsables de ce désastre : "Depuis que nous prions, nous voyons par expérience que la mort nous enlève partout. » Ils avaient cru au début que le baptême était une sauvegarde contre la maladie, ils lui en attribuèrent ensuite la cause. À partir de 1660, les convois de France apportèrent la scarlatine et la fièvre pourprée. »* (Guerrand : 43)

La concentration des populations autour des missions et des postes de traite des fourrures, souvent associés, la promiscuité accrue avec les envahisseurs qui aboutit à la création d'une population métisse appelée « Bois-brûlés » dans les provinces centrales (Manitoba, Saskatchewan, Alberta), et l'alcool qui intervenait dans toutes les transactions (traite des fourrures et, plus tard, signature des traités)²⁶⁴ favorisèrent la propagation d'épidémies qui décimèrent et parfois anéantirent les populations autochtones. En 1639, par exemple une épidémie foudroyante fait chuter dramatiquement la population de la mission jésuite de Sillery près de Québec avant de se propager vers le nord. Une *relation* des jésuites note : « *On dit qu'ils meurent en tel nombre [...] que les chiens mangent*

264 Les négociateurs blancs, assistés par des interprètes à leur solde, tiraient le maximum d'avantages de l'état d'ébriété provoqué aisément chez des populations qui, dans la plus grande partie de l'Amérique du Nord, ignoraient l'usage de boissons alcoolisées. On ne saurait surestimer le rôle du rhum, de l'eau-de-vie (bien mal nommée) et du whisky frelaté dans la dépossession et dans la spoliation, en particulier territoriale, dont les Amérindiens ont été les victimes au long des siècles de la colonisation.

les corps morts qu'on ne peut enterrer. » (Douville, Casanova : 292)

Au fur et à mesure de la progression du front pionnier, les mêmes phénomènes se reproduisent vers l'ouest. Dans un ouvrage très bien documenté, James Daschuk, anthropologue, a montré toute l'importance de la dégradation des conditions sanitaires et des épidémies dans la colonisation (« conquête ») de l'Ouest canadien et américain. Les Arikaras formaient une population sédentaire d'horticulteurs qui vivait le long du Missouri. Ils comptaient trente-deux villages très peuplés lorsque dans les années 1730, ils furent frappés par plusieurs épidémies de variole (*smallpox*) dont quelques familles de chaque village seulement sortirent indemnes, à peine de quoi former deux villages.

Les peuples chasseurs du Nord, déjà affamés par la rarefaction du gibier, ne furent pas épargnés. En 1819-20, une éruption simultanée de coqueluche (*whooping cough*) et de rougeole (*measles*) dans le Nord-ouest et l'Ouest tua un tiers des Niitsitapi (Blackfoot), un cinquième des Cris des Plaines et un quart des Assiniboïnes. En 1837, le long du Missouri, une épidémie de variole se déclara qui tua 17 000 personnes et transforma la région en « *un grand cimetière* » (cité par Daschuk : 67). 90 % des Mandans disparurent...

Parmi les moyens déployés pour éradiquer à tout prix la « sauvagerie », les plus abominables furent sans doute les premières formes de guerre bactériologique. Dès le début du XVIII^e siècle dans l'Est canadien, « *des soldats ont mission, sous prétexte d'amorcer une paix, de distribuer aux Abénaquis et leurs alliés, les Micmacs et les Etchemins, des couvertures infectées des germes de la petite vérole. Le même procédé sera répété sur l'ordre du général Amherst dans une tentative désespérée pour étouffer la révolte des tribus du centre lors de la conspiration de Pontiac, après le traité de 1863*²⁶⁵. » (Douville, Casanova : 285)

265 Il s'agit du traité de Paris par lequel la France abandonnait tous ses droits (ceux qu'elle s'était arrogés) sur le territoire canadien, à l'exception des îles de Saint-Pierre-et-Miquelon.

Les réserves créées dans le troisième tiers du XIXe siècle pour assimiler les Amérindiens et les pensionnats dans lesquels furent envoyés les enfants amérindiens²⁶⁶ où régnait une grande misère physique et morale, furent des foyers de tuberculose qui firent des coupes sombres dans la population autochtone. En effet, à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, les gouvernements américains et canadiens confièrent aux religieux, catholiques et protestants, le soin d'éduquer les petits « sauvages » et de les convertir à la seule « vraie » religion et à la société de consommation. Ce fut l'œuvre des pensionnats (*Residential Schools*) où les enfants, enlevés de force à leurs parents et à leurs familles dont on jugeait l'influence contraire à la civilisation et aux bonnes mœurs, subirent d'autres abominations. Le sujet est grave et comme une blessure qui ne se referme pas ; j'y ai donc consacré un chapitre (chapitre 10).



Et puis, comme toujours aussi, le géno-ethnocide s'accompagna d'un écocide. Nous pouvons mettre en regard la liste des massacres de populations et celle de l'extermination de nombreuses espèces animales. Pour l'Amérique, on peut citer le grand pingouin, le pigeon migrateur, le pic à bec d'ivoire, etc. Mais les zoocides (une des formes de l'écocide) les plus significatifs pour l'Amérique du Nord furent celui du castor dans l'est²⁶⁷, et, dans l'ouest, celui du bison. Le lien est en effet direct entre la vie et la mort des populations, ici les Amérindiens, et la vie et la mort d'espèces animales, ici le castor et le bison. L'un des grands artisans de la conquête de l'ouest, le général Sherman, s'adressant aux Texans qui souhaitaient

266 Voir plus haut et plus bas, car j'y reviendrai.

267 Cet animal fut, aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'objet d'une concurrence acharnée entre les puissances coloniales et la cause de guerres fratricides entre ethnies amérindiennes. Les missionnaires qui, quoi qu'ils disent, aimaient les plaisirs de la chair, décidèrent, contre toute vraisemblance zoologique, que, puisqu'il vivait surtout dans l'eau et avait une queue écaillée, le castor pouvait être assimilé à un poisson et consommé le vendredi !

mettre fin au massacre des bisons²⁶⁸, déclara : « *Qu'on les [les chasseurs blancs] laisse tuer, écorcher les bisons jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus, puisque c'est le seul moyen d'apporter une paix durable et de permettre à la civilisation de progresser dans ce pays.* » (cité par Dee Brown, 1973 : 336) L'espèce doit en partie aux Amérindiens, qui sauvèrent quelques-uns de ces *buffalos*, d'avoir survécu²⁶⁹.

Le sort des environnements, la nature au sens le plus large, semble donc indissolublement lié à celui de sociétés, les sociétés traditionnelles, qui avaient fait le choix de vivre selon les lois que dicte cette nature : tout simplement les lois de la vie telles que les définissent aussi la physique, la biologie et la psychologie. L'« esprit de conquête » dont parle Benjamin Constant (1814) et que Norbert Élias (1939) voit comme l'un des moteurs de l'histoire occidentale est-il compatible avec une vraie découverte des pays et des gens, l'ouverture à l'autre, la création d'une société de liberté, d'égalité et de fraternité ? Est-on vraiment sûr que les Européens ont découvert l'Amérique ? Mais était-ce leur but ? Christophe Colomb et ses semblables n'ont-ils découvert l'Amérique que pour la violer ?

Au bilan, je pourrais résumer ce qui précède par ces remarques de François Berge, traducteur et romancier : « *Le seul contact des Européens et de leurs techniques a suffi à détruire, en les réduisant au désespoir, des sociétés admirables ; nous commençons seulement à le savoir, grâce aux travaux et aux témoignages d'ethnographes comme Maurice Leenhardt²⁷⁰ et une pléiade d'autres. Dans ces sociétés que l'on disait sauvages, tout était lié : le rythme du travail et des fêtes, l'exercice de l'autorité, les rites et la vie spirituelle [...]. L'économie locale, l'équilibre social, l'équilibre interne de l'individu se sont*

268 Rien qu'entre 1872 et 1874, 3 700 000 bisons furent tués, dont seulement 150 000 par les Indiens (Dee Brown, 1973 : 336). D'une population estimée à 70 millions avant l'arrivée des blancs, il ne restait que 750 bisons dans les Plaines en 1890.

269 Voir : Garretson, 1939.

270 Je dois préciser que M. Leenhardt était pasteur et qu'il ne remettait pas en question sa mission évangélique auprès des Kanaks. Il participait donc activement de l'ethnocide colonial.

effondrés en même temps. L'alcool et la syphilis n'ont été que des auxiliaires de la destruction morale. De belles races se sont laissé mourir. » (Berge, 1948 : 8)

J'aimerais aussi citer le témoignage d'Alain Gerbault, grand navigateur et témoin de la déchéance des peuples du Pacifique dans les années 1930 : « *Lorsqu'on a vécu comme moi parmi les indigènes, qu'on a profité de leur générosité et de leur hospitalité, et qu'on est devenu leur ami, on a en retour, envers eux, certains devoirs auxquels je ne saurais sans lâcheté me soustraire.* » (Gerbault, 1932 : 11) Son devoir était de dénoncer, dans ses livres, « *l'eupéanisation dangereuse et néfaste* » dont les Polynésiens étaient victimes de la part de l'administration française, et il soulignait, en particulier, les effets destructeurs de l'introduction de l'argent : « *En vérité, la civilisation n'a apporté qu'une seule religion, celle de l'argent.* » (Gerbault, 1949) Et il fait un réquisitoire sans appel contre la colonisation de l'Océanie : « *La civilisation blanche, dans l'Océanie orientale, est une civilisation d'absolue et radicale destruction.* » (Ibid.) Que ce soit en Océanie, en Guyane ou partout où elle a étendu sa souveraineté, la France a mené cette entreprise au nom d'une « francisation » des populations autochtones qu'elle avait sous sa coupe...

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Chapitre 6 : « Alors, "Vive le progrès !"... ou pas ? »

La montre de gousset a remplacé le cadran solaire et la fée bleue électricité qui nous vient du ciel avec ses petites ailes diaphanes, a pris la place du dieu-soleil pour imposer de nouveaux rythmes à la vie des gens. Pour s'en faire une idée, prenons l'exemple des Amérindiens de Guyane, des Français donc. Autrefois, ils vivaient de chasse, de pêche, de collecte, d'agriculture dans des zones de forêt tropicale appelées « abattis », et de fêtes²⁷¹, au rythme du lever et du coucher du soleil ; Wilakala, l'équivalent chez les Tekos de ce que les chrétiens appellent Dieu, pourvoyait à tous leurs besoins essentiels sans trop les contraindre à un travail superflu²⁷². Et puis, dans les années 1960, un « développeur », ainsi que j'appelle les agents de la colonisation (missionnaires, politiques, entrepreneurs, etc.), sans doute bien intentionné et ne pensant qu'à « améliorer » la vie des « primitifs »²⁷³, qu'à « sauver leurs âmes », eut l'idée d'inviter dans les villages notre jolie fée électricité sous la forme de groupes électrogènes et, plus tard, de panneaux solaires.

271 Beaucoup de définitions classiques de l'ethnologie négligent cette part importante de toute culture et oublient qu'on ne vit pas seulement pour manger, la plupart des gens en tout cas.

272 Les ethnologues spécialistes du monde amazonien, au rang desquels je me compte, estiment que quatre heures de travail par jour suffisaient aux peuples de la jungle pour vivre et même *bien* vivre (voir Sahlins, 1972 ; Clastres, 1974).

273 Jusqu'aux années 1960, en Guyane, le terme de « primitifs » était régulièrement utilisé dans les documents administratifs pour désigner les populations tribales. Au Québec, le mot « sauvage » est encore d'usage courant pour désigner les Amérindiens.

Grâce au courant, les Amérindiens furent « *branchés* » ; ils purent conserver la viande dans des congélateurs, du moins lorsqu'ils fonctionnaient²⁷⁴, et découvrir de nouvelles formes de divertissement. Les jeunes, qui trouvent une peu lancinante et répétitive la musique des flûtes et des clarinettes traditionnelles, peuvent maintenant, grâce à des matériels ultrasophistiqués, écouter du rap et des musiques brésilo-caribéennes²⁷⁵ jusqu'à très tard la nuit, faire la teuf et se saouler jusqu'à plus soif. Et la violence qui accompagne l'abus d'alcool et toutes les formes d'égoïde va croissante, contre les autres et contre soi-même. C'est une ouverture culturelle dira-t-on, il faut aller de l'avant...

Mais ce qui passe moins bien, c'est que les changements de rythmes quotidiens, notamment le rythme circadien lié à l'alternance « jour-nuit », altèrent de multiples façons la vie individuelle et la vie sociale. En outre, si la lumière et la chaleur du soleil²⁷⁶ sont gratuites, l'électricité, elle, se paye, comme toute chose dans le monde des blancs, le monde « civilisé ». Il faut donc de l'argent pour régler les redevances et s'acheter les boîtes à bruit²⁷⁷ (« *sound systems* ») et autres matériels branchés conçus pour faciliter la vie et vous distraire.

On n'a rien sans rien, alors il faut travailler pour gagner cet argent, pour avoir un salaire, et, comme chasser et pêcher ne rapportent que de quoi manger, s'habiller éventuellement²⁷⁸, il faut un *vrai* travail, comme tondre les pelouses de la gendarmerie, conduire les canots de ramassage scolaire, nettoyer les maisons des instituteurs et institutrices, laver le linge des gendarmes, etc. Engrenage de dépendances qui érodent peu à peu l'amour-propre.

Revenons chez nous. Il y a des choses tellement évidentes qu'elles ne se discutent pas : boire dans des chopes en plomb

274 Ces matériels ont été livrés sans modes d'emploi et manuels d'entretien, et il a fallu parfois improviser.

275 Je ne suis pas sûr des noms, alors j'invente ce mot un peu fourre-tout.

276 Nous ne lui en serons jamais assez reconnaissants, car ça fait des années que ça dure et, d'après les spécialistes, ça n'est pas prêt de s'arrêter. L'on ne doit pas s'en féliciter, car nous n'y sommes pour rien.

277 Traduction libre.

278 Les manteaux de fourrure sont beaucoup moins tendance aujourd'hui à cause, notamment, des B. B. phoques.

est plus moderne que de boire dans des Calebasses ou des crânes humains. Un autre exemple : vivre dans un palais ou une HLM, c'est quand même plus classe que d'habiter dans des huttes ouvertes à tous les vents. Peut-être, mais les rivières, contrairement aux bassins du château de Versailles avec leurs dauphins joufflus et leurs angelots trompettistes, permettent de boire, de se baigner, de se laver, de faire ses besoins à l'occasion.

Bon je sais, « moderne », « classe », ça ne veut rien dire, il aurait sans doute fallu dire « sain », « bon pour la santé » et là, évidemment, les réponses auraient été différentes. Plus moderne que le bois ou l'os, incontestablement, le plomb donne le saturnisme, une maladie qui provoque stérilité, avortements spontanés, atteintes du système cérébral, les effets touchant particulièrement les enfants et les femmes enceintes. Quant à l'absence d'hygiène corporelle, elle favorise, comme chacun sait, les infections²⁷⁹, etc. Hier, combien de nos ancêtres, nous gens civilisés, sont morts empoisonnés parce qu'on ignorait la toxicité de certains produits, quand ils n'étaient pas carrément enterrés vivants²⁸⁰ parce qu'on ne savait pas trop où finissait la vie et où commençait la mort ? Aujourd'hui, les Amérindiens ne boivent pas dans des timbales en plomb, mais ils consomment l'eau du fleuve polluée par le mercure qu'utilisent les orpailleurs, clandestins ou non, et leurs enfants, parfois, naissent handicapés. Est-ce l'Histoire qui avance ? Inexorablement ?

✠✠✠✠

Plus récemment, en Guyane encore, on a songé rendre la navigation sur les fleuves plus facile et moins dangereuse en faisant sauter les rochers à la dynamite afin de supprimer les nombreux « sauts », ainsi qu'on appelle les rapides en Guyane.

279 Ce qu'on ignorait à la cour de Versailles où l'on ne se lavait que parcimonieusement et où l'on urinait sur les tapisseries d'Aubusson. On peut aussi lire, à ce propos, l'ouvrage de J.C. Bologne : *Histoire de la pudeur*, 1986.

280 Les critères définissant la mort ont évolué au cours du temps et l'on ne peut chiffrer le nombre des inhumations non justifiées. On peut lire à ce sujet l'ouvrage du Dr Péron-Autret : *Les enterrés vivants*, 1979.

« On », toujours le même et toujours bien intentionné, oublie que savoir conduire un canot dans les sauts, fruit d'un long apprentissage et de l'expérience, est une compétence, une source de prestige et de reconnaissance. Si l'on rend obsoletes ces savoirs, ces compétences, qu'est-ce qui viendra les remplacer ? Le vrai progrès ne doit pas être réduit à la diminution ou à la suppression de l'effort physique. Et puis les risques encourus, ils sont indéniables lorsqu'on remonte des fleuves tourmentés, font partie du plaisir et même de la beauté du voyage, et les humains ont aussi besoin de sentir monter en eux l'adrénaline !

« On » a aussi remplacé les toitures en feuilles des habitations amérindiennes par des tôles ondulées. Le matériau est certainement plus « moderne » et bon marché, mais il est aussi terriblement inadapté aux conditions climatiques locales. À la saison sèche, on s'y trouve comme dans un four. Et *last but not least*, enfin et surtout, la tôle est un matériau inesthétique et très bruyant quand il pleut²⁸¹, ce qui arrive souvent sous ces latitudes²⁸².

Par ailleurs, on aurait tort de penser que, comme me le déclarait doctement un haut fonctionnaire de la République : « *les Indiens n'ont pas encore acquis le sens de l'esthétique* ». Un homme teko m'a dit, par exemple, que le choix de l'emplacement d'un nouveau village était fonction certes de l'abondance estimée des ressources halieutiques²⁸³ et cynégétiques²⁸⁴, mais aussi de la beauté du site et des paysages.

Toujours à Camopi, dans le cadre d'un projet dit d'« amélioration de l'habitat » au début des années 2000, dans le but de résorber un habitat jugé « insalubre », une entreprise a été chargée de construire, pour les Amérindiens, un nouveau village selon les normes européennes : des maisons

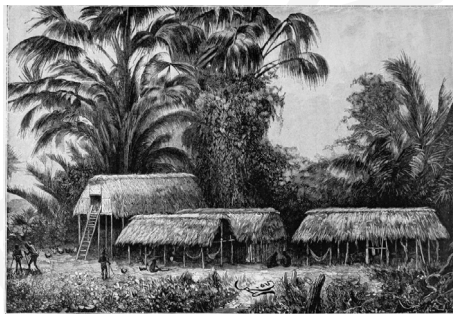
281 Combien d'ethnologues travaillant en milieu tropical, j'en ai fait l'expérience, ont vu leurs enregistrements sonores rendus inaudibles à cause du vacarme de la pluie, sans parler des aboiements des chiens, des cocoricos des coqs, des stridulations des cigales, etc. Mais chacun, me direz-vous et j'en conviens, a le droit de s'exprimer selon sa nature.

282 L'entrepreneur qui a conçu ces logements ignore ces inconvénients, car il n'y pénètre jamais, pas si bête.

283 Qui concernent la pêche.

284 Qui concernent la chasse.

particulières avec des pièces séparées par des murs, comprenant des chambres, une cuisine comportant un équipement électroménager high-tech, en deux mots « le confort moderne ». Plus de cases-cuisines, plus de carbets (habitation) communautaires pour les fêtes et cérémonies collectives, un accès difficile au fleuve, etc., cet habitat contrarie en tous points le mode d'occupation de l'espace villageois traditionnel. Selon les propres mots du maire amérindien de l'époque²⁸⁵ : « *les gens ne sont pas heureux de rentrer dans ces logements.* »²⁸⁶



Village émerillon (teko) en 1890 (Gravure de Riou extraite de : Coudreau, 1890).



Le nouveau village de Camopi

Avec constance et application, l'État français a appliqué partout dans les territoires qu'il a, ou avait, sous sa coupe, les mêmes politiques ethnocidaires d'assimilation. La destruction des habitats autochtones a été ainsi dénoncée, dès les

285 René Monerville.

286 Voir Brailly, Navet, 2017.

années 1930, en Polynésie française par le navigateur Alain Gerbault, grand témoin, nous l'avons vu, des méfaits d'une francisation aveugle : « *Lorsque, le soir, à la rentrée du travail, les femmes viennent allumer le feu pour se chauffer et cuire le repas, la fumée monte et sort sous le toit. L'air constamment renouvelé reste pur. C'est certes une habitation parfaitement conçue et très supérieure aux habitations antihygiéniques des blancs. Pourquoi faut-il donc que tout ce qui est indigène soit décrié par les blancs qui, imbus d'une supériorité purement imaginaire, ont la manie de vouloir tout changer, tout diriger, tout modifier ? Et pourtant la vie de plein air est certes plus saine que la vie sédentaire.* » (Gerbault, 1949 : 28) Plus loin, il a la tristesse de « *voir se construire deux maisons en pierre et en chaux de corail avec toits en tôle ondulée, pourvues seulement d'une porte et d'une étroite fenêtre, qui seront chaudes le jour en été, humides et froides la nuit, en hiver. Je sais que ces maisons sans revêtements intérieurs, sans cheminée pour allumer du feu, seront presque inhabitables.* » (Ibid. : 39. Je ne peux que faire, moi aussi avec beaucoup de tristesse, le parallèle avec ce que j'ai pu observer un demi-siècle plus tard, à Camopi, en Guyane.

En Guyane justement, traditionnellement, les femmes amérindiennes se retrouvent, souvent à plusieurs, dans la « case-cuisine » qui jouxte chaque case d'habitation, pour éplucher, puis râper les tubercules de manioc à la main sur des râpes artisanales, au-dessus de grands récipients (appelés « canots », car ils en ont la forme) en bois qui recueillent la pulpe ainsi obtenue. Pour leur faciliter la vie, et surtout pour ouvrir un marché à des techniques onéreuses, mais combien plus performantes, « on » (le même que plus haut, celui qui décide ce qui est bien et mal à la place des gens) a eu l'idée de leur proposer à l'essai des râpes, ou plutôt des machines à râper, fonctionnant sur groupe électrogène. On enfourne les tubercules épluchés dans un orifice et il en ressort la pulpe prête à une série d'opérations destinées à ôter la toxine que contient la plante, que je ne détaillerai pas ici. Certes, la peine est moins grande, seulement voilà, ces machines, outre l'énergie qu'elles consomment, la pollution qu'elles engendrent et

l'odeur qu'elles dégagent, sont terriblement bruyantes ! Or, la « case-cuisine », là où les femmes préparent les aliments et la bière de manioc, n'est pas seulement un lieu de travail, c'est un endroit où elles se rencontrent, où elles discutent, un endroit où l'on échange les nouvelles, où l'on parle des problèmes, des solutions à apporter, etc. Et oui, un peu comme le lavoir de nos aïeules ! Les femmes teko et wayāpi²⁸⁷ de Camopi ont bien vite abandonné ces encombrantes machines pour revenir à la méthode ancestrale. Mais il reste à craindre que la technologie, là comme ailleurs, ait le dernier mot.

Beaucoup de mes lectrices, et quelques lecteurs aussi sans doute, vont penser que je suis horriblement macho et, du même coup, maso, voire réactionnaire, mais je ne fais que rapporter des faits. C'est aux intéressés de faire le choix, ça n'est ni à un « développeur » ni même à un ethnologue de décider à la place des Amérindiens²⁸⁸ et autres peuples colonisés ou post-colonisés, de ce qui leur convient le mieux. Le « progrès », le « développement », tels qu'ils sont conçus ou présentés par les Blancs : comme des *avantages* et des *améliorations* des conditions de vie des populations sous tutelle, ne sont pas nécessairement reçus comme tels par ces dernières²⁸⁹. Il semble bien, et la leçon est d'importance, que les uns et les autres ne voient pas et ne vivent pas les choses de la même façon, et que tout progrès technique ne soit pas nécessairement un progrès tout court.

❖❖❖

287 Les Tekos et les Wayāpis sont les deux ethnies amérindiennes qui résident dans la commune de Camopi, en Guyane, que je fréquente épisodiquement depuis plus d'un demi-siècle (1971). La commune comprend *grosso modo* deux zones d'habitation : Camopi proprement dit, au confluent des rivières Oyapock et Camopi (peuplé de Wayāpis et de Tekos), et Trois-Sauts (peuplé de Wayāpis) sur le haut Oyapock.

288 Voici quelques années, un ex-président du Conseil général de Guyane m'a fait cette réflexion qui en dit long : « Les Indiens ne savent jamais ce qu'ils veulent, alors... » Alors ? Et bien on décide à leur place.

289 Jean Malaurie, dans *Les derniers rois de Thulé* (1955), *Hummocks* (1999) et *De la pierre à l'âme* (2022), présente quelques cas où les Inuit refusèrent d'adopter de nouvelles technologies peut-être plus performantes, mais moins écologiques.

Alors, que serait « un progrès tout court » ? Et bien, un progrès tout court, ce pourrait être de satisfaire les besoins élémentaires imprescriptibles des êtres vivants sur cette « planète d'eau »²⁹⁰, de tous les êtres vivants : humains (vivants ou morts), animaux (réels ou imaginaires), plantes, rivières, rochers, etc. Ces besoins sont physiologiques bien sûr, mais aussi psychologiques, affectifs, spirituels, écologiques.

Charité bien ordonnée commence par soi-même : quels sont les « besoins essentiels » propres à notre espèce ? Déjà, cette espèce, prétentieusement autonommée *Homo sapiens sapiens*, « Homme sage très sage », est une espèce grégaire, c'est-à-dire que, comme les gnous, les zèbres, les insectes sociaux, ces hommes et ces femmes prétendus « sages » ne peuvent bien vivre qu'en sociétés, en communautés. C'est important à retenir, car il y a là matière à débat si l'on écoute les infos du matin à la radio.

Nous ne sommes pas seuls au monde : autour de nous, il y a d'autres humains, notre famille, nos colocs, des plantes grasses, des poissons rouges, des chats, des chiens, des condors des Andes. Non, je me suis emballé, les condors des Andes, ils sont dehors, mais qu'importe, même s'ils sont loin, il faut en tenir compte, comme il faut prendre en considération les babiroussas, les tortues éléphantines, les pangolins (si, si les pangolins aussi²⁹¹), etc. Ceci pour dire que toutes les existences sont reliées et interdépendantes et que nous ne pouvons nous passer les uns des autres. Les gens qui vivent dehors, paysans ou retraités de la campagne normande, bergers des Landes, contrebandiers basques, papous des vallées profondes d'Irian Jaya, hippies irréductibles, ou

290 Ce concept a été proposé par le navigateur et scientifique Jacques-Yves Cousteau (1981).

291 L'actualité va à une de ces vitesses ! J'ai appris, le 16 décembre 2020, que, dans l'affaire de la Covid-19, les pangolins étaient disculpés et que l'« hôte intermédiaire » serait plutôt la civette. Mais celle-ci, qui a déjà une mauvaise réputation à cause de son association avec les bureaux de tabac, pourrait faire appel. Affaire à suivre donc. En janvier 2021, voilà que ce sont les visons qui sont incriminés ! Des dizaines de milliers de visons d'élevage ont été abattus.

SDF du quartier des Halles à Paris²⁹², le savent très bien, mais qui les écoute ?

Au passage, au cas où certains de mes lecteurs rescapés et endurants, que je remercie, penseraient que j'idéalise les sociétés traditionnelles, je précise qu'à mon avis, elles aussi sont améliorables dans le respect des principes qui les animent. Les sacrifices humains et animaux, par exemple, pourraient être supprimés, remplacés par de simples offrandes, sans remettre en cause ces principes ; ils plaisent peut-être à certains « esprits » carnassiers – et rien ne peut le prouver –, mais ils sont sûrement assez mal vécus par les victimes²⁹³ (jeunes filles vierges, prisonniers de guerre, poulets, chèvres, buffles, ours, etc.) auxquelles on ne demande ni leur avis ni leur consentement. J'ai plus qu'un doute aussi sur le bien-fondé des mutilations sexuelles ; ça ne se discute que si elles sont librement consenties et encore... Enfin, et il faut le noter, dans la majorité – pas toutes²⁹⁴ – des sociétés traditionnelles, la condition féminine laisse encore beaucoup à désirer.

Pour les vrais « besoins », je ne vais pas refaire les listes déjà établies par Montaigne (1580), Malinowski (1944), Mauss (1947) et Maslow (1954) entre autres, pour m'en tenir à l'essentiel. Qu'il soit achuar, sâme, secwepemc²⁹⁵, ouolof ou francilien, l'humain a besoin d'air pour respirer, de nourriture pour se remplir l'estomac et d'un toit pour dormir à l'abri des intempéries. Pour obtenir les deux dernières choses, il doit travailler, mais pas nécessairement à la sueur de son front, le niveau d'activité des glandes sudoripares étant fonction des efforts physiques fournis ; ils sont moindres pour le maître que pour l'esclave, pour le clerc de notaire que pour le chasseur de bisons, pour le poète que pour le mineur de fond, etc. Mais, et on ne le dit pas assez, il a aussi besoin, de temps en temps, de faire la fête, de se remplir la panse et de boire plus

292 Cette liste n'est pas exhaustive, on s'en doute.

293 Sauf pour les missionnaires qui aspirent au martyre.

294 Il existe bel et bien de très rares sociétés, notamment les Iroquois de la Confédération haudenosaunee et certaines minorités chinoises, où le pouvoir est détenu par les femmes.

295 Amérindiens du Plateau des Rocheuses, au Canada, autrefois appelés « Shuswaps ».

que de raison, de danser, de jouer de la musique, d'exprimer sa libido, de faire le fou. Bien sûr, tout cela n'est pas suffisant ; comme Abraham Maslow (1908-1970) l'a bien perçu, l'individu humain cherche aussi, dans ses actes, dans ses paroles, à s'attirer la reconnaissance et l'estime de ses groupes d'appartenance (milieu familial, communautaire, professionnel, etc.).

Que sont ces « lois naturelles » dont parlent les Ojibwés, et que commandent-elles ? Ce sont les lois biologiques qui nous forment, nous conforment, nous informent, nous conditionnent en tant qu'êtres physiques et psychiques, capables de voir²⁹⁶, d'entendre, de parler, de toucher, de sentir, de ressentir, de la douleur, de la jouissance, de la colère, de la joie, de rire, de pleurer, de faire l'amour sans culpabilité, etc. ; et en tant qu'êtres pensants aptes à raisonner sur les choses, de nous projeter dans le passé ou dans l'avenir, d'imaginer, de fantasmer et, donc aussi de rêver. Pour assumer pleinement ces fonctions, nous devons satisfaire un certain nombre de besoins essentiels sans quoi nous tomberons malades, perdrons la raison et mourrons dans de brefs délais.

Selon les climats, la saison ou, simplement les goûts de chacun, pourvu qu'ils soient librement partagés, on peut porter des toges à fibules plutôt qu'un costume trois-pièces. Il est permis, au risque de choquer et si le climat le permet, de ne se vêtir que d'un paréo, d'un étui pénien, ou de ne rien porter du tout. S'il fait un froid polaire, comme à Irkoutsk en Sibérie, Iqaluit²⁹⁷ au Canada, ou Mouthe²⁹⁸ dans le Jura français, il est séant d'être couvert des pieds à la tête par des vêtements en lin, en laine de mouton ou de lama, en peau d'ours, de phoque, ou autres, selon les disponibilités locales et la législation sur la chasse et le commerce des fourrures. Le mot-clé est toujours *adaptation* car, à tout moment, il faut chercher à concilier ses besoins personnels avec les conditions objectives et avec ceux des communautés d'êtres

296 Bien sûr, il y a des variables individuelles, parfois des absences.

297 Capitale du territoire du Nunavut créé au Canada en 1999.

298 Mouthe est la commune la plus froide de France. La fondation en ces lieux du *Musée polaire Paul-Émile Victor* n'a rien arrangé.

vivants dans lesquelles nous évoluons. Ces besoins sont, je le répète, si vous avez lu trop vite, indissociables.

Notez aussi que le goût de la parure est universel, chez les animaux comme chez les humains..., sauf que l'humain est né nu, sans fard, et qu'il doit tout inventer. Alors, avec ce que lui procure la Nature : dents d'ours ou de cochon, plumes d'ara ou de casoar, corne, ivoire de morse ou d'éléphant, haliotides ou cauris, vertèbres de poissons, coquille d'œufs d'autruche, bois, or et cuivre natifs, etc., l'humain fabrique des bijoux, des parures, des ornements, et, ajoutant des peintures, des tatouages, des scarifications, des trous partout où c'est possible et où il n'y en a pas déjà, pour y insérer des anneaux, des os, des labrets²⁹⁹, ils et elles se font beaux ! Remarquez encore que les objets du quotidien, de l'habitation à la simple cuillère en bois³⁰⁰ ne sont jamais réduits à leur seule fonction utilitaire (ergonomique) : ils sont sculptés, ornés, peints...

Les actions, les mouvements du corps aussi doivent être empreints de grâce, en particulier dans la danse et certaines formes de théâtre. Les Navajos du sud-ouest des États-Unis font même de la beauté et de sa recherche le principe de base de leur philosophie : c'est le *hozho*, « la voie de la beauté ». Edward Hall, anthropologue américain, présente ainsi ce principe et la philosophie qu'il sous-tend : « Bien que l'expression "*walk in beauty*" [cheminer dans la beauté] *revienne souvent dans leur bouche, aucun terme anglais ne traduit exactement tout ce que recouvre ce concept, qui est au centre de leur vision du monde : la beauté est pour eux une notion tout à la fois éthique et esthétique qui doit être appréhendée globalement et renvoie à des attributs tels que la congruence et l'harmonie. À leurs yeux, ce qui est hozho témoigne du juste ordonnancement de la création, et sortir des sentiers de la congruence [...] équivaut à créer un manque d'harmonie qui peut être à l'origine d'une maladie organique.* » (Hall, 1997 : 150)

299 Les labrets sont des objets divers que l'on insère dans des trous percés dans les lèvres.

300 Avez-vous remarqué que l'irremplaçable cuillère en bois est l'une des très rares technologies alimentaires qui aient survécu à des siècles d'innovations ?

Les Ojibwés, plus au nord, disent que Kitche Manitou rêva, avant de le créer, d'un monde « beau, ordonné et harmonique » et leur philosophie symbolisée par le principe *pimadaziwin*, la « bonne vie », incite à préserver le monde selon ces principes. L'ethnologue canadien Irving Hallowell définit ainsi ce concept : « *La niche de l'homme ou, de façon plus appropriée, son dessein dans l'ordre naturel était de vivre la Bonne Vie : pimadaziwin, en Ojibwé [...], la vie dans toute sa plénitude, la vie dans le sens de longévité, de santé et d'évitement de l'infortune.* » (Hallowell, cité par Martin, 1992 : 72)

Cette quête de la beauté, élevée au rang d'éthique, est, à l'évidence³⁰¹, un autre trait propre aux sociétés traditionnelles en général. A. Gerbault écrit par exemple, à propos des Polynésiens : « *La vieille civilisation polynésienne était orientée avant tout vers l'art et la beauté.* » (Gerbault, 1949 : 73) Notons au passage que ce souci de faire de belles choses invalide le vieux préjugé évolutionniste évoqué plus haut : si les peuples traditionnels, comme l'étaient les ancêtres des « civilisés », avaient vécu dans le souci permanent et quasi exclusif de chercher à arracher à une nature « hostile » tout juste de quoi se nourrir, ils n'auraient pas perdu leur temps à orner d'étranges dessins les parois des grottes, ou à embellir les objets du quotidien.

Il nous faut donc ajouter la beauté à la liste des besoins essentiels de l'humain. Et n'oublions pas la beauté de la Nature dont nous avons aussi un pressant besoin.



Pour les besoins secondaires, l'importance qu'ils prennent dans notre vie est fonction de nos *habitus*³⁰² particuliers : on peut aimer, par exemple à Paris, prendre un petit noir³⁰³ avec un ou deux croissants le matin avant d'aller au boulot, sur le

301 Je dis « à l'évidence », car il suffit de visiter n'importe quel musée ethnographique pour s'en rendre compte.

302 Le concept est dû au sociologue Pierre Bourdieu. Il a *grosso modo* le sens de « habitude », mais fait plus savant.

303 Commander, boire et payer, successivement et dans cet ordre, un café en langage populaire.

zinc au bistrot du coin en lisant le *Figaro*, *Libé* ou *El Watan* selon qu'on est né dans le XVIe, le VIe ou le XVIIIe arrondissement. Ou bien faire les librairies du Quartier latin et les bouquinistes des quais de Seine. Si l'on supprime les cafés et les librairies³⁰⁴, les habitués comme moi seront évidemment frustrés, peut-être au point de commettre l'irréparable³⁰⁵.

Pour devenir adulte, l'enfant, selon les termes de Freud, doit passer du *principe de plaisir* au *principe de réalité* et, n'étant pas, comme les êtres de nature, guidé par les lois naturelles, il doit les retrouver aux sources du savoir, dans un au-delà du monde créé qui donne sens aux êtres et aux choses. Car tous les peuples traditionnels croient, à tort ou à raison qu'importe, que le monde ne s'arrête pas aux frontières de celui que nous habitons pendant notre existence diurne, qu'il y a aussi des mondes invisibles, les mondes de la nuit³⁰⁶, le monde du rêve qui nous permet d'accéder à d'autres réalités pas moins réelles puisqu'elles existent au moins dans notre imagination. Les rites et les cérémonies, collectifs comme les rites de puberté, la Danse du soleil, les cérémonies funéraires, les fêtes dionysiaques, etc. ; ou individuels tels la méditation solitaire, le rêve et la quête de la vision chez les Amérindiens du Nord³⁰⁷, permettent de se reconnecter avec les mondes visibles et invisibles, passés, présents et futurs, et d'en reconnaître les lois.

La compréhension du monde implique une éthique qui définit, nous l'avons déjà vu, les relations que je dois entretenir avec toutes les composantes de la Création : humaines et non humaines, visibles et invisibles, passées et présentes.

304 Feux ces hauts lieux de la culture que furent Maspero, Bouludier, et Gibert dont l'acte de décès officiel a été publié en mars 2021, etc. Un auditeur de *France-Inter* a dit, justement, que c'était « *un mode de vie qui fichait le camp* ».

305 J'ignore encore en quoi il consiste, mais j'y réfléchis.

306 Lieu d'improbables rencontres entre les loups-garous, les vampires et les dames de petite vertu.

307 Les Sioux appellent cette quête « *hanblechia* ». Cette précision est pour ceux qui ambitionnent de participer au *Jeu des 1000 euros* (dont ma grand-mère maternelle était une fidèle auditrice lorsque cela s'appelait encore le *Jeu des 1000 francs*) ou à *Tout le monde veut prendre sa place*. Autant de lieux où l'on peut évaluer l'inculture croissante.

Mais les humains ont aussi besoin, je me répète, de moments et d'espaces où peuvent être transcendées les règles du quotidien, où l'on peut échapper aux contraintes qu'imposent la vie en général et la vie sociale en particulier. Pousser l'émotion au paroxysme, jusqu'à la transe, est favorisé par l'absorption de psychotropes (du bon vieux pinard aux psilos³⁰⁸, en passant par l'opium et le LSD, selon les lieux et les générations), les musiques, les chants, etc. Chaque société évalue la mesure des débordements et les moyens pour y parvenir et pour les contrôler, mais ces espaces et ces moments de libération de l'*ubris*³⁰⁹ sont nécessaires.

L'Organisation mondiale de la santé (OMS), dans sa constitution de 1948, a ainsi défini la santé : « *La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité.* » Un chaman evenk³¹⁰ ou tukano³¹¹ n'aurait rien ou peu à redire à cette définition qu'il jugerait simplement restrictive : elle omet en effet de préciser le lien entre la santé des humains et celle de l'environnement.

Les humains n'ont donc pas seulement besoin d'être en bonne santé physique, d'être bien dans leur peau, ils doivent aussi être bien dans leur tête et bien dans leur cadre de vie. C'est ce qu'A. Maslow appelle l'*eupsychie* : l'« accomplissement de soi ». L'épidémie que nous continuons de vivre au moment où j'écris ces lignes, et surtout les mesures prises par les gens qui nous gouvernent³¹² et qui ont, de plus en plus, contrôle sur nos vies, font démonstration qu'on ne peut être l'un sans l'autre. On peut calculer, plus ou moins bien d'ailleurs, le nombre de contaminations par le virus Covid-19, le nombre d'hospitalisations et de personnes en réanimation et de morts, mais on ne peut mesurer le stress, l'angoisse,

308 Pour les non-initiés, il s'agit des psilocybes (*Psilocybe semilanceata*), petits champignons aux vertus hallucinogènes qu'on trouve dans nos prairies et qui en font voir de toutes les couleurs à ceux qui en consomment en omelette ou en fricassée.

309 « *hybris* », ou « *hubris* », en grec ancien, est une notion grecque qui se traduit le plus souvent par « démesure ».

310 Peuple de Sibérie, anciennement appelé Toungouses.

311 Peuple amérindien de Colombie.

312 Ce sont moins les politiques que les « gens d'argent ».

le désespoir de gens qui sont sans ressources, jetés à la rue, obligés de mendier, des femmes battues parce que la promiscuité, la réduction drastique de nos espaces vitaux (« proxémie »³¹³) engendre de la violence, exacerbe les conflits, jusqu'aux pires conséquences. Bon nombre de vieilles personnes confinées dans les EHPAD ne sont pas mortes du virus, mais de l'ennui et de la peine de ne plus recevoir la visite de leurs proches. À moins qu'elles ne meurent d'Alzheimer, un terrible fléau croissant...

xxxx

Le progrès a-t-il tenu ses promesses ? Rappelons-les : il s'agissait, grâce au développement des sciences et de la technologie, de se rendre « *maîtres de la nature* » (la Bible, Descartes...), ce qui était vu comme une libération de l'Homme, une marche « *vers la vérité ou le bonheur* » (Condorcet). Dans un futur radieux, les gens seraient plus heureux, ils pourraient tous s'acheter une maison de campagne, un chien ou un chat vacciné et castré et une machine à laver la vaisselle. Ils travailleraient moins et auraient plus de temps pour visiter les musées de mondes disparus³¹⁴, aller au cinéma ou au guignol, sortir taquiner le goujon, jouer à la pétanque ou taper le carton. « *Heu-reux !!* », comme disait Fernand Raynaud parlant des cantonniers. Qu'en est-il aujourd'hui ? Au moins, les besoins essentiels sont-ils satisfaits ?

Dans les villes construites sur d'anciennes campagnes ou de vieilles forêts, l'air que nous respirons à travers un masque qui garantit que nous n'en perdons pas une miette³¹⁵ est pollué par quantité de produits chimiques que génèrent les usines, et chargé, nous dit-on, de miasmes, de virus baladeurs et autres cochonneries. Lorsque, à la fin de la conquête de

313 Ce concept inventé par Edward Hall désigne la limite de l'espace en deçà de laquelle on ressent la proximité de l'autre comme une intrusion, voire une agression.

314 Comme le *Musée des campagnes françaises*, le *Musée des forêts tropicales*, le *Musée de la Culture*, etc.

315 En effet, si ces masques étaient totalement hermétiques, ce qu'à Dieu ne plaise, nous mourrions par asphyxie.

l'Ouest, le gouvernement américain commença à installer des lignes télégraphiques dans les grandes plaines, un Amérindien déclara : « *Il ne leur suffit pas d'avoir volé notre terre, maintenant ils volent notre air.* » Après les masques, devra-t-on porter des combinaisons intégrales contre les radiations atomiques... ou les prochaines pandémies ? La poussière d'amiante a remplacé, enfin pas totalement, celle des mines de charbon et des terrils, mais pour être plus moderne, elle n'en est pas moins létale...

Si l'on parle de l'eau maintenant, l'eau qui recouvre les trois-quarts de la surface de cette planète et dont notre corps est constitué à 60-70 %³¹⁶, le tableau n'est pas plus réjouissant ; les sacs, bouteilles, préservatifs et autres résidus plastiques auront bientôt remplacé les sargasses et les poissons. Les pétroliers, de plus en plus gros, les usines et les égouts de nos villes, les rivières empoisonnées, sans parler des déchets atomiques, déversent à flots continus leurs saloperies dans les océans des cinq continents. Et sans oublier des eaux contaminées de centrales atomiques comme celles de Fukushima, au Japon, ou de la Hague, rejetées dans les océans...

Par la faute de l'humain, les espèces animales et végétales disparaissent à un rythme de 100 à 1000 fois plus rapide que le rythme naturel. En 2020³¹⁷, 30 espèces ont disparu. Selon l'Indice planète vivante, outil de référence publié tous les deux ans par le Fonds mondial pour la nature (WWF), la chute de la biodiversité s'est accélérée dans le monde. Dans la période 1970-2016, 68 % de la faune sauvage a disparu, et aujourd'hui, 120 mammifères sont en voie de disparition et 127 oiseaux menacés d'extinction. Même des animaux comme l'éléphant, la girafe et le rhinocéros qui faisaient partie de mon environnement (imaginaire) immédiat lorsque j'étais enfant, ne se trouvent plus guère que dans les grands parcs nationaux où, même là, ils sont menacés par les braconniers.

316 À quoi il faut ajouter beaucoup de vide faisant presque de nous, déjà, des êtres immatériels, fantomatiques.

317 Écrit en décembre 2020.

La cause principale de ce zoocide est la destruction d'habitats naturels, notamment au profit de l'agriculture, en particulier les monocultures (soja, banane, coton, café...) boostées par les pesticides, une tendance qui risque de provoquer de nouvelles pandémies du type Covid-19 et autre variole du singe en mettant en contact humains et animaux, ce qui favorise la transmission de virus d'espèce à espèce. À ce propos, Klaus Schwab (dont je reparlerai en des termes moins favorables) et Thierry Malleret, auteurs, en 2020, d'un livre sur le virus Covid-19 et ses conséquences, écrivent : « *Nous envahissons les forêts tropicales et d'autres paysages sauvages qui abritent tant d'espèces d'animaux et de plantes – et dans ces créatures tant de virus inconnus. Nous coupons les arbres ; nous tuons les animaux pour les mettre en cage et les envoyer sur les marchés. Nous perturbons les écosystèmes, et nous laissons s'échapper des virus de leurs hôtes naturels. Quand cela arrive, ils ont besoin d'un nouvel hôte. Souvent, c'est nous. Actuellement, un nombre croissant de scientifiques ont montré que c'est en fait la destruction de la biodiversité causée par les humains qui est la source de nouveaux virus comme COVID-19. [...] ces découvertes ont établi clairement que la destruction de la biodiversité accroîtra le nombre des pandémies.* »³¹⁸ (Schwab, Malleret, 2020 : 137-138)

Entre 1990 et 2020, les forêts tropicales ont été réduites d'une surface équivalente à celle de la France. Or, selon l'ONU, « *l'augmentation des maladies infectieuses [dont les ¾ sont des zoonoses³¹⁹] coïncide avec la croissance accélérée des taux de déforestation tropicale enregistrés ces dernières années.* » (cité par Hulot, Lenoir, 2020 : 22) De quoi faire réfléchir... Les catastrophes dites « naturelles », comme la fonte des glaces (banquise, glaciers, permafrost³²⁰...), les ouragans, les cyclones, les inondations, et autres tsunamis qui se multiplient ont souvent, en fait, des origines anthropiques. L'été 2023, des feux sans précédent – dus au réchauffement climatique,

318 Ma traduction.

319 Maladies infectieuses des animaux vertébrés transmissibles à l'homme.

320 Le *permafrost* est la couche de sol perpétuellement gelée propre aux régions arctiques. Il est démontré que la fonte accélérée du permafrost libère aussi des virus.

lui-même conséquence de l'action des humains – ont détruit d'immenses surfaces au Canada, à Hawaï, en Grèce... Et un feu de forêt ne détruit pas seulement des arbres, il tue les animaux qui y vivent et met en péril les modes de vie des populations, souvent autochtones, qui en dépendent.

La crise économique consécutive à la crise sanitaire, et, pour une part, à la guerre menée par Poutine contre l'Ukraine depuis février 2022, jette déjà un nombre croissant de gens, quand ils ne meurent pas sous les bombes ou au fond des océans, sur les routes ou à la rue, rallongeant, chez nous, les files d'attente devant les *Restos du cœur*, le *Secours populaire*, et autres organismes caritatifs. Manger à sa faim et se loger, des besoins élémentaires vitaux, sont de moins en moins assurés. Jamais les magasins d'Emmaüs, les friperies et certains sites internet de vente d'occasion, sans parler des videgreniers, n'ont été autant fréquentés. Pendant qu'il y a de plus en plus de pauvres, les riches, les profiteurs de la Banque mondiale, de Big Pharma, de Bayer-Monsanto, de la Silicon Valley, les GAFAM (Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft) continuent à s'enrichir et à remplir leurs coffres³²¹. « *Selon un rapport de l'ONG Oxfam*³²², écrit N. Hulot, *les 26 milliardaires les plus riches de la planète détiennent un capital représentant autant que celui détenu par la moitié de la population mondiale en 2018. Selon cette ONG, la richesse des 1 % les plus riches de la population mondiale correspond à plus de deux fois la richesse de 90 % du reste de la population.* » (Ibid. : 68) Mais où iront naviguer ces nababs sur leurs yachts de luxe lorsqu'il n'existera plus d'endroits qui aient échappé aux dégâts dont ils sont responsables ? Dans la Lune ?

Le général Jean Pichot-Duclos, spécialiste du renseignement, dans son ouvrage *Les guerres secrètes de la mondialisation* (2002), démontre l'ampleur de la guerre économique qui est menée, *via* les agences de renseignement (CIA [États-Unis], DGSE et BND [France], SVR [Russie], etc.) et les mafias par les puissances mondiales : États-Unis, Japon, Chine, Russie,

321 Pendant la pandémie, les fortunes des milliardaires américains ont augmenté de 40 % (*France-Inter*, 10 mars 2021).

322 Organisation qui lutte contre la pauvreté.

France, etc. : « *on estime en effet qu'aujourd'hui 12 % des sommes échangées sont d'origine douteuse, 8 % provenant du seul commerce de la drogue ; les services de police pensent que ces chiffres iront en augmentant, car un point de non-retour a été dépassé. [...] Au total nous sommes aujourd'hui plongés dans une "économie-casino" où les activités illégales – la guerre économique du crime – sont inextricablement mêlées aux opérations légales.* » (Pichot-Duclos, 2002 : 49)

Le même auteur, sûrement bien renseigné, précise que, selon le FMI (Fonds monétaire international), 120 milliards de dollars ont été blanchis³²³ en 1996³²⁴. Par ailleurs : « *la délinquance informatique (piratage et sabotage) a engendré pour 2001 pour environ 1350 milliards d'euros de dégâts. Un monde sans loi³²⁵ mentionne également toute une panoplie d'opérations illégales : les fausses spéculations immobilières, les faux gains au jeu, le transfert illégal d'argent [...], les fausses ventes aux enchères, les faux prêts... Si l'on ajoute la contrefaçon, les détournements de fonds, la contrebande, la corruption et la prostitution, on a une vue à peu près complète de la planète du crime économique et financier.* » (Ibid. : 49)

Ces données ont vingt ans, et les statistiques les plus récentes montrent que les choses ne cessent d'empirer.

Un complot fomenté par les riches serait rien moins qu'absurde pour la bonne et simple raison que le crime ne profiterait à personne, mais, si je sais jusqu'où peut aller la violence, nous en avons vu quelques exemples, j'ignore jusqu'où peut aller la bêtise.

323 Je rappelle que le blanchiment de l'argent sale (drogue, trafic d'armes, etc.) consiste à « *donner une existence légale à des fonds dont l'origine est frauduleuse ou illicite.* » (Petit Robert)

324 Ça n'a pas dû s'arranger depuis.

325 Ouvrage collectif publié en 1998.

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Chapitre 7 : La volonté de nuisance. Pour en finir une bonne fois pour toutes avec la culture

Les États-nations se sont constitués, ou plutôt ont été constitués, par des gens qui souhaitaient plus de *pouvoirs*, de *puissance* que ceux qu'ils pouvaient avoir dans une famille, une communauté, un village, une tribu, en tant que chef, chaman, grand chasseur, valeureux guerrier, ou autre statut de prestige. Et plus de puissance implique plus d'espace où l'exercer³²⁶. Il arrive aussi que ce soit des gens sans renommée, isolés, marginalisés, frustrés, ou complexés qui cherchent ainsi à s'affirmer coûte que coûte, par des actions occultes, grâce à une personnalité hors norme, un certain talent oratoire, etc. Ces gens, avec le soutien des forces de maintien de l'(leur) ordre et des médias, ont cherché, et continuent d'ailleurs, à uniformiser les modes d'être, de penser et d'agir en fondant des populations diversifiées en langues et en cultures dans un même creuset, un *melting-pot*, comme disent les Anglo-saxons, avec l'espoir d'en faire un troupeau homogène de moutons de Panurge, corvéable et manipulable à merci.

Le désir de possession des richesses matérielles s'allie ici, on le voit bien, avec une volonté de puissance. Ceux qui ont le pouvoir d'imposer leurs vues sont aussi ceux qui ont l'argent. Pourtant, accumuler des biens matériels, faire grossir ses comptes en banque, si cela mène rarement en prison, ne conduit à aucun autre paradis que fiscal, et l'on n'emporte

326 Voir, à ce sujet : Élias, 1975.

pas son or dans sa tombe³²⁷, à moins d'être un pharaon ou un conquérant mongol, des statuts de plus en plus improbables.

Et une question, à laquelle je n'ai malheureusement pas de réponse, reste : pourquoi cette volonté d'*avoir-pouvoir* infantile qui ne mène qu'à des plaisirs éphémères au prix d'une paranoïa aiguë ? Le besoin de reconnaissance est légitime, mais l'aspiration au *pouvoir*, de quoi est-elle faite ? Pouvoir de quoi ? Pouvoir pour quoi ? Pouvoir sur qui ? Si c'est une tentative de se trouver une identité, elle est forcément vaine, car on ne se forge pas une identité *contre*, mais *avec* les autres, ça ne peut être autrement. Il est clair que les raisons de telles folies, les déraisons plutôt, relèvent de la psychopathologie et qu'il n'y a aucun sens à y chercher sauf du côté de la psychiatrie. Même le plus performant des chamans est impuissant à guérir ces maux...

Justement, vous avez sans doute remarqué le double sens, apparemment contradictoire, du mot « identité ». Quelqu'un est « identique » à quelqu'un d'autre avec qui elle/il partage certains traits, certaines pensées, certains goûts, etc. C'est donc, peut-on dire, une « identité avec », une « identité-ressemblance ». Mais, en même temps, mon identité est ce par quoi je me différencie des autres, ce qui m'est propre ; c'est une « identité-dissemblance ». Si nous partageons une humaine nature, si au niveau biologique, nous sommes *identiques*, nous ne sommes pleinement ce que nous sommes, des humains, que dans la diversité culturelle et linguistique. Tout ce qui tend à réduire cette diversité, les idéologies et les politiques d'uniformisation, de « francisation », de mondialisation, l'instauration d'une « pensée unique » dans un pot-pourri, etc., est contre nature, donc criminel.

Nous avons besoin – ici, je reviens sur cette notion de « besoin » – de nous constituer une sphère, d'extension variable, mais où chaque repère (gens, choses, particularités du paysage...) est à portée de vue, à portée de l'esprit. Les rayons de cette sphère définissent des distances au-delà desquelles

327 En plus, rappelons-nous qu'il est dit dans la Bible : « *il est plus facile à un chaman de passer à travers le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au Paradis* ». Donc, comme disait cette fois le très catholique Félix Leclerc (1951) : « *Dépêchez-vous de salir vos souliers si vous voulez être pardonné.* »

l'authenticité des relations, devenues « à l'aveugle », n'est plus garantie, au-delà desquelles elles peuvent même devenir conflictuelles. Une amie amérindienne teko de Guyane nous disait qu'autrefois, dans sa culture, un moment important de l'éducation consistait à emmener l'enfant, suivant une sorte de parcours initiatique, sur les rivières fréquentées, autrefois ou aujourd'hui encore, par la communauté pour lui faire découvrir les sites des anciens villages, des vieux abattis, tout en lui racontant les événements historiques, des anecdotes associés à certains lieux (affrontements guerriers, noyades, accidents de chasse, etc.), etc., de façon à tracer une carte mentale de l'espace historico-culturel de son groupe d'appartenance et à circonscrire un territoire familial, partagé et rassurant.

Cet espace est, plus ou moins, un cercle, défini par des frontières, des amers, dirait-on en langage maritime, dans lequel nous pouvons entretenir des relations équilibrées – de façon toujours fragile et constamment remise en question – avec nos environnements humains et non humains, visibles et invisibles, passés et présents. Je l'ai dit déjà, c'est cet effort qui caractérise, et définit même, celles que je qualifie de « sociétés traditionnelles ». Ces sociétés sont tout sauf autarciques, car sans différence, sans distance, pas de communications, pas d'échanges possibles, c'est la confusion. La vie sociale comme la vie biologique sont échanges ; les réduire, les supprimer même, c'est porter atteinte à la vie tout court. Les sciences de l'homme rejoignent ici heureusement les sciences de la Nature et la physique, la physique quantique plus particulièrement.

Dans un tout autre ordre d'idée, lorsqu'en 2009, en France, le ministère des Transports décida qu'on supprimerait les numéros de département des plaques d'immatriculation des autos, il montra de façon flagrante la déconnexion existant entre des gens qui font les lois et sont censés nous représenter, parler et agir en notre nom, et la vraie vie du citoyen moyen qui pourtant les élit et leur délègue la faculté de décider pour tous. Du temps où ma famille de Français moyens roulait en Peugeot 201, 202 puis 403 (suivant l'évolution technologique

et l'ascension sociale du patriarche), comme les autres, nous aimions repérer l'origine départementale, et du coup régionale, des conducteurs coupables de quelque inconduite, queue de poisson, simple dépassement vécu comme une marque de mépris, etc.

À chaque région, à chaque pays aussi bien sûr, correspondait ce que nous, ethnologues, appelons une *personnalité de base*, fondement d'un mode d'être, de penser et d'agir, et donc de conduire et de se conduire, considéré comme « typique ». Les Parisiens, hautains et sûrs d'eux, fanfarons, étaient particulièrement stigmatisés lorsqu'on ne résidait pas soi-même dans la capitale, et, à l'inverse, les provinciaux, moins excités, à l'image du cantonnier de Fernand Raynaud évoqué plus haut, étaient vilipendés par les Parisiens qui s'en gaussaient. Quant aux « femmes au volant », n'en parlons pas. Chacun s'y retrouvait et avait le sentiment d'appartenir à une catégorie supérieure, tirant grande satisfaction de cette autoévaluation « globalement positive »³²⁸.

Ce n'est peut-être pas le meilleur exemple que je pouvais trouver pour soutenir ma démonstration, mais en toutes choses, il y a du pour et du contre. En tout cas, chaque conducteur garde désormais le choix de s'identifier à tel ou tel département et région de France parce que c'est effectivement son lieu de naissance et qu'il l'affectionne, ou parce que c'est là que se trouve l'équipe de foot dont il est un supporter inconditionnel.

La dépoétisation du monde est un aspect majeur du désenchantement général. Sans concertation avec les populations, Bretteville-en-Saire, le village où j'habite, par la volonté de quelque technocrate parisien, n'est plus que Bretteville tout court, et il est aussi question de débaptiser le Val de Saire, la jolie région horticole et maritime à l'est de Cherbourg. Un

328 Comme disait Georges Marchais, premier secrétaire du Parti communiste français (du temps où celui-ci existait encore), lorsqu'un journaliste lui demandait comment il jugeait le bilan de l'Union soviétique (du temps où celle-ci existait encore). Ça n'a pas grand rapport avec mon propos, mais c'était l'occasion d'évoquer le souvenir de quelqu'un qui, selon le *Canard enchaîné*, « nous a bien fait rire » et, comme disait ma grand-mère Navet qui savait de quoi elle parlait, « les clowns, ça se paie ».

peu plus bas dans la péninsule (le Cotentin), La Haye-du-Puits n'est plus que La Haye, comme la capitale des Pays-Bas, ce qui est sans doute plus une cause de confusion qu'un sujet de fierté pour les habitants.

⋈⋈⋈

En Guyane, un concept à la mode appliqué aux populations traditionnelles de la forêt (Amérindiens et Bushinenge³²⁹) est « désenclavement »³³⁰. Les responsables de l'administration, française donc, qui n'ont pas lu les ethnologues, sont persuadés que ces populations qu'ils n'ont pas fait l'effort de connaître et qui vivent dans des villages disséminées en chapelets le long des fleuves, accessibles seulement par voie d'eau, loin de tout réseau routier, sont dans un « tragique isolement » et sûrement très malheureuses : comment peut-on vivre loin de tout, sans les avantages du confort moderne, etc. ? On arrive même à les persuader qu'ils sont *effectivement* démunis de tout et qu'il est grand temps qu'ils sortent de la préhistoire pour entrer dans l'Histoire avec un grand H : celle qu'imposent les puissances coloniales et néocoloniales.

On leur crée, comme chez nous, de nouveaux besoins – non essentiels, mais qui le deviennent par effet d'égoïde – pour en faire des consommateurs et les rendre de plus en plus dépendants des biens et services extérieurs lucratifs pour ceux qui les prodiguent. Ces sociétés traditionnelles passent du statut d'autonomie à celui de sociétés assistées et contrôlées. En perdant leur indépendance, elles abandonnent aussi une part plus ou moins grande des valeurs propres à la vie communautaire, en particulier la mise en commun des biens, l'esprit de partage, la gestion écologique des ressources, etc. Ces valeurs se voient peu à peu remplacées par l'individualisme,

329 Les Bushinenge sont un ensemble de tribus (Alukus, Djukas, Saramakas, Paramakas) constituées de descendants d'esclaves du Surinam (ex-Guyane hollandaise) venus, en tout ou partie, se réfugier (on les appelait aussi « Noirs réfugiés ») en Guyane où ils ont recréé des villages à l'africaine le long du Maroni.

330 Étrange contraste avec le « confinement » auquel les gens qui nous gouvernent nous contraignaient au début du covid.

la propriété privée³³¹, l'esprit de concurrence, de rentabilité, etc. Toutes choses qui génèrent inévitablement des frustrations et des conflits.

Pour entrer dans un débat d'actualité, l'étude des sociétés traditionnelles démontre éloquemment que « communauté » ne rime nullement avec « communautarisme ». N'en déplaise à nos présidents, ces deux concepts sont même antinomiques. Quel que soit le système social dans lequel il évolue, chaque individu, en complément de l'éducation qu'il reçoit, se construit spontanément³³² comme membre d'une communauté de gens dont il partage peu ou prou la langue, l'histoire, les croyances, les *habitus*, les points de vue, etc. Chacun connaît l'ensemble des membres du groupe et entretient des rapports variés et définis par des règles avec chacun(e) d'eux/elles. Vivre dans une communauté n'implique ni repliement sur soi ni rejet de l'autre, bien au contraire : mieux on sait *qui* on est, *ce* qu'on est, plus on est apte à reconnaître l'autre, à le respecter dans sa différence et à communiquer, à échanger avec lui/elle.

Robert Vignon, le premier préfet de la Guyane, constituée en département d'outre-mer en 1947³³³, envisageait ainsi le « développement » de ce qu'on appelait encore le *territoire de l'Inini*, une zone jouissant d'un statut hors département et correspondant à tout l'intérieur de la Guyane, couvert par la forêt tropicale et peuplé en majorité, je le rappelle, par des populations traditionnelles : « *Il y faut par ordre d'importance, un prêtre, un médecin et un instituteur. Autour de ce noyau, il est possible d'espérer que la population viendra se concentrer.* » (Vignon, 1985 : 91) Il ne faisait ainsi que

331 Rousseau avait bien raison d'écrire : « *Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire : ceci est à moi, fut le vrai fondateur de la société civile, et de tous les crimes qui en résultent.* » (1755) Y.N. Harari confirme : « *La propriété est une condition préalable de l'inégalité à long terme.* » (2018 : 91)

332 Nous avons tous remarqué que dans un repas réunissant autour d'une table un grand nombre de convives, il se forme très vite des groupes de discussion de proximité, selon les centres d'intérêt ou les affinités avec les uns ou les autres. Même en bout de table, votre *ego-centre* a toujours le choix entre un groupe de gauche et un groupe de droite, un peu comme à l'Assemblée nationale.

333 En même temps que la Martinique, la Guadeloupe et la Réunion.

poursuivre la vieille politique coloniale qui liait évangélisation et civilisation, dans le plus grand mépris pour les croyances et modes de vie traditionnels.

En effet, dans la première moitié du XVIII^e siècle, les jésuites avaient fondé deux missions chez les Amérindiens de l'Oyapock : Saint-Paul (1733) et Sainte-Foy-de-Camopi (1740), à l'endroit même où furent créés, deux siècles plus tard, un poste de douane, une gendarmerie puis, en 1969, la commune amérindienne de Camopi. À cause de la concentration de populations diverses qui favorisa la propagation des maladies importées par les religieux eux-mêmes : « *Cinquante ans suffirent (1730-1780)*, écrit le géographe Jean Hurault, *pour anéantir presque totalement le peuplement indien du bassin de l'Oyapock.* » (Hurault, 1972 : 133)

✠✠✠✠

Aujourd'hui, et partout en Guyane et ailleurs, les sectes chrétiennes (évangélistes, adventistes, témoins de Jéhovah³³⁴, etc.) continuent, avec le même mépris pour les cultures locales, d'essayer de faire passer en douceur les multiples variantes du virus évangélique.

Dans l'état actuel des choses, l'espace scolaire de Camopi (l'école primaire complétée ces dernières années par un collège), coupé des bases villageoises et culturelles, entièrement clos³³⁵, n'a d'autre but que l'assimilation des Amérindiens à la société de consommation dominante. Non seulement on n'y observe aucune prise en compte, ou si peu³³⁶, des valeurs qui sous-tendent (sous-tendaient ?) le mode d'être et de penser traditionnel, mais elle diffuse, tel un cluster culturel, des valeurs ethnocentrées totalement étrangères au mode de vie et à la philosophie traditionnels : individualisme,

334 L'un des instituteurs en poste à Camopi ces dernières années, témoin de Jéhovah, était là, en réalité, pour faire du prosélytisme.

335 Elle présente tous les caractères d'un univers concentrationnaire tel que le définit Erwing Goffman (1961).

336 Je dois rendre hommage aux quelques enseignant(e)s qui essayent, avec beaucoup de mérite, de concilier « tradition » et « modernité ». Merci aussi à ceux qui tentent de promouvoir un enseignement bilingue.

esprit de compétition, consumérisme, matérialisme, etc. Et, peu à peu, l'identité *contre* se substitue à l'identité *avec*. C'est une grande tristesse que de voir des centaines d'enfants en uniformes³³⁷ embrigadés dans ce qui apparaît largement, hélas, comme une machine à broyer les cerveaux et les corps.

Encore une anecdote dont je fus témoin voici quelques années, en février, alors qu'à Camopi, comme partout en Guyane, on fêtait le carnaval. Les enfants, regroupés selon leurs classes et déguisés³³⁸, dans la cour de l'école, s'apprêtaient à sortir pour défiler au son des tambours et des sifflots dans les rues de la commune. Une petite fille, voyant sa maman de l'autre côté de la grille, se précipita vers elle pour l'embrasser. Sa maîtresse, une jeune métropolitaine, comme on désigne là-bas les Français de France continentale, sortit immédiatement, furieuse, et l'arracha littéralement des bras de sa mère pour lui faire réintégrer *manu militari* l'espace scolaire ! C'est ainsi qu'un moment joyeux et festif se transforma en pleurs. Le règlement, c'est le règlement !

Toujours à Camopi, ce qui est une richesse, les langues wayãpi et teko, encore seules parlées à la maison, devient, dans le cadre de cette école, un handicap. Les enfants, à peu d'exceptions près, sont en train de perdre leur culture sans en acquérir une autre. Ce qui est sûr, c'est que, assis de longues heures devant des ordinateurs et d'autres écrans, à l'école et, de plus en plus, hors de l'école, et même au-delà³³⁹, les enfants amérindiens ne feront ni de bons chasseurs ni de bons pêcheurs³⁴⁰. La chasse, la pêche et la collecte des produits de la forêt demandent en effet une bonne vue, une acuité sensorielle en général très aiguisée, et une connaissance de cette forêt que l'assiduité obligatoire sur les bancs de l'école

337 Même s'il ne s'agit que de la couleur des T-shirts qui distingue les différentes classes.

338 L'un des instituteurs n'avait rien trouvé de mieux que de déguiser les petits Amérindiens de sa classe en Indiens des Plaines d'Amérique du Nord, avec les célèbres coiffures de plumes découpées dans du papier !

339 Un nombre encore peu important, mais croissant d'Amérindiens de l'intérieur, s'installent dans les villes du littoral et même en France métropolitaine.

340 Le *Parc Amazonien de Guyane* devra changer son slogan : « Les Indiens, gardiens de la forêt. »

rend, de toute façon, impossibles. Beaucoup d'enfants, cela a été vérifié, ont déjà oublié bien des mots qui désignent les animaux, les plantes de leur environnement.

Quant aux techniques traditionnelles, je n'ai trouvé, dans un groupe de douze, qu'un jeune qui sache encore faire les vanneries nécessaires à la préparation du manioc, principale plante cultivée dans les abattis, avec laquelle les femmes font la cassave³⁴¹ et la bière de manioc, le cachiri véritable « ciment de la vie collective » selon mon collègue et ami Pierre Grenand, une autorité en la matière (Grenand, 1980 : 61).

Du coup, pour les jeunes Amérindiens, la question de l'identité se pose au plus haut niveau. L'incertitude, la perte ou l'absence de repères culturels et géohistoriques, génèrent l'angoisse et celle-ci se traduit, de façon hélas classique, par un recours excessif aux psychotropes (alcool, drogues, musiques contemporaines de transe) et toutes les formes de violence contre les autres et contre soi. Le taux de suicide chez les Amérindiens de Guyane, particulièrement chez les jeunes, est le plus élevé de tout le pays.

En Guyane, comme partout ailleurs, la médecine occidentale, malgré ses égarements passés et récents, reste l'aspect le plus positif du « développement ». Elle a surtout permis de faire remonter la courbe démographique qui faisait craindre jusqu'aux années 1950 une extinction à terme des populations traditionnelles durement touchées par des maladies infectieuses contre lesquelles les chamans étaient impuissants. Assurément, aujourd'hui, le problème des Amérindiens n'est plus la survie physique, au niveau collectif en tout cas, mais la survie culturelle.

Ce qui arrive à petite échelle en Guyane, et ça n'est qu'un exemple, c'est exactement ce qui se passe en France métropolitaine, comme partout ailleurs dans le monde ; qu'on soit « primitif » ou « civilisé », nous sommes tous logés à la même enseigne et embarqués dans la même galère. Cette civilisation, butée et aveugle³⁴², continue d'avancer suivant

341 Grandes galettes à base de farine de manioc.

342 Il pourrait s'agir d'une cécité hystérique.

le triple processus : écocide, ethnocide, égocide, guidée par trois principes : le vol, le mensonge et la violence.

Chaque matin, vers 6-7 heures, j'écoute la radio pour m'informer un peu de l'état du monde, des grands disparus, du temps qu'il fait ou qu'il va faire, des guerres, des crimes, etc. Je suis effaré, d'entendre sur des stations comme *France-Inter* ou *France-Info*, voire *France-Culture*, moi qui ne suis pas grammairien, les fautes de français commises par les journalistes et leurs interlocuteurs, dont certains VIP³⁴³ qui devraient être des exemples : écrivains, ministres, porte-parole, universitaires, médecins, chefs d'entreprise, etc. Il y a des langues qui disparaissent, des dizaines chaque année, mais il y en a beaucoup qui s'appauvrissent, nous l'avons vu avec les Teko de Guyane, mais c'est aussi le cas du français et sans doute de beaucoup d'autres. La décadence linguistique, lexicale et syntaxique, qui, peu à peu, tue la beauté et la richesse des langues va de pair avec un étiolement général de la culture, et des cultures. En effet, comme l'écrivent Daniel Nettle et Suzanne Romaine : « *Le vocabulaire d'une langue est l'inventaire de tout ce dont une culture parle et de ce qu'elle a classifié afin de donner un sens au monde et de survivre dans un écosystème local.* » (Nettle, Romaine, 2003 : 65)

Le *glottocide*, la destruction des langues, l'illettrisme croissant sont des aspects majeurs de l'ethnocide qui est la destruction raisonnée³⁴⁴ et programmée des cultures et de la culture, par érosion de la connaissance et carence de la transmission culturelle. Plus encore : « *La perte de la diversité linguistique et culturelle fait partie du processus qui, à plus grande échelle, menace la biodiversité sur Terre. Les langues jouent un rôle fondamental dans l'acquisition, l'accumulation, le maintien et la transmission des connaissances concernant l'environnement naturel et les façons d'agir avec et sur lui.* » (*Ibid.* : 32)

Je peux bien l'avouer maintenant que je suis à la retraite et que je ne risque plus qu'on m'en blâme, il m'est arrivé de faire relire, pour corrections, les mémoires de mes étudiants de

343 *Very Important Persons* !

344 Mieux vaudrait dire « irraisonnée ».

licence et même de maîtrise par ma mère qui n'avait que son certificat d'études, mais connaissait les règles élémentaires de l'orthographe, et même un peu plus.

Il ne s'agit donc plus seulement de la disparition des cultures et des langues, c'est désormais la Culture avec un grand C, ce qui nous caractérise comme êtres humains, qui est en perdition. Il suffit de regarder les jeux télévisés pour s'en convaincre. Les candidats connaissent mieux les derniers tubes de Julien Doré ou de Pascal Obispo – sûrement très estimables – que les capitales ou les noms des fleuves qui traversent les 195 pays indépendants qui composent la carte politique du monde. Rien de bien étonnant, c'est à un nivellement vers le bas que tendent les réformes de l'enseignement en France et ailleurs. Y aura-t-il lieu de se réjouir lorsqu'il y aura 100 % de succès au bac ? Attention, je ne défends ni la sélection naturelle ni la sélection culturelle, mais pourquoi des examens ? Supprimons-les et faisons autre chose ! Mais le naufrage de la culture rend aussi plus vulnérable à tous les pouvoirs qui tendent à faire de nous des esclaves, ce qui, à coup sûr, n'est pas un progrès.



Dans un tout autre ordre d'idée³⁴⁵, j'ai appris par la radio, voici quelque temps, que la France allait construire un nouveau porte-avions nucléaire pour des milliards d'euros : « *un porte-avions, c'est un instrument de puissance et de souveraineté* », déclare le ministre des Armées. Un ami paléontologue, il se reconnaîtra, me disait que le prix d'un bombardier, ou d'un chasseur je ne sais plus, équivalait au salaire de l'ensemble des gens de sa profession, la géologie, pendant plusieurs années. Pendant ce temps, un nombre croissant de citoyens sont jetés à la rue, poussés au suicide. Combien de lits d'hôpitaux pourrait-on installer pour le prix d'un sous-marin ? Combien de postes d'infirmières pourrait-on créer ? Il y a peu de chance pour que le Lichtenstein ou San-Marin nous déclare la guerre et que leurs armées envahissent notre

³⁴⁵ Si j'ai l'air de passer de l'âne au coq, c'est à dessein.

territoire, alors qui ? Pas les Anglais³⁴⁶, pas les Allemands qui sont maintenant nos amis, les Russes, les Chinois ? Ah, peut-être les Chinois qui sont déjà partout... Soyons un peu sérieux, un peu adultes³⁴⁷ !

J'entendais ce matin³⁴⁸ à la TSF un journaliste déclarer enthousiaste : « *L'homme fera-t-il demain la pluie et le beau temps, on en rêve !* ». J'ai aussi appris qu'il existait une nouvelle science dont je n'ai pas retenu le nom (géo-ingénierie, je crois) dont le rôle est précisément d'étudier les moyens techniques de modifier artificiellement le climat. Le vieux rêve de « dominer les natures » a la vie dure lui aussi !

Il faudrait aussi parler de toutes ces technologies qui nous compliquent la vie alors qu'elles sont censées nous la simplifier. Une journée dans une grande ville nous occasionne aujourd'hui bien des causes d'énervement et, avec l'accumulation de déconvenues, de stress. Serge Gainsbourg l'avait mis en mots et en musique³⁴⁹ : la précipitation des voyageurs, stakhanovistes ou fordistes autoflagellants, anxieux à l'idée d'être en retard à l'usine ou au bureau, ne permettait guère aux poinçonneurs de tickets de métro, des Lilas ou d'ailleurs, de développer des relations, même furtives, avec le public, et l'on peut considérer que leur remplacement par des machines, en les autorisant à s'asseoir, ne fut pas un mal. En supprimant les portillons automatiques, en plus de faire des économies, on a aussi, peut-être, responsabilisé les voyageurs³⁵⁰.

Voici quelques décennies, on a commencé à substituer aux guichetiers des transports en commun des machines distributrices de billets. Si l'« on » (le même ou un autre « on ») garde le principe que le progrès a pour but d'améliorer les conditions de vie des êtres humains (vision que le premier « on » qualifierait peut-être de naïve), celui-ci paraissait déjà discutable : gain de temps ? gain d'argent ? Et, le cas échéant,

346 À cause du *Brexit*.

347 Ces lignes, on l'a compris, ont été écrites avant l'invasion de l'Ukraine par le président autoélu Poutine et son armée en février 2022.

348 8 janvier 2021.

349 Dans la chanson : *Le poinçonneur des Lilas*, 1958.

350 Pourtant, y a-t-on pensé, un portillon ne réclame jamais une augmentation de salaire et ne fait la grève que lorsqu'il tombe en panne.

pour qui ? Pour la majorité, comme on pourrait l'imaginer, ou pour une minorité qui, seule, profiterait de cette substitution de la machine à l'homme ?

Et les questions se multiplient lorsque, quelque temps plus tard, quelqu'un a l'idée de remplacer les anciennes machines par de nouvelles – « modernes » – bien plus compliquées, de l'avis des usagers. Plutôt que de s'énerver et de susciter la haine de la queue s'allongeant devant la machine, la plupart des gens choisissent, si l'on peut dire, la queue du guichet lorsqu'un être humain est encore présent, et, après avoir fait deux longues queues au lieu d'une seule rapide – en principe, les guichetiers ne tombent pas en panne, sauf lorsqu'ils sont pris, c'est humain, d'une envie pressante –, l'on finit par rater son train. Comme je ne suis pas le seul à pester contre les machines dans les gares, dans les aéroports et dans les supermarchés, des agents sont embauchés pour expliquer aux gens l'utilisation des nouveaux appareils³⁵¹.

Voici quelques années déjà, après avoir ramé, façon de parler, à l'aller – gare du Raincy en banlieue est –, je vivais la galère du retour – gare Saint-Michel à Paris. Les touristes, nombreux au printemps dans ce quartier, bouchonnaient devant une machine réticente à leur délivrer les précieux et onéreux tickets. Au moment où j'arrivais pour grossir la troupe, quelqu'un, un Japonais, je crois, décida de s'adresser poliment à un guichetier visible derrière sa vitre. Hélas, celui-ci, navré, lui répondit qu'il n'était pas habilité à délivrer des titres de transport ! Cette fois, la machine ne fait pas que remplacer l'homme, elle le domine et le rend incompétent. Que dire du nombre croissant de ces distributeurs qui tombent en panne ? On imagine alors que la seule fonction dont puisse s'honorer le préposé est de prendre sa plus belle plume et de rédiger un billet « *Hors service* » qu'il ira scotcher sur les fentes de pénétration des pièces et des cartes bancaires des distributeurs... Et bientôt les cartes spéciales *Navigo* – qu'on ne se procure qu'en certains endroits d'autant plus difficiles

351 Mes derniers passages par les aéroports de Roissy-Charles de Gaulle de Paris, et Lester Pearson de Toronto, au printemps 2023, ne font que confirmer et renforcer ces remarques.

à localiser qu'on est provincial ou étranger – remplaceront l'argent et les cartes bancaires qui ne permettront plus d'acheter son billet.

La boucle de l'absurde semble fermée, mais si ce n'est pas votre jour, il peut s'ajouter une séquence supplémentaire : lorsque des contrôleurs embusqués au détour de l'escalier mécanique (qui marche ou pas) refusent de vous croire et vous verbalisent même quand vous leur dites, et de bonne foi, que si votre ticket n'a pas reçu l'*imprimatur* c'est que la machine n'a pas rempli son office aveugle !

L'absence de *transport en commun*³⁵² n'est nulle part plus évidente que dans les transports en commun, lieu de l'anonymat par excellence. Le frôlement des corps empilés, comprimés et nauséabonds aux heures de pointe – lors des *transhumances* urbaines quotidiennes –, souvent à contrecœur, ne suscite éventuellement d'excitation que de façon sporadique et nécessairement éphémère, comme dans *La foule* chantée par Édith Piaf... Seuls les virus, couronnés ou lambda, s'en donnent à cœur joie. Et je n'ai pas évoqué l'affligeant spectacle de centaines de gens égarés dans les mondes virtuels de leur téléphone cellulaire, bizarrement qualifiés de *Smartphones* (téléphones « *malins, distingués...* »).

Dans un autre registre, le sociologue Thierry Venin, cite un autre exemple de progrès non productif : « *Une petite entreprise traitant quelques paies recevait, il y a quelques années, des états URSSAF de fin d'année pré-remplis qui étaient complétés manuellement en un quart d'heure, pause-café et changement de stylo en cas de panne d'encre inclus. L'environnement professionnel exige aujourd'hui des transmissions informatiques qui font économiser les ressaisies manuelles et accélèrent les chaînes de traitement aval [...]. La rationalité est un moteur implacable. Mais pour peu qu'il y ait un dysfonctionnement, même sur de faibles volumes, ce traitement peut prendre de nombreuses heures étalées sur plusieurs jours pour remonter les logiques, vérifier le fichier codifié et remonter à la source de l'erreur, avec à la clé délais et sanctions* » (Venin, 2015 : 277-278).

352 Dans le sens de « transport amoureux », on l'a compris.

Ici, l'inexistence de progrès réel est patente ; alors change-t-on simplement pour changer ? Et si, tout bonnement, nous étions entrés dans une nouvelle ère : l'ère de l'absurde ? Les slogans publicitaires ou promotionnels sont aussi significatifs. Que faut-il comprendre quand on entend par exemple : « *Philips, c'est déjà demain !* », « *Paris, deux longueurs d'avance !* », ou encore : « *La France avance, Renault accélère !* » ; « *Aujourd'hui, il faut avancer à la vitesse de la lumière pour rester devant la concurrence* » ? Croit-on toujours que demain sera nécessairement meilleur qu'aujourd'hui ? Qui pourrait encore affirmer que les progrès (les « avancées ») technologiques améliorent de façon exponentielle la vie au quotidien ? Les TGV eux-mêmes, à la technologie fragile, et bien que conçus pour nous faire « gagner du temps » ne tombent-ils pas, eux aussi, de plus en plus souvent en panne ? Aujourd'hui, on se satisfait de raccourcir le temps mis à réparer les dysfonctionnements ! Cela m'évoque ce dessin humoristique où l'on voyait un patron accueillir l'un de ses employés en disant, sardonique : « *Bravo, Dupont, c'est la première fois que vous êtes en retard de si bonne heure !* »³⁵³.



Il faudrait encore évoquer les lourdeurs administratives et le « tout Internet » qui supposent que chaque usager est un as de l'informatique et qui sont à l'origine de bien des rages impuissantes³⁵⁴, de scènes de ménage, de divorces, voire de suicides. On pourrait aussi parler des violences policières contre ceux qui se rebellent devant l'injustice et l'absurdité. Il devient de plus en plus difficile de vivre ensemble, de vivre tout simplement. Tout cela semble aller à rebours de ce qui

353 On a à nouveau tout changé et dans la (bien nommée) salle des pas perdus à la gare St-Lazare, comme dans les autres gares je suppose, mais je ne parle que de ce que je connais, chaque machine à vérifier les billets (il y a sûrement un nom pour ça) est accompagnée d'un instructeur pour aider les gens à satisfaire au contrôle et à atteindre leur train. Encore une fois, qu'a-t-on gagné ?

354 Je parle d'expérience.

constituait les buts ultimes du progrès tel qu'on le concevait au XVIIIe siècle. Et c'est sans parler des virus !

On peut me reprocher de noircir le tableau On sait pourtant que les *mêmes* civilisations qui ont inventé les artistes de Lascaux³⁵⁵, Mozart, Michel-Ange, Balzac, Bouddha, Confucius, Platini et Yvette Horner³⁵⁶, ont aussi engendré des monstres comme Torquemada³⁵⁷, Turreau³⁵⁸, Napoléon, Custer³⁵⁹, Léopold II³⁶⁰, Pie XII³⁶¹, Hitler, Staline, Mao Tse Toung, Pol Pot, Pinochet, Milosevic, le colonel Bagasora³⁶², Bolsonaro, Kim Jong Un, Poutine et beaucoup d'autres.

Certes, on – enfin, pas moi, c'est une façon de parler – a inventé la musique symphonique et la peinture à l'huile³⁶³, les greffes du cœur et la chirurgie réparatrice, l'épluche-patates (dit « économe », sans doute parce que ça va plus vite qu'avec les couteaux de l'armée) et le scoubidou, indéniables avancées technologiques utiles et/ou amusantes qui ont amélioré de façon remarquable notre vie quotidienne. La technologie spatiale permet déjà aux milliardaires américains de voyager dans l'espace et d'atteindre des hauteurs inespérées. Nous nous en réjouissons en pensant à la célèbre réplique de Michel Audiard³⁶⁴ : « *Le jour où on mettra les c...s sur orbite, ils n'auront pas fini de tourner.* »

Mais, et là je ne comprends pas, on a aussi inventé des choses dont, pour le moins, on ne voit guère l'utilité, comme la guerre de 14-18, et toutes les guerres d'ailleurs, les camps de la mort et autres génocides, la bombe atomique, les

355 Certain(e)s étaient des femmes d'après des recherches récentes sur les grottes peintes.

356 Je ne me moque pas ; en tant qu'ethnologue et simplement être humain, j'ai le plus grand respect pour l'art populaire et il en faut pour tous les goûts.

357 Grand inquisiteur espagnol (XVe siècle).

358 Massacreur des chouans pendant la Révolution française.

359 Voir plus haut.

360 Roi des Belges de 1865 à 1909, responsable d'une colonisation particulièrement brutale du Congo.

361 Complice des fascismes.

362 Responsable de massacres de Tutsi (800 000 morts) au Rwanda en 1994.

363 En fait, ça, je n'en suis pas sûr, j'invite le lecteur (ou la lectrice) à vérifier. Ce dont je suis sûr, c'est que l'on n'a pas inventé les fleurs et les oiseaux. Ça, me souffle-t-on, c'est Dieu. Mettons.

364 Je me permets d'adapter la formulation.

sous-marins et les porte-avions nucléaires, les missiles à domicile et ceux à longue portée, l'amiante comme matériau de construction, les médicaments qui tuent, la torture, les abattoirs et l'élevage en batterie, le gavage des oies, les courses de taureaux et les combats de coqs, les sacrifices animaux, d'improbables animaux comme certains chiens (le shar-pei, le chinois à crête, le bull-terrier, le carlin, le chihuahua, etc.) dont on a du mal à reconnaître l'ascendance lupine³⁶⁵, et le téléphone portable. Bon, le téléphone portable, encore, je veux bien, mais le glyphosate, le chlordécone et autres pesticides cancérigènes, Bayer-Monsanto, le ketchup, le Coca-cola ? Toutes ces choses qui tuent des gens et autres êtres vivants en un éclair ou à petit feu, pourquoi ?

Grâce à la médecine, en particulier à la chirurgie, la mortalité périnatale a singulièrement diminué dans nos sociétés dites « avancées » en tout cas, et nous vivons physiquement plus longtemps, c'est indéniable³⁶⁶ : « Depuis 1750, elle [l'espérance de vie] est passée de 27 ans à 78 ans pour les hommes, de 28 à 85 ans pour les femmes. » (Hulot, Lenoir, 2020 : 17) Mais vivons-nous mieux ? Pourquoi toujours privilégier la quantité, la durée, plutôt que la qualité, l'intensité ? Quel intérêt de vivre plus vieux si le temps vécu s'accélère ?

Comment se trouve-t-il des bureaux d'étude, des agences, des comités scientifiques et que sais-je encore, assez malhonnêtes ou incompetents, ou les deux à la fois, pour autoriser la commercialisation de médicaments qui s'avèrent pires que les maux qu'ils sont censés guérir ? Certains s'étonnaient, voici quelques années déjà, qu'une bonne proportion des Français aient été réticents à l'idée de se faire vacciner contre la Covid-19. Demandez aux pauvres mamans qui ont accouché de bébés malformés parce qu'elles avaient avalé des médicaments comme la *Thalidomide* ou, plus récemment le *Valproate de sodium*, un antiépileptique, dont la « mise sur le marché » avait été autorisée par des autorités compétentes sans prise en compte ou avec une mauvaise appréciation des

365 De *lupus*, « loup ». Tous les chiens domestiques sont des créations humaines à partir du loup.

366 Il y a, en 2023, 30 000 centenaires en France.

contre-indications ou des effets secondaires. Demandez aux milliers de personnes qui ont pris du *Médiator* (Laboratoires Servier) pour maigrir et qui se sont retrouvées affectées de graves troubles cardiaques³⁶⁷.

Le virus Covid-19 s'est diversifié, des vaccins qui n'en sont pas vraiment ont été inventés et imposés aux populations sans qu'on ait vraiment bien évalué et leur efficacité et leurs effets secondaires et durables³⁶⁸. Après avoir moi-même subi, comme la grande majorité des gens, trois injections, je n'ai pas échappé à la troisième variante (dite, je le dis de mémoire, *Omacron*), heureusement, beaucoup moins létale, du virus. Ce qui est sûr, c'est que les laboratoires qui ont créé ces « vaccins » voient leurs actions monter en bourse de façon vertigineuse. Et les gouvernants ne savent trop à quels saints ou à quels diables nous vouer...

Telle la langue d'Ésope, l'informatique est « la meilleure et la pire des choses ». La meilleure lorsqu'elle rend possible la circulation d'une information culturelle et politique vraie, lorsqu'elle permet, par exemple, aux peuples traditionnels, ou Nations premières ainsi qu'ils s'appellent aujourd'hui, aux contestataires (gilets jaunes, *Black Lives Matter*³⁶⁹, *Me too*³⁷⁰ ! *Or de question*³⁷¹, etc.), aux déshérités, aux laissés-pour-compte, de s'informer, de communiquer, de s'organiser pour faire valoir leur point de vue sur l'état du monde et élaborer

367 Un procès a été intenté par une partie des victimes, et les laboratoires Servier et l'Agence du médicament ont été condamnés en 2021 pour « tromperie aggravée » et « homicides et blessures involontaires ».

368 En mars 2021, le gouvernement a suspendu un temps l'usage du « vaccin » anti-covid Astra-Zeneca, car il présentait des risques, alors que des milliers de gens, dont l'auteur de ces lignes, avaient déjà reçu ce produit. De quoi s'inquiéter même si, comme moi, l'on n'est pas par principe antivax !

369 Mouvement des Noirs américains et alliés contre le racisme et les violences policières.

370 Mouvement social qui encourage la prise de parole des femmes violées et abusées.

371 Mouvement, largement animé, en Guyane, par les Amérindiens, contre l'orpaillage.

des stratégies de résistance. Accessoirement, lorsqu'elle nous fait retrouver de vieux copains, ou copines d'enfance que nous n'avons pas vus depuis des lustres. Mais quand elle fait irruption sans crier gare dans notre vie privée, nous contrôle et nous manipule, nous arnaque, comme nous l'avons vu plus haut ?

Dans son ouvrage *Un monde meilleur ? Survivre dans la société numérique* (2015), le sociologue Thierry Venin constate l'emprise croissante et les effets indésirables de ce qu'il appelle les *techniques de l'information et de la communication* (TIC) sur notre quotidien de gens civilisés : « *Aux États-Unis, les 8-18 ans passent en moyenne 7 heures 40 par jour devant un écran, soit plus que le temps scolaire. En France, cette tranche d'âge passe en moyenne 4 h 30 par jour devant des tablettes, Smartphones ou autres consoles* » (Venin, 2015 : 235).

Mais les ordinateurs, les tablettes et autres Smartphones ont aussi investi l'espace adulte et ce qu'on appelle couramment « le monde du travail », au point qu'on peut désormais parler d'une « civilisation du numérique ». T. Venin montre à quel point les moyens de communication de masse (mass media) et les TIC, devenus addictifs, déshumanisent les relations qui n'ont plus d'« humaines » que le mot, et couplés avec l'exigence de rendement, engendrent stress et *burnout*, surmenage, troubles du sommeil, anxiété, baisse de vigilance, irritabilité, dépendance alcoolique, abus d'antidépresseurs, etc.

T. Venin parle de perte de sens (« *Le travail n'a plus de sens* » : 281) et, comme l'auteur de ces lignes, il applique le qualificatif d'« absurde » (280) à cet emballement sans frein qui caractérise le monde actuel³⁷², citant Jacques Ellul : « *Nous sommes partis à une vitesse croissante vers nulle part [...]. Il n'y a plus ni objectif ni transcendant ni valeur déterminante, le mouvement se suffit.* » (Venin : 103)

372 Il parle ici, plus précisément, de l'obsolescence programmée.

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Chapitre 8 : « Maman c'est encore loin l'Amérique ? »³⁷³

Toutes les sociétés humaines, semble-t-il³⁷⁴, partagent l'idée que le monde a été créé par une puissance que chacun appelle, dans sa langue, comme il veut : Dieu, Yahvé, Allah, Wilakala, Yaneya, Kitche Manitu, Wakan Tanka, Désiré, etc. Et le premier état du monde, souvent après quelques essais manqués conclus par des catastrophes (du genre déluge, tremblement de terre, etc.), était une sorte de paradis dont, à cause de quelque faute qu'ils auraient commise, les humains auraient perdu la jouissance.

Les Ojibwés racontent en substance que Kitche Manitou, littéralement « le Grand Esprit », rêva d'un monde « *beau, ordonné et harmonique* », selon la formulation de l'ethnologue ojibwé Basil Johnston (1976), et qu'il ressentit le besoin de donner vie à cette vision. Il créa donc les corps célestes, puis la Terre sur laquelle il fit pousser une grande variété de plantes et vivre des animaux à profusion. En dernier, peut-être mal inspiré et sans doute fatigué après tant d'efforts, il créa l'homme et la femme. Constatant la faible constitution de ces créatures, il leur fit don de la faculté de rêver, comme une possibilité de ressourcement vers les racines et le sens des choses, comme une chance d'accéder au paradis.

373 La formulation complète de cette blague est : « Maman, c'est encore loin l'Amérique ? » — « Tais-toi et nage ! ». Il existe une variante déjà plus réaliste : « Tais-toi et rame ! ».

374 J'écris « semble-t-il », car quelques-unes, cachées dans les hautes vallées de Papouasie ou au fin fond de ce qui reste de la forêt amazonienne, ne nous sont pas encore connues. Grand bien leur fasse !

L'anthropologue canadien Diamond Jenness, rapporte le cas d'un Ojibwé qu'un rêve de jeunesse avait ramené au temps des origines : « *Il avait rêvé que la terre se trouvait partiellement recouverte d'eau, jusqu'à une ligne de rochers encore visible ; que le pays était plein d'îles, mais avec peu d'habitants ; que les animaux étaient si nombreux et si apprivoisés qu'ils continuaient à paître même quand les Indiens s'approchaient tout près ; et que lui-même pouvait se déplacer à très grande vitesse d'un endroit à l'autre.* » (Jenness, 1935 : 49)

Les Tupi-Guaranis, auxquels appartiennent les Tekos et les Wayãpis de Guyane, appellent « Terre sans mal » ce paradis perdu. Une autre tribu tupi, les Tembés, nous dit Alfred Métraux, un ethnologue, « *ont conservé intact le mythe de la Terre-sans-mal. Maira, le héros civilisateur, y réside au milieu d'une vaste prairie, couverte de fleurs, où les oiseaux qui parlent nichent à même le sol. Près de la maison de Maira s'élève un grand village dont les habitants mènent joyeuse vie. Ils se nourrissent de fruits semblables à des Calebasses. Leurs jardins ne demandent aucun soin, les plantes une fois semées y poussent d'elles-mêmes. Lorsque Maira et ses compagnons atteignent la vieillesse, ils ne meurent pas, mais redeviennent jeunes. Ils chantent et festoient sans arrêt.* » (Métraux, 1967 : 15-16)

Les représentations du jardin d'Eden, de la « Terre sans mal », quel que soit le nom que l'on donne à la création, nous offrent l'image d'un monde « *beau, ordonnée et harmonique* » où tous les désirs sont satisfaits, où l'on vit éternellement heureux en compagnie des personnes que l'on aime. Pourtant, les mythes de création se développent tous, semble-t-il, car je ne les connais pas dans leur totalité, même si j'ai beaucoup lu, suivant un processus de séparation, de différenciation, de diversification, et se concluent par le divorce aux torts partagés du pouvoir créateur et de sa création.

Le ou la créateur(trice) représente l'unité, une certaine forme de perfection, mais la Vie, la matérialisation de la vision initiale implique des écarts différentiels : c'est ainsi que

le (ou la) Dieu(éesse) sépare les corps célestes, nous l'avons vu, qu'il/elle crée des êtres divers, dont chaque catégorie est elle-même diversifiée : il y a des hommes, des femmes, des hermaphrodites et des transsexuels ; des êtres humains noirs, blancs ou d'autres nuances de gris, des martiens plutôt verts selon une croyance populaire dont j'ignore le fondement ; des chameaux à une bosse et d'autres à deux bosses ; des rhinocéros à une ou deux cornes, etc. Chacun selon *sa* nature, et tous selon *la* nature, telle est la loi.

Mais le/la créateur(trice) différencie aussi les qualités sensibles, les émotions et les sentiments : le chaud et le froid, le sucré et le salé ou l'amer, le blanc et le noir³⁷⁵, la douleur et le bien-être, le beau et le laid, le triste et le gai, l'amour et la haine, etc. Il divise les êtres humains eux-mêmes en ethnies, en clans, en cultures et en langues, etc.

La vie créée par le/la créateur(trice) est diversité, il ne saurait en être autrement. Et le monde matériel ne peut être la *Terre sans mal*, il n'y a pas de paradis sur terre. Les peuples traditionnels sont, dans ce constat, en accord avec Jean Rostand qui déclarait que « *l'enfer, c'est quand tout sera parfait* ». L'imperfection du monde comme son incroyable foisonnement de formes et de couleurs, est une condition de son existence. Car une « terre sans mal », c'est aussi un lieu sans joie, sans émotion, insipide, incolore, inodore, sans histoires et sans histoire, invivable pour tout dire. Pour apprécier le plaisir, il faut connaître la douleur et l'apaisement³⁷⁶ ; pour aimer, il faut savoir ce que c'est de haïr... Et Luc Ferry précise fort à propos : « *s'il ne restait pas du temps, de l'histoire, donc un peu de désordre, un peu de dysharmonie et de déséquilibre, il ne se passerait plus rien ! Le cosmos ne bougerait plus, il serait confiné dans l'immobilité la plus totale et on s'y ennuerait à mourir.* » (Ferry, 2008 : 103)

Ceux qui, comme moi, apprécient grandement le fait d'être vivant et festoyant plutôt que mort et pourrissant, entretiennent le rêve que ça dure comme ça éternellement.

³⁷⁵ Je parle cette fois des couleurs.

³⁷⁶ La blague classique de l'homme qui se donnait des coups de marteau sur la tête et qui répondait à celui qui s'en étonnait : « ça me fait tellement de bien quand je m'arrête », prend ici tout son sens.

Ce rêve d'immortalité est largement partagé par l'humanité, seule consciente de sa finitude – vieux souvenir de philo –, et les Ojibwés racontent une histoire à ce propos. Il est dit, dans un mythe qui n'est pas sans rappeler *La divine comédie* de Dante (XIII^e s.), ou *l'Épopée de Gilgamesh* (II^e millénaire av. J.-C.), qu'un homme nommé Ogauns entreprit avec l'aide de quelques « esprits » de parcourir les différents niveaux de la Création, depuis la Terre en passant par les espaces éthérés du Ciel et par les profondeurs abyssales et angoissantes des mondes souterrains. Je passe sur les détails de ce récit épique³⁷⁷ pour arriver directement à la *conclusion prévisible* : Ogauns échoue dans sa tentative, l'immortalité n'est pas au programme. La leçon du mythe est ici que s'il y a vie, il y a mort. La vie est un couloir de la mort dont nous sommes amenés, plus ou moins tard, selon la gravité de nos crimes ou l'état de nos organes, à suivre la ligne verte³⁷⁸ du quartier des condamnés à la peine capitale jusqu'à la salle d'exécution.

Les mêmes Ojibwés et les peuples traditionnels en général³⁷⁹, du moins ceux que je connais d'Ève ou d'Adam, précisent deux choses que le lecteur peut retenir pour la suite et la fin de cet essai. D'abord, contrairement à nous, « civilisés », « évolués », « modernes », ils ne considèrent pas ces dyades³⁸⁰ comme des couples d'oppositions, mais comme des complémentarités. N'en déplaise à Hobbes (1651)³⁸¹, à Marx (XIX^e siècle), à René Girard (2004) ou aux sociologues³⁸², le conflit, l'affrontement, ne sont pas un principe vital de toute

377 Voir : Navet, 2007.

378 Je fais référence ici au film de Frank Darabont : *La ligne verte* (*The Green Mile*) sorti en 1999 et inspiré du roman-feuilleton éponyme de Stephen King (1996).

379 J'aurais pu aussi bien prendre l'exemple des Tekos qui racontent que Wilakala, le Créateur, voulait que les êtres humains soient immortels et que, par la faute des hommes eux-mêmes, ils laissèrent passer la chance d'échapper à la maladie et à la déchéance.

380 Une dyade est, selon le *Petit Robert* qui écoute aux portes et est toujours bien informé : la « *réunion de deux principes qui se complètent réciproquement* ».

381 Dans son ouvrage *Léviathan* (1651), Thomas Hobbes, philosophe anglais, écrit que l'état de nature est un état de « *la guerre de tous contre tous* ».

382 La généralisation est abusive, j'en conviens, mais ce qui est écrit est écrit.

société humaine. Ce qui anime le monde chez les peuples traditionnels est plutôt un effort permanent vers la conciliation, qui parfois échoue certes, de l'ensemble des composantes de la vie sur cette petite planète : humaines-non humaines, collectives-individuelles, visibles-invisibles, passées-présentes, etc.

Devant l'impossibilité de concrétiser son rêve de « Terre sans mal », le Créateur finira par abandonner les humains, et, du coup, les autres êtres vivants : rivières, pierres, arbres, animaux³⁸³ ..., sauf que ceux-ci possèdent naturellement le mode d'emploi, ils suivent spontanément les « lois naturelles », tandis que l'être humain, égaré sans fiche technique dans un monde qui lui est désormais étranger, va commettre bévée sur bévée et s'aliéner le reste de la création. Pour survivre, il devra se faire prédateur : le fameux « chasseur-pêcheur-cueilleur » cher aux ethnologues classiques.

L'être humain devra aussi, c'est le deuxième point, s'inventer des règles de bonne conduite, une éthique distinguant un *bien* et un *mal*, et qui limite singulièrement sa liberté, mais aussi ce qui lui permet de s'exprimer. Il devra apprendre à passer, en termes freudiens cette fois, du *principe de plaisir* au *principe de réalité*. Ce sont, par exemple, le tout aussi célèbre tabou de l'inceste, les interdits nombreux qui régissent les relations de prédation en faisant de l'animal, non une proie taillable et corvéable à merci, mais un égal qui accepte de son plein gré de s'offrir à la flèche ou à la lance du chasseur pour nourrir les enfants des humains. Cela donne au moins bonne conscience.

S'ils respectent ces règles, les hommes et les femmes des sociétés traditionnelles, à leur mort, seront exemptés des maux de ce monde pour jouir pleinement là-haut des plaisirs qu'il offrait parcimonieusement en bas. Les chrétiens, eux, selon l'imagerie populaire, seront assis, suivant leurs idées politiques je suppose, à la gauche ou à la droite de Dieu, sévère vieillard à barbe blanche, dénué d'humour, et entourés

383 Les peuples traditionnels ont aussi une autre conception de ce qui est vivant et de ce qui ne l'est pas.

d'anges asexués jouant de la lyre assis sur des nuages. Chacun porte sa croix... ou pas. Moi, j'ai choisi mon camp.



Le premier « paradis perdu », c'est celui de l'enfance. Dans les années 1950, quand nous partions en vacances, mes parents, ma sœur et moi, dans la Peugeot 201³⁸⁴ de mon père qui l'appelait *Trépidante*, il fallait prévoir une journée, et les casse-croûte³⁸⁵, pour faire les 350 km qui séparent Paris, où nous habitions, du village de Bretteville-en-Saire, près de Cherbourg, où ma grand-mère Alice louait à un Monsieur Carpentier une maison sans eau, sans gaz et sans électricité, immodestement et abusivement appelée « Villa Bellevue »³⁸⁶. C'est dans le jardin de cette maison rustique que j'ai connu mes premières aventures, chez les terribles Chavantes de l'Amazonie ou les fiers Sioux des grandes plaines de l'Ouest américain. À dix ans, l'imagination, exaltée par les illustrés³⁸⁷ que nos parents ramenaient de Cherbourg chaque jeudi, faisait fi du temps et de l'espace ; elle nous transportait à peu de frais là où nous rêvions d'aller, vers des « terres sans mal » à notre mesure. Un massif d'hortensias devenait facilement un repaire de pirates, l'espace boueux près de la citerne un marais infesté de caïmans, et un gentil chat roux à poil long, que nous appelions *Brutus*, un fauve redoutable.

J'ai eu la chance par la suite, en 1971 précisément, de voir mes rêves prendre corps en me rendant pour de vrai en Amérique, chez les Indiens qui n'étaient pas encore *amers*, successivement au Canada (juillet-août) et en Guyane (à partir d'octobre). Au Canada, invité par l'une des filles du chef avec

384 Elle démarrait à la manivelle.

385 Sans oublier « *la moutarde et les cornichons* » comme le chantait Nino Ferrer (*Les cornichons*, 1966).

386 À moins de se hisser sur la pointe des pieds au-dessus du muret d'enceinte derrière la maison, on ne voyait guère la mer, et la vue donnait surtout sur les carrés de pommes de terre – terrible *no man's land* pour les enfants que nous étions (gare aux ballons qui s'y égarèrent !) –, dont le jardin était uniformément planté.

387 *Coq hardi*, *L'intrépide*, le *Journal de Mickey* et, plus tard, *Pilote*.

laquelle j'entretenais une relation épistolaire et amoureuse depuis plusieurs années, je débarquai le 4 juillet dans une réserve indienne ojibwée de l'Ontario : Saugeen. Je poursuivais déjà des études d'ethnologie et, bien informé par mes lectures, je ne m'attendais certes pas à y trouver des Indiens emplumés vivant dans des tipis et chassant les bisons³⁸⁸, mais il est vrai qu'au premier regard, rien dans ce que j'observais n'évoquait une quelconque spécificité « amérindienne ». Je voyais des maisons en bois alignées le long des routes, des gens un peu bronzés quand même, mais qui regardaient les *Flintstones* et *Happy Days* à la télévision en buvant du Coca-cola ou de la bière, mangeaient le matin leurs œufs au bacon arrosés de ketchup comme tout le monde³⁸⁹, jouaient au base-ball et au hockey, etc.

L'évangélisation – dans la région, ce furent surtout les méthodistes qui s'y collèrent – et les politiques d'assimilation ont marqué les corps et les esprits et modelé un décor qui évoque fort peu la vie dans les bois d'autrefois. Pourtant, je me suis rapidement rendu compte qu'il subsistait malgré tout un mode d'être, de penser et d'agir *amérindien*. Il s'exprime déjà dans les relations sociales, la place centrale qu'occupent les enfants-rois qui sont partout chez eux et dont les anniversaires sont fêtés comme il se doit avec gâteaux à la crème et barils de crème glacée vanille-chocolat, la cohésion de la communauté, l'hospitalité et la générosité, l'esprit de partage en tous domaines, le respect de l'autre et l'absence de jugement, etc.

Mais il y a aussi des choses plus subtiles, des techniques du corps³⁹⁰, une façon de marcher par exemple, un rapport au temps différent, au point que les Amérindiens eux-mêmes ont inventé l'expression « *indian time* » en s'en moquant un peu, car l'humour est un autre trait caractéristique, souvent passé sous silence par les très sérieux « spécialistes », de la

388 Toutes choses que les Ojibwés, peuple de chasseurs-pêcheurs-collecteurs des forêts subarctiques, n'ont jamais pratiquées. La création de « stéréotypes » (western, bande dessinée, publicité, etc.) est un aspect majeur de l'ethnocide sur lequel je ne m'étends pas davantage ici.

389 Ah bon, pas vous ?

390 Concept créé par l'ethnologue Marcel Mauss en 1934. Voir Mauss, 1968.

philosophie des Indiens d'Amérique. Un humour qui exprime parfois une certaine autodérision : lors d'un pow-wow³⁹¹ au Canada, l'animateur précisa, en invitant les participants à se dépêcher de revêtir leurs costumes de danse, que le début du pow-wow était fixé à 14 heures juste, « *no indian time !* »

À l'exception de quelques champions de course à pied³⁹², j'ai rarement vu les Indiens courir après le temps comme le lapin fou d'*Alice au pays des merveilles*. Le symbole de la sagesse est d'ailleurs, dans plusieurs ethnies, la tortue caractérisée par la lenteur du corps et la célérité de la pensée ! Il faut prendre le temps de faire les choses bien et Sitting Bull, homme-médecine (chaman) sioux, disait à la fin du XIXe siècle : « *Unissons nos esprits afin de voir quel avenir meilleur nous pouvons construire pour nos enfants.* » Comme en écho, un siècle plus tard, un autre chef, ojibwé celui-ci, James Mason, s'adressant à ses pairs, déclarait en 1983 : « *Unissons nos pensées afin d'agir en harmonie. Nous devons toujours avoir à l'esprit que ce que nous décidons ici affectera, pour toujours, nos enfants et nos petits-enfants [...]. Nous ne devons pas nous précipiter, même si c'est la survie des nations indiennes qui est menacée comme elle ne l'a jamais été. Nous ne devons pas prendre des décisions trop rapides que nous pourrions regretter plus tard. Agissons avec sagesse plutôt qu'avec hâte.* »

Ainsi, dans les conseils (*councils* pour les lecteurs anglophones) où l'on discute des affaires importantes de la communauté, les décisions peuvent se prendre à l'unanimité, car on ne craint pas de manquer un repas, ou que « l'heure tourne ». D'ailleurs, on mange quand on a faim et l'on dort quand on a sommeil. Je n'ai jamais vu non plus un Amérindien s'adressant à un auditoire en lisant un papier où lui-même ou quelqu'un

391 Voir plus loin la définition de ce mot.

392 Citons Jim Thorpe, Indien sauk des États-Unis, double médaillé d'or dans le pentathlon et le décathlon des Jeux olympiques de Stockholm en 1912, et Billy Mills, Indien sioux, vainqueur du 10 000 m aux J. O. de Tokyo en 1964. On peut ajouter le coureur cycliste contemporain Neilson Powless, Indien oneida (Iroquois) des États-Unis qui a terminé 13^e du Tour de France 2022.

d'autre³⁹³, comme cela se passe avec nos hommes et femmes politiques, aurait écrit ce que l'orateur était censé dire. Les mots viennent de la tête et du cœur et non d'une quelconque « *feuille qui parle* », ainsi que les Cherokees, selon Johnny Cash³⁹⁴ en tout cas, appellent les « *feuilles blanches comme neige des Blancs* » (« *The whiteman snow white leaves* »). La langue *des* bois oui, la langue *de* bois non. La sincérité, la vérité de l'individu oui, le mensonge et l'artifice non. Autres cultures, autres mœurs...

Dans son ouvrage publié aux États-Unis en 1973 : *God is Red*, Vine Deloria Jr. que j'ai déjà présenté, oppose les conceptions amérindienne et occidentale des rapports au temps et à l'espace : « ... *la différence fondamentale est de la plus grande importance philosophique. Les Indiens d'Amérique considèrent leurs terres – les lieux – comme ayant la plus haute signification possible, et toutes leurs déclarations ont ce point de référence en tête. Les immigrants considèrent le mouvement de leurs ancêtres à travers le continent comme une progression régulière d'événements et d'expériences essentiellement bénéfiques, plaçant ainsi l'histoire – le temps – sous le meilleur éclairage. Quand un groupe se préoccupe davantage du problème philosophique de l'espace, et que l'autre ne considère que celui du temps, les positions de l'un ou l'autre n'ont pas beaucoup de sens lorsqu'on les transpose d'un contexte à l'autre sans considérer ce qui se passe effectivement.* » (Deloria, 1975 : 75-76)

Les Mohawks qui vivent à cheval, au sens figuré, entre le Canada et les États-Unis, complètent les propos de V. Deloria et expriment bien les bases de cette philosophie traditionnelle qui allie des valeurs sociales, spirituelles et écologiques : « *Nous ne considérons pas que nous dominons et pouvons exploiter égoïstement les autres êtres vivants ; nous*

393 Voir, à ce propos, l'excellent film (le dernier avant sa mort en mars 2021) de Bertrand Tavernier : *Quai d'Orsay* (2013).

394 Johnny Cash (1932-2003), l'un des plus célèbres chanteurs cow-boy de *country music*, fit croire un temps, à l'occasion de la sortie de son album *Bitter Tears : Ballads of the American Indian* (1964), qu'il avait du sang cherokee, ce qu'il avoua être faux par la suite, perdant, du même coup, le soutien de ses fans amérindiens.

nous percevons au contraire comme une part intégrante de la Création. Notre objectif essentiel est de nous efforcer d'être en paix, en harmonie et en équilibre avec tous les êtres vivants de la Terre. Nos langues définissent le monde comme une grande famille, et notre relation à lui est une relation de parenté qui se vérifie dans les échanges qu'ont entre elles, et en permanence, toutes les existences qui peuplent l'univers. » (Akwesasne Notes³⁹⁵)

Ces dernières décennies, les Indiens d'Amérique du Nord ont réaffirmé ces valeurs et exhibent des signes extérieurs de richesse culturelle qui ne sont pas cotés à Wall Street. Ils ont remis à l'honneur, au vu et au su de tous, des rites, des pratiques qui structurent un véritable mode de vie, une identité authentique, face aux puissances de mort qui les menacent au premier chef. Les langues sont à nouveau enseignées et des cérémonies anciennes comme la hutte à sudation, la Danse du soleil, le potlach³⁹⁶, longtemps interdits par les gouvernements, sont à nouveau pratiquées. Dans presque chaque communauté aujourd'hui se déroule tous les ans un pow-wow au cours duquel se rassemblent Amérindiens et gens de toutes origines, pour participer ou assister aux danses traditionnelles au son des tambours et des chants. De plus en plus d'enfants et de jeunes prennent part activement à ces festivités, fiers de leur différence.

395 Journal publié par la communauté mohawk de Kanesatake au Canada.

396 Toutes ces cérémonies sont à nouveau autorisées. Au nom du principe constitutionnel de la liberté de religion, les Amérindiens, à l'égal des autres pensionnaires, peuvent pratiquer dans les prisons – où ils sont nombreux – les rituels propres à leurs croyances, comme la hutte à sudation.



Danses amérindiennes au pow-wow de Saugeen (Canada), 2015.

De nombreuses associations aux niveaux locaux, provinciaux (au Canada), nationaux et internationaux se sont créées pour défendre les droits des « Premières Nations »³⁹⁷ (*First Nations*) ainsi que les Amérindiens et l'ensemble des peuples traditionnels se nomment aujourd'hui. Faire connaître aussi la vérité historique qui n'est pas celle des manuels scolaires officiels.

Il faut souligner le rôle des femmes à tous ces niveaux ; non seulement elles se battent³⁹⁸ pour faire connaître et mettre fin aux sévices à caractère raciste et machiste dont elles sont victimes³⁹⁹, mais de nombreuses communautés et organisations (*reservations* aux USA, *nations* au Canada) sont dirigées par des femmes. Nous pouvons saluer au passage la nomination, en 2021, au ministère de l'Intérieur des États-Unis de Deb Haaland, Amérindienne pueblo laguna.

Les Amérindiens demandent aussi aux Blancs d'arrêter de piller leurs tombes – ce qui constitue une grosse partie du gagne-pain des archéologues –, et de profaner les lieux sacrés pour en extraire des artefacts et objets précieux. Ils exigent

397 Au Canada, sont reconnues comme « Premières Nations », les Inuit, les Amérindiens et les Métis.

398 Nous pouvons souligner, par exemple, le rôle de l'*Association des Femmes autochtones du Canada*.

399 Ces dernières décennies, de nombreuses jeunes filles et femmes amérindiennes ont disparu et ont été assassinées au Canada (entre 500 et 1100 ces derniers quarante ans) et aux États-Unis. Le mouvement *Missing and Murdered Indigenous Women* lutte pour la reconnaissance de ces crimes et le châtement des coupables. Voir à ce sujet le film de G. Le Gouil, 2020.

que leur soient restitués les objets qui leur ont été volés et qui sont exhibés dans les musées ou qui finissent dans les ventes aux enchères internationales.

Dans tous les forums internationaux où l'on s'interroge sur les problèmes de cette planète que nous partageons et sur les solutions à apporter, les Premières Nations des Amériques et d'ailleurs réaffirment que, contre vents et marées blanches et noires, ils continuent de résister en proposant un autre mode d'être, de penser et d'agir. L'écrivain-philosophe amérindien Jamake Highwater affirme haut et fort cette résistance : *« Ni l'assimilation ni le génocide n'ont détruit les "sauvages", malgré l'incomparable technologie dont disposaient les missionnaires et les exterminateurs. L'ère des empires a fait lentement naufrage, et maintenant la culture dominante est confrontée au fait indéniable que l'uniformisation du melting pot, en laquelle elle croyait, est une mystification au service de l'idéologie régnante. Non seulement les "sauvages" ont survécu, mais ils se sont multipliés, et ils ont trouvé leur voix. La diversité humaine n'a pas été vaincue par la conformité et l'assimilation. »* (Highwater, 1983 : 17)

Chapitre 9 : Du côté de chez nous... en Guyane

Le combat est pourtant loin d'être gagné. En Guyane, les populations tribales, surtout depuis la création, en 1969, de communes sur la côte et sur les fleuves où ils vivent aujourd'hui (le Maroni, l'Oyapock et quelques affluents) continuent de subir de plein fouet les politiques d'assimilation et de « développement » menées par les gouvernements français successifs, *via* l'école, l'insertion au forceps dans la société de consommation. À quoi il faut ajouter, j'en ai déjà parlé, l'action insidieuse et érosive des sectes.

La création d'un Parc amazonien de Guyane (PAG) en 2007, censée mettre fin à l'orpillage illégal et aux nombreux problèmes environnementaux et humains qu'il pose, est, sur ce plan du moins et dans l'état actuel des choses, un échec. L'orpillage clandestin et les nuisances qu'il entraîne ne semblent pas avoir diminué significativement.

Par ailleurs, si les Amérindiens sont bien « *les gardiens de la forêt* » comme l'affirme un film promotionnel du PAG, ce n'est pas eux, au contraire, qui présentent une menace pour l'environnement. Or, il faut bien dire que les restrictions apportées à l'exercice de la chasse et de la pêche par une réglementation aveugle ne sont pas un encouragement à perpétrer l'économie traditionnelle. Les Amérindiens sont plutôt incités à aller chasser les poulets congelés dans les magasins brésiliens de Vila Brazil juste en face de Camopi et, un peu plus bas sur le fleuve, à Ilha Bela.

Mais les magasins de ces localités illégales et surtout destinées à ravitailler les orpilleurs clandestins, dispensent

essentiellement des produits qui ne sont pas, c'est le moins qu'on puisse dire, de première nécessité : alcool et prostitution, sans parler d'une ambiance sonore dont tout le monde profite au-delà du supportable et, plus récemment, de la propagation du virus Covid-19, dans sa variante brésilienne très virulente.

Le gouvernement est tout aussi impuissant, si même il en a la volonté, à empêcher des projets éco-ethnocidaires, comme celui de la « Montagne d'or » qui vise à une exploitation légale et sur une grande échelle des ressources aurifères de la Guyane. Le vieux mythe de l'Eldorado, « terre sans mal » des Occidentaux, n'est pas mort.

Rien n'a beaucoup changé depuis les débuts de la colonisation. À preuve, ces deux réflexions formulées à un siècle d'intervalle. D'abord celle d'un journaliste de Toronto à propos des Indiens du Canada, en 1863 : « *Nous nous sommes toujours faits les avocats d'un traitement libéral envers les Indiens. Pauvres gens ! Ils ne survivent pas si longtemps parmi les Blancs que nous ne nous efforcions pas de leur donner tout ce que nous pouvons. Mais on ne peut leur permettre de rester sur le chemin de la civilisation de ce continent.* » Ensuite, celle-ci d'un fonctionnaire brésilien toujours à propos des Amérindiens, en 1971 : « *Nous donnerons toute l'assistance qu'il faudra à l'Indien, mais il ne doit pas être un obstacle au développement de ce pays.* » La politique criminelle de l'ex-président du Brésil, Jair Bolsonaro⁴⁰⁰, répondait hélas pleinement à cette injonction : il avait exprimé clairement sa volonté d'en finir avec les Amérindiens en encourageant la déforestation de l'Amazonie au détriment des territoires indigènes, en clamant que l'agriculture (élevage et culture du soja) était « la locomotive du Brésil ».

Ça n'est guère mieux chez nous, sinon à la lettre du moins dans l'esprit. Voici une trentaine d'années, à Strasbourg, invitée par l'association guyanaise *Morpho*, Christiane

400 Le 6 novembre 2022, aux élections présidentielles du Brésil, Luis Inacio Lula da Silva (Lula) a battu d'une courte tête Jair Bolsonaro, redonnant quelque espoir aux défenseurs de l'Amazonie et des Amérindiens qui y vivent.

Taubira⁴⁰¹, alors députée de la Guyane⁴⁰², déclarait à propos du « développement » du département qu'elle défendait bec et ongles : « *Une poignée de personnes [les Amérindiens] ne peut imposer ses choix à la majorité de la population.* » Elle reconnaissait clairement alors qu'elle n'était pas favorable à la création du PAG. Rien ne saurait donc empêcher l'exploitation, jusqu'à épuisement des stocks, des richesses naturelles de la forêt, fût-ce au prix de la dégradation de l'environnement et de la disparition des cultures autochtones !

En Guyane toujours, traditionnellement, lorsqu'on arrive à un village amérindien en canot, la bienséance veut qu'on ne débarque pas avant d'y avoir été invité. Ensuite, si vous êtes les bienvenus, on vous offre une calebasse de cachiri, la bière de manioc, qu'on ne peut refuser. Ces rituels sont de moins en moins respectés, car les visiteurs, touristes, officiels ou « développeurs » ne connaissent pas les usages et n'en ont cure. Et, de toute façon, la plupart trouvent le cachiri répu- gnant⁴⁰³ !

Je me souviens aussi de mes premiers séjours en pays amérindien, où lorsqu'on vous donnait quelque chose, il fallait offrir autre chose en retour. Ces sociétés qui fondent tout leur système relationnel sur l'équité et l'équilibre, fonctionnaient effectivement sur le principe « don contre don ». Mais l'administration elle-même, avec les allocations familiales, les subventions diverses, a habitué les gens à recevoir sans contrepartie ; bien sûr, les cadeaux ne sont pas sans espoir de retour, mais comment comprendre que distribuer des baguettes de pain, ou multiplier les « pots de l'amitié » comme on dit là-bas, fort prisés avant une élection, sont des actes « électoralistes » et dégradants ? Aujourd'hui, le blanc est souvent considéré avant tout comme un pourvoyeur de

401 Il n'est pas étonnant que C. Taubira déteste les ethnologues à propos desquels elle écrit des lignes fielleuses, sans justification aucune, les qualifiant, entre autres amabilités, de « manieurs de charabias » (Voir : Taubira, 2019 : 227 ; 295 *passim*).

402 Elle fut ensuite candidate à la présidence de la République française en 2002, et elle l'a été à nouveau en 2022, avant de renoncer faute de parrainages...

403 Essentiellement à cause du fait que les femmes qui le préparent activent la fermentation avec leur propre salive.

biens matériels, ce qui détériore les relations et, concurremment avec d'autres facteurs, fait tomber les Amérindiens dans l'assistanat, la dépendance et parfois la mendicité. Une autre façon de tuer une culture est bien de saper les valeurs morales qui la fondent en remplaçant, par exemple, des valeurs humaines par des valeurs sonnantes et trébuchantes.

Voici une trentaine d'années, en Guyane, un vieil Indien Teko et moi feuilletons, dans son village du Maroni, un catalogue d'*Air France*, ou d'*Air Caraïbes* et lui, très impressionné par les modèles d'avions de la compagnie, certains pouvant emmener 300 personnes, me dit, pensif : « *Les Blancs sont comme des dieux !* » J'essayai de lui prouver le contraire, de le convaincre que d'inventer sans cesse de nouvelles technologies toujours plus performantes, n'était en aucun cas la preuve d'une essence divine. Mais comment pouvais-je le convaincre, moi pour qui l'informatique est un mystère qui confine à la magie ?

Un autre, un Wayana, déclare dans un film au journaliste qui l'interviewe : « *Nous on n'a rien, la France ne fait rien pour nous.* » J'ai entendu aussi d'autres Amérindiens se plaindre qu'ils n'avaient pas de travail. Car le travail c'est l'argent (*kalakuli*), l'argent qui permet d'acheter tout ce que les gens ne produisent plus eux-mêmes ou dont on les a persuadés qu'ils ne pouvaient se passer. Chasser, pêcher, cultiver le manioc, construire un canot, un carbet, ça n'est pas du travail, ça ne rapporte pas d'argent !

Créer des besoins que les gens n'ont pas les moyens de satisfaire eux-mêmes est la meilleure façon de les rendre dépendants et de transformer des sociétés autosuffisantes et autonomes en sociétés d'assistés, ceci pour le plus grand bénéfice des profiteurs de tout poil.

Les Tekos racontent un mythe de création du monde qui, après maintes péripéties que je ne puis détailler ici, arrive à un épisode où Wilakala, le Dieu des Tekos, après avoir diversifié physiquement les populations en Blancs, Amérindiens,

et Noirs, leur offre la possibilité d'atteindre la *Terre sans mal*, qui, à l'époque où l'on m'a fait ce récit (les années 1980-90), était la France, la France dont on les avait convaincus qu'elle était bel et bien ce lieu d'abondance et de vie facile dont ils rêvaient. Mais *Palana*, l'étendue d'eau qu'ils doivent traverser avant d'y parvenir est semée d'embûches, parcourue de monstres marins, comme dans l'odyssée de Saint-Brendan, et seul le Blanc arrive à destination. Il sera donc l'unique bénéficiaire des merveilles de ce pays de Cocagne que sont, entre autres choses, les automobiles, les terrains de foot, les MacDo, les boîtes de nuit, les iPads et les EHPAD⁴⁰⁴.

Après cette répartition géographique, Wilakala va procéder à une répartition culturelle. Il dispose dans la forêt, comme des œufs de Pâques, divers paquets et demande aux représentants des trois peuples qu'il a créés d'aller les chercher. Le Blanc, dont on suppose qu'il n'a fait qu'un aller et retour dans ce qui sera désormais son pays, ressort de la forêt avec un sac qui contient de l'or ; l'Indien, lui, ramène un sac plein de viande boucanée ; le Noir, décidément malchanceux, hérite d'un sac rempli d'outils. Le destin des uns et des autres est scellé : les Blancs auront la richesse et le pouvoir ; les Indiens vivront des produits de la forêt (chasse, pêche, collecte et agriculture) ; les Noirs, qui ont tiré le mauvais numéro, sont condamnés à travailler pour les Blancs, à être leurs esclaves.

Bien qu'ils ne soient pas les moins bien lotis, les Tekos, certains d'entre eux du moins, considèrent qu'ils ont raté le coche lorsqu'ils ont eu peur de franchir une mer dont ils ne voyaient pas le bout, et qu'ils ont laissé la *Terre sans mal* aux Blancs. La France, ils sont assez nombreux aujourd'hui à y avoir été et il est peu probable qu'une version actualisée du mythe reproduirait le même schéma. La métropole n'est pas le paradis perdu et la vie n'y est pas facile pour qui n'a pas d'argent, pas de métier. Toutefois, ils semblent accepter l'idée qu'on leur a mise dans la tête que l'avenir, c'était la modernité⁴⁰⁵. Belle expression, si l'on peut dire, de l'égoïcide, le vieux

404 Peut-être pas les EHPAD au temps de la Covid-19.

405 Dès 1971, lorsque je tentais, avec mes collègues et amis ethnologues P. et F. Grenand, de mettre en place un programme d'enseignement adapté aux Amérindiens, les élèves exprimaient déjà, dans leurs rêves comme dans leurs

schéma évolutionniste continue d'opérer, non seulement dans la façon de voir des occidentaux, mais aussi, maintenant dans celle des peuples colonisés et dépendants.

Lorsqu'on leur demande, dans le cadre d'un concours scolaire, de représenter et d'imaginer, sous la forme d'un dessin, le passé, le présent et l'avenir de leur village, Camopi, les enfants wayãpis et tekos de l'école dessinent un triptyque comme celui dont je donne l'illustration et qui a obtenu le 1er prix (!). Hier (*passé*), c'était la chasse et la pêche à l'arc sur le fleuve dans des canots en bois que les Amérindiens fabriquaient eux-mêmes. Les hommes portaient des calembés⁴⁰⁶ et les femmes des camisas⁴⁰⁷, les habitations, les carbet, dit-on en Guyane, étaient ouverts et couverts de feuilles de palmier. Aujourd'hui (*présent*), les maisons, construites par des Brésiliens sur des plans parfois dessinés par des Blancs, sont fermées et couvertes en tôles ; les gens sont vêtus de shorts et de t-shirts pour les hommes, de jupes et de soutiens-gorges pour les femmes. La chasse se fait au fusil dans des canots en aluminium équipés de moteurs hors-bord et achetés au Brésil avec l'argent du salariat ou des allocations familiales. Demain (*futur*), Camopi sera devenue une ville avec ses maisons à étage, ses trottoirs, ses voitures et ses bus... et quelques arbres quand même.



Comment les enfants de l'école imaginent leur village, Camopi, hier, aujourd'hui et demain.

dessins, cette fascination pour le monde extérieur. Cayenne était la référence et particulièrement le grand magasin *Bata* de la place des Palmistes.

406 Pièce de tissu rouge rectangulaire qui passe entre les jambes et rabattue devant et derrière sur une ceinture en coton.

407 Jupe-pagne.

Dans l'esprit des jeunes artistes, de gré ou de force, il n'y a plus de place demain pour la culture traditionnelle, les Indiens ne seront plus les « gardiens de la forêt », car il n'y aura plus de forêt (le rêve de Bolsonaro) et ils ne seront plus Indiens du tout (pas seulement le rêve de Bolsonaro), assimilés au mode d'être, de penser et d'agir de la civilisation dominante. Ici, on se souvient de la citation de Frantz Fanon, la supériorité des valeurs blanches n'est plus discutée. Elle est acceptée comme une fatalité.

Les conséquences morales d'une telle autodépréciation sont terribles, j'en ai déjà évoqué quelques-unes : perte des valeurs morales, perte des savoirs et des techniques traditionnels, perte des repères..., et, en conséquence, apathie, inertie, perte d'estime de soi, désespoir, alcool, violences, suicides.

✘✘✘✘

En 2017, Alexis Tiouka⁴⁰⁸, Indien kali'na et juriste, publie, en collaboration avec Hélène Ferrarini, le premier livre politique⁴⁰⁹ écrit par un Amérindien⁴¹⁰ de Guyane. Cet ouvrage intitulé *Petit guerrier pour la paix*, fait, à partir de l'expérience personnelle de l'auteur, un bilan de la situation des Amérindiens de Guyane.

A. Tiouka commence par dénoncer les méfaits de l'évangélisation dans les *homes* et d'une école inadaptée. Un home indien, « c'était⁴¹¹ un pensionnat tenu par des prêtres et des sœurs catholiques, où étaient envoyés les enfants amérindiens. Nous étions sous la tutelle de l'État, c'est-à-dire que nous étions presque considérés comme des "enfants abandonnés", comme si nous étions des orphelins, alors que nous avons nos parents ! On nous interdisait d'y parler nos langues. Il fallait

408 Alexis Tiouka est décédé en décembre 2023.

409 Je précise que Ti'iwana Couchili, Indienne teko, et Mauricienne Fortino, Indienne palikwene, sont les auteures de plusieurs livres de contes.

410 Je dois signaler ici l'ouvrage publié en 2004 de Jean Moomou, membre de l'ethnie bushinenge Aluku, qui est le premier livre écrit par un représentant d'un peuple traditionnel de Guyane.

411 Un seul home est encore en fonction à Saint-Georges-de-l'Oyapock.

parler français. Il fallait aller à la messe. Et à l'école. » (Tiouka, 2017 : 16) L'ethnologue Françoise Armanville, citée par A. Tiouka, résume ainsi la politique de l'évêque de Cayenne Marie : « Pour faire d'un petit Indien un bon chrétien, il faut d'abord en faire un orphelin. » (Ibid. : 18)



Alexis Tiouka (à droite) et l'auteur.

Dans un ouvrage qu'elle a écrit à la suite de celui qu'elle a rédigé avec A. Tiouka, H. Ferrarini (2022), à l'appui de ce qu'écrit A. Tiouka sur sa propre expérience, s'attache à démontrer, et elle le fait de façon sérieuse et convaincante, l'impact sur les Amérindiens de Guyane de l'évangélisation et de l'institution des homes religieux, surtout à partir des années 1950. Elle montre notamment la collusion entre les autorités laïques et religieuses⁴¹², une complicité que nous avons déjà vue à l'œuvre au nord du triple continent américain et qu'A. Tiouka, dans son introduction, qualifie de « *politique d'assimilation et d'intégration forcées* » (Ferrarini, 2022 : 10).

H. Ferrarini précise : « *En Guyane, quelque 2000 enfants ont été placés dans ces internats catholiques des années 1930 à aujourd'hui [...]. Des phratries entières, sur deux ou trois générations, ont grandi loin de leurs parents, aux côtés de religieux, dans un environnement culturel autoritaire et empreint de violence qui leur était totalement étranger.* » (Ibid. : 23)

Comme au Canada, et dans les colonies en général, les enfants étaient enlevés de force à leurs familles⁴¹³ pour être

412 Les internats puis homes amérindiens tenus par des religieux catholiques bénéficièrent de subventions d'État tout le temps de leur existence.

413 Voir Ferrarini, 2022, p. 170-171.

« civilisés » de la façon la plus brutale. Et les fins, les moyens et les conséquences sont similaires : « *Les années dans les internats constituent un choc culturel majeur pour plusieurs générations d'autochtones guyanais que les religieux se sont donné pour mission de discipliner.* » (*Ibid.* : 180) Le but est bien de transformer en profondeur, d'assimiler donc, les « petits sauvageons »⁴¹⁴ pour en faire des « petits Français bronzés »⁴¹⁵, de les adapter à un autre « mode de vie »⁴¹⁶, à de nouvelles valeurs : « *Le code occidental [...] se décline en une multitude de codes : corporel, vestimentaire, alimentaire... C'est le quotidien des enfants dans tout ce qu'il a de sensible, de sensoriel, d'indicible que les homes modèlent. Les odeurs, les couleurs, les lumières, la texture de la peau, la notion du temps, la sensation de faim... d'infimes détails qui s'avèrent fondamentaux puisqu'ils façonnent le rapport au monde. Et dessinent une domination culturelle qui pénètre les moindres interstices de la vie.* » (*Ibid.* : 181)

H. Ferrarini parle aussi, à partir des nombreux entretiens qu'elle a réalisés avec d'anciens pensionnaires de ces homes, des brimades, des tortures même qu'ils et elles subissaient : privation de nourriture, enfermement, obligation de rester agenouillé pendant des heures, coups de pied, coups de bâton, coups de lanière en cuir ou de ceinturon : « *Le recours aux punitions collectives est également courant. Ces châtiments s'appliquent en cas de refus de manger, mais également pour punir des bagarres, des paroles, des vols, des insubordinations, des relations amoureuses... Et parfois, la colère des encadrants s'abat sans cause clairement identifiée par les enfants.* » (*Ibid.* : 194)

À nouveau, la comparaison s'impose avec ce que l'on sait des *Residential schools* au Canada⁴¹⁷.

414 Expression de l'évêque de Guyane, Mgr Marie, en 1959 (*Ibid.*, p. 179).

415 Pour paraphraser l'auteur amérindien cri du Canada Harold Cardinal (1970) qui, lui, parle de « petits hommes blancs bronzés » comme fruits de l'acculturation scolaire et religieuse.

416 Expression d'une ancienne pensionnaire des sœurs de Mana, dans les années 1960.

417 Voir plus haut et plus bas.



Dans le premier ouvrage (2017), écrit à deux mains avec H. Ferrarini, Alexis Tiouka se livre à un historique des luttes menées par les peuples traditionnels qui peuplent encore en majorité ⁴¹⁸ la grande forêt guyanaise, plus de 90 % de la surface de cette collectivité d'outre-mer. L'entrée des Amérindiens de Guyane sur la scène politique est d'abord la création en 1982 de l'AAGF, *Association des Amérindiens de Guyane française*, et surtout, en décembre 1984, l'organisation par les Kali'nas de la première *Rencontre des Amérindiens de Guyane* à Awala Yalimapo, l'une de deux communes amérindiennes du département⁴¹⁹. Les responsables politiques locaux invités qui s'attendaient à une gentille exhibition folklorique en furent pour leurs frais⁴²⁰.

Félix Tiouka, frère de l'auteur de cet essai, s'adressa aux autorités présentes dans un long discours où il exprima sans concessions les revendications des « Premières Nations » de Guyane. Sommairement, il s'agit de reconnaître et de préserver une identité et un mode de vie fondés sur des valeurs humaines, écologiques et spirituelles, ce qui implique une prise en compte à tous les niveaux, et notamment scolaire, des spécificités amérindiennes, la reconnaissance des droits sur les terres qu'occupent les Amérindiens, une plus grande autonomie économique et un respect des environnements marins, fluviaux et terrestres : « *Depuis que les Européens ont mis les pieds sur nos terres, nos droits fondamentaux ont été constamment bafoués [...] La négation de l'autre⁴²¹, de sa spécificité et de ses droits a toujours été une des caractéristiques de la suffisance des peuples européens se considérant comme les porteurs de la seule vraie civilisation et de la seule vraie foi. Dans cette perspective ethnocentrique, nos terres étaient à conquérir, nos peuples à civiliser selon votre système de*

418 Si l'on excepte les orpailleurs clandestins qui, dans le cadre même du Parc, sont aujourd'hui plus nombreux que les résidents amérindiens français.

419 La seconde étant Camopi, sur l'Oyapock, dont j'ai longuement parlé.

420 Plusieurs invités, dont le sous-préfet, quittèrent la réunion pendant ce discours fondateur.

421 A. Tiouka reprend ici un concept développé par Robert Jaulin.

valeurs. *Malgré tous vos efforts pour nous assimiler à votre civilisation, nous avons pu y résister victorieusement.* » (Ibid. : 108-109)

Alexis Tiouka rappelle qu'au nom d'une certaine « unité du peuple français », la France refuse de signer et de mettre en application la Convention 169 de l'Organisation internationale du travail (1989) qui reconnaît aux peuples autochtones le droit d'être considérés différemment et de disposer des moyens, y compris dans le cadre scolaire, de préserver leurs langues et leurs cultures. La Convention internationale relative aux droits de l'enfant (1989) va dans le même sens puisque l'article 30 stipule que « *dans les États où il existe des minorités ethniques, religieuses ou linguistiques ou des personnes d'origine autochtone, un enfant autochtone ou appartenant à l'une de ces minorités ne peut être privé du droit d'avoir sa propre vie culturelle, de professer et de pratiquer sa propre religion ou d'employer sa propre langue en commun avec les autres membres de son groupe* » (Ferrarini, 2022 : 11). La Déclaration des Nations unies sur les droits des peuples autochtones, adoptée en 2007, réaffirme et étend ces mêmes droits à l'ensemble des peuples autochtones de la planète.

Alexis Tiouka montre toute la difficulté qu'il y a à « concilier tradition et modernité », une formule qui est souvent présentée comme la solution miracle à tous les problèmes des sociétés traditionnelles, mais qui ne se réalise que dans l'univers des *Flintstones*⁴²². À l'instar du « mariage de la carpe et du lapin »⁴²³, comment en effet rendre compatibles des conceptions et des systèmes, des philosophies que presque tout oppose : les façons d'envisager les relations avec les autres, avec l'environnement, les notions de travail, le rapport au temps, les rythmes de vie, etc. S'il estime inévitable et nécessaire d'adopter un certain nombre des outils du système dominant, de l'intégrer pour mieux s'en servir ou le

422 Série télévisée d'animation américaine en 166 épisodes, créée en 1960 par William Hanna et Joseph Barbera. Diffusée en France sous le titre *La famille Pierrafeu*.

423 Même avec une autorisation parentale, l'union stérile d'un mammifère, le lapin, et d'un poisson, la carpe, présente en effet des difficultés insurmontables, et ce, quelle que soit la sincérité des sentiments des intéressés.

combattre (une formation scolaire et universitaire, les technologies informatiques, etc.), c'est bien un *reset* que propose A.Tiouka, mais une réinitialisation en tous points contraire à celle qu'imaginent les transhumanistes (je ne vais pas tarder à y revenir) : « *Nous ne voulons pas accepter ce modèle de société qui est le vôtre et demeurons fidèles à notre modèle de société communautaire dans laquelle les droits collectifs priment sur les droits individuels.* » (Ibid. : 108) ; « *Nous voulons demeurer Amérindiens et conserver notre langue, notre culture, nos institutions propres.* » (Ibid. : 104) Reste, bien sûr, à définir selon quelles modalités imaginer et mettre en place un tel projet. Reste aussi à vaincre les obstacles qui sont nombreux, à commencer par les préjugés et les idées prêtes à porter.



Propagande religieuse à Oiapoque, Brésil.

Chapitre 10 : « Mieux vaut tard que jamais » : la repentance papale

Nous constatons la convergence entre les politiques « amérindiennes » des gouvernements canadien et français : convergence dans les principes (l'assimilation, donc l'ethnocide) ; convergence dans la réalisation au travers des institutions d'enseignement⁴²⁴, et plus particulièrement, mais pas seulement, des pensionnats ; convergence au niveau des effets destructeurs. Les mêmes faits se sont produits, selon la même logique coloniale, un peu partout où la civilisation christiano-capitaliste a tendu à s'imposer par toutes les formes de la colonisation : en Irlande, en Scandinavie, en Australie, en Afrique, en Océanie, etc.

Voici quelques décennies que les Amérindiens et autres Premières Nations ont entrepris de s'exprimer et de se faire entendre par la parole et l'écriture, mais aussi par le film, les arts plastiques, etc. Les langues autochtones ont commencé à se délier et à dénoncer la machine coloniale, au point où la dissimulation et le mensonge n'ont plus été possibles.

En juin 2008 fut mise en place, à l'initiative conjointe du gouvernement du Canada et des Nations premières de ce pays, une Commission de vérité et réconciliation (*Truth and Reconciliation Commission*). Après une longue enquête menée aux quatre coins du Canada et au cours de laquelle quelque 7000 survivants et autres personnes impliquées dans le système des pensionnats furent invités à raconter leurs

424 Le professeur Glen Coulthard, Amérindien d'origine, a remarqué avec raison que les écoles étaient seulement « un aspect d'un projet plus large visant à absorber ou assimiler les Autochtones. » (2014)

expériences, la commission conclut dans son rapport final en décembre 2015 que les politiques menées conjointement par les gouvernements et les Églises envers les autochtones pouvaient bien être qualifiées de « génocide culturel ». Des 70 000 ex-élèves des pensionnats encore vivants, on compte près de 32 000 cas d'agression et de violences sexuelles avérées et 6000 cas étaient encore à l'étude voici peu de temps. Les effets de cet ethnocide concernent aussi bien les individus que les communautés. C'est 150 000 enfants amérindiens, inuit et métis qui sont passés par l'un ou l'autre des 130 pensionnats établis au Canada, entre leur création en 1870 et la suppression du dernier en 1996, des enfants arrachés à leurs familles et à leurs communautés par la police, bras armé du clergé, et déportés loin de chez eux qui ont subi, dans ces pensionnats, les pires atrocités de la part de ceux et de celles (prêtres et religieuses, pasteurs) qui s'étaient donné pour mission d'éradiquer la « sauvagerie » et le paganisme, des gens supposés « religieux », mais, dans les faits, sadiques, pédophiles et sans compassion. Les sévices, les tortures⁴²⁵, le manque de soins et la maltraitance régnaient dans ce qui s'apparentait davantage à des prisons qu'à des écoles⁴²⁶.

Dans ces institutions carcérales, 7000 de ces enfants, dont certains étaient encore des bébés, sont morts, sans jamais revoir leurs familles, dont beaucoup de façon anonyme, de maladie, de malnutrition, de suicide. D'autres ont cherché à s'évader, dont la plupart furent repris par la Gendarmerie royale du Canada, la fameuse et si populaire police montée, déjà instrument de la déportation brutale des enfants autochtones. Beaucoup de ceux qui ont subi jusqu'au bout cet enfer parlent de malnutrition, de mauvais traitements, de sévices sexuels, de l'interdiction de toute expression culturelle, à

425 Parmi les punitions infligées par ces représentants sur terre du Dieu chrétien figurait la chaise électrique, oui la chaise électrique, où les enfants recevaient des charges électriques proportionnées à leurs improbables péchés. D'autres étaient contraints de manger leur vomi...

426 Je renvoie ici à l'accablant et poignant film de Gwenlaouen le Gouil : *Tuer l'Indien dans le cœur de l'enfant* (2020) qui traite et des pensionnats et des meurtres et viols de femmes autochtones, y compris par la police, au Canada. À lire aussi, le livre de l'auteure amérindienne cri Michelle Good : *Five Little Indians* (2020).

commencer par la langue. Ce dont ils ne parlent pas souvent c'est de la déchéance post-traumatique qui a suivi : l'alcool, la drogue, la prostitution, le suicide encore, les familles brisées, les cultures en lambeaux⁴²⁷ ...

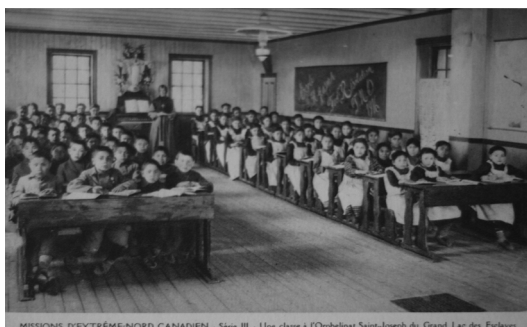


Missionnaire Oblat de Marie immaculée et ses petites victimes.

✠✠✠✠

Le principe de considérer chaque enfant autochtone comme un orphelin, qu'il le soit effectivement ou pas, que nous avons vu opérer en Guyane, fut aussi une base des politiques dites « amérindiennes » menées au Canada et aux États-Unis jusqu'à une période récente. Comme le devoir de « civiliser » et de christianiser les petits Amérindiens pouvait ne pas paraître une justification suffisante, les autorités civiles et religieuses, appuyées par les doctes écrits de certains apôtres du colonialisme, développèrent l'idée, dès le XIXe siècle, que les mères autochtones n'étaient pas capables de *bien* élever leurs enfants, qu'elles étaient « sexuellement immorales, indignes et sales ». Dans les pensionnats, les filles étaient élevées selon le modèle victorien pour être des mères au foyer, bonnes ménagères, cuisinières, couturières et jardinières, attentives aux besoins de leurs maris. Les garçons, jugés intellectuellement déficients, apprenaient des travaux manuels comme la charpenterie, la mécanique, etc.

427 Selon des données de l'UNESCO, 36 % des langues autochtones du Canada sont en danger critique d'extinction.



MISSIONS D'EXTRÊME-NORD-CANADIEN - Série III - Une classe à l'Orphelinat Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves.



MISSIONS D'EXTRÊME-NORD-CANADIEN - Série III - La salle de couture à l'Orphelinat de N.-D. de la Providence.

Parallèlement ou consécutivement à l'enfermement des enfants autochtones dans les pensionnats, nombre d'entre eux furent – et sont encore – « placés » sous tutelle du gouvernement, dans des familles non autochtones où l'on s'efforçait – où l'on s'efforce – de leur faire oublier leur langue et leur culture en les élevant selon les normes dominantes. La solution la plus radicale dont le caractère génocidaire n'est pas contestable et qui n'est pas sans rappeler certains procédés nazis est la stérilisation sans leur consentement d'un grand nombre de femmes autochtones hospitalisées.

Le racisme, toujours très violent, est aussi à l'origine de la disparition et du meurtre d'un grand nombre de femmes autochtones. Celles-ci ont réagi en diligentant, en 2015, une Enquête nationale sur le meurtre et la disparition des femmes et des jeunes filles autochtones (*National Inquiry into Missing*

and Murdered Indigenous Women and Girls). Le rapport final de l'enquête, en 2019, concluait clairement au génocide et mettait en évidence l'inaction des forces de l'ordre, voire même leur participation dans les violences commises à l'encontre des femmes autochtones. La proportion des femmes et des hommes autochtones incarcérés dans les prisons est bien supérieure à celles des autres composantes de la Nation canadienne, et le rapport révélait que les délits commis étaient souvent en rapport avec l'expérience directe ou indirecte des pensionnats.

La Commission de vérité et réconciliation présentait dans son rapport final toute une série de propositions visant à promouvoir dans toutes les institutions d'enseignement, de communication, etc., les cultures et les initiatives autochtones. Cette commission fut relayée en 2015 par le Centre national pour la vérité et la réconciliation avec les mêmes objectifs, et le 30 septembre a été reconnu comme Journée nationale de réconciliation et symbolisée par le port de T-shirts orange où est imprimée la phrase : *Every Child Matters* (« Chaque enfant compte »).



Dès juin 2008, le Premier ministre Stephen Harper présenta les excuses du gouvernement pour sa participation dans l'administration des pensionnats. Plus tard, en 2017, ce fut au tour de Justin Trudeau, lui aussi Premier ministre, de demander pardon aux victimes des pensionnats.

La responsabilité de l'Église catholique est élevée puisqu'elle administrait, avec des fonds du gouvernement donc, 67 % des pensionnats autochtones. Les 33 % restant

étaient gérés par l'Église anglicane, l'Église unie⁴²⁸ et l'Église presbytérienne. Celles-ci ont aussi exprimé leurs regrets, l'Église unie en 1986, les deux autres l'année suivante. Les Oblats, très présents dans le Nord, ont présenté leurs excuses en 1991. En 2009 quand même, l'Église catholique a dit « sa peine et sa tristesse ».



En juillet 2022, j'étais au Canada pour y effectuer mon séjour annuel de six semaines dans la communauté qui m'a adopté : la Nation ojibwé de Saugeen, dans l'Ontario, lorsqu'un événement fit la une de la presse nationale canadienne et bientôt d'autres journaux en Europe, y compris en France, et ailleurs : la découverte, en juin 2021, à Kamloops en Colombie britannique, au Canada, sur le site d'un ancien pensionnat religieux, des restes⁴²⁹ anonymes de 215 enfants amérindiens victimes des mauvais traitements et des maladies. D'autres sites semblables ont été mis à jour à proximité d'anciennes *Residential Schools*, comme à Port Alberni, aussi en Colombie britannique, les communautés (*First Nations*) de Muskowekwan dans le Saskatchewan, de Fort Albany dans l'Ontario, Brandon dans le Manitoba, etc. Au pensionnat catholique de Marieval dans la communauté de Cowessess, dans le Saskatchewan, pas moins de 751 tombes anonymes ont été révélées.

Ces découvertes allaient précipiter la visite du plus haut gradé de la hiérarchie catholique, le pape François lui-même. Ce « *voyage de repentance* », selon les propres mots du souverain pontife, devait durer moins d'une semaine, du 24 au 30 juillet précisément, et faire la une des journaux canadiens pendant plus de deux semaines.

L'une de recommandations finales de la Commission de vérité et réconciliation du Canada était précisément que

428 Constituée le 10 juin 1925, l'Église unie du Canada résulte de la fusion de l'Église presbytérienne du Canada, de l'Église méthodiste du Canada, de Terre-Neuve et des Bermudes, des Églises congrégationalistes du Canada et du *General Council of Local Union Churches*.

429 On n'ose parler de « charniers », pourtant...

l'Église catholique présente ses excuses pour sa participation active au « génocide culturel ». Une délégation de leaders autochtones amérindiens s'était aussi rendue au Vatican en décembre 2021 pour convaincre le pape de venir au Canada faire un acte de contrition et exprimer ses regrets pour le rôle de l'Église catholique dans le système des pensionnats et l'entreprise d'assimilation violente des populations autochtones. Il s'était laissé convaincre et avait programmé sur un agenda sans doute déjà chargé un séjour, qu'il appelait depuis longtemps de ses vœux, au Canada avant les grands froids.

Le voyage, ne s'annonçait pas de tout repos pour ce vieil homme fatigué, car le dossier à charge auquel il devait répondre n'était pas mince. Il s'est d'abord rendu dans la communauté crie de Maskwacis⁴³⁰ en Alberta où il a fait un premier discours plein d'humilité devant la population locale et le gouverneur général de la province : *« Je suis venu sur votre terre natale pour vous dire en personne ma peine et implorer Dieu d'accorder son pardon, la guérison et la réconciliation, pour exprimer ma compassion et prier avec vous pour vous. [...] La mémoire de ces enfants⁴³¹ est vraiment douloureuse ; elle nous presse d'œuvrer pour s'assurer que chaque enfant est traité avec amour, honneur et respect [...]. Vous avez vécu sur ces terres depuis des milliers d'années, suivant un mode de vie qui respecte la terre que vous avez reçue comme un héritage des générations passées et que vous préservez pour les générations futures. Vous l'avez traitée comme un don du Créateur à partager avec les autres et à chérir en harmonie avec tout ce qui existe, en profonde communion avec tous les êtres vivants [...]. Il est nécessaire de se rappeler comment les politiques d'assimilation et d'affranchissement, ce qui inclut aussi le système des pensionnats, ont été dévastateurs pour les populations de ces terres [...] comment les enfants ont souffert d'abus spirituels, psychologiques, verbaux et physiques ; comment ils furent enlevés très jeunes à leurs foyers*

430 Cette communauté qui regroupe cinq « bandes » était connue sous le nom d'Hobbema jusqu'en 2016.

431 Ceux qui sont morts dans les pensionnats.

et combien cela a définitivement affecté les relations entre parents et enfants, grands-parents et petits-enfants. »⁴³²

Le pape s'est ensuite rendu dans le nord de la province, au lac Sainte-Anne, site d'un grand pèlerinage annuel des Amérindiens chrétiens, puis à la cathédrale Notre-Dame-de-Québec et à la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré au Québec, hauts lieux du catholicisme où il était sûr de recevoir un accueil favorable d'un public réceptif, car converti et où il ne risquait pas d'être lapidé, comme le veut, je crois, la tradition biblique envers les grands criminels. Il a terminé son périple au Nunavut, territoire inuit créé en 1999.

À chaque étape il a renouvelé ses excuses et s'est dit « profondément désolé » ; il a reconnu que les politiques d'assimilation et de christianisation au forceps dans les pensionnats étaient « une erreur désastreuse », « un mal déplorable », etc. Mais ce n'est que dans l'avion du retour qu'il a reconnu le crime de génocide ; « *ça n'était pas venu dans son discours* », a-t-il déclaré aux journalistes, mais mieux vaut tard que jamais.



Le pape en voyage de repentance chez les peuples premiers du Canada.

Bien des Amérindiens présents, dont beaucoup de survivants de ces pensionnats, attendaient davantage de cette visite, jugeant les excuses insuffisantes. Pour beaucoup, et ils l'ont exprimé sur des calicots, ce sont les principes mêmes du christianisme et de la civilisation qu'il fonde, la « doctrine »

⁴³² Ce discours a été reproduit, notamment, par le journal canadien *The Globe and Mail* du 26 juillet 2022.

elle-même qui doit être abrogée⁴³³, à commencer par les bulles (bulles dites « alexandrines ») et autres grimoires par lesquels l'Église catholique se faisait, dès le XVI^e siècle, l'artisan d'un découpage du monde au profit des puissances coloniales d'alors, dont elle-même bien sûr, et au mépris des droits des premiers occupants.

Mais ne faut-il pas aller plus loin ? Dans son discours à Maskwacis⁴³⁴, le pape semble reconnaître la valeur et le bien-fondé des principes sur lesquels repose la philosophie autochtone : « *l'attention portée aux autres, la vérité, le courage et le respect, l'humilité, l'honnêteté et la sagesse* », notre parenté avec tous les êtres créés, l'attachement à la terre et aux liens sociaux et familiaux, etc. Et il reconnaît même que rien ne justifie l'ingérence d'autorité d'une civilisation dans les affaires d'une autre, que toutes les cultures sont également dignes de considération. Toutes choses peu compatibles, pour le moins, avec l'ambition de dominer la nature, le devoir que l'on s'arrogé de convertir, d'assimiler les autres à son propre modèle, etc., qui figurent dans la *Bible* et d'autres textes sacrés. Alors, ne sont-ce pas les principes mêmes de ces « grandes » religions qui sont à revoir ? Comme le dit RoseAnne Archibald, chef nationale de l'Assemblée des Premières Nations⁴³⁵ du Canada : « *les mots ne sont que des mots, ce qui compte vraiment, c'est de changer de conduite [...] la vraie avancée, c'est quand vous commencez à agir.* »

J'aimerais citer, en conclusion de ce bref chapitre, un passage du roman de Michel Jean, auteur innu du Québec qui évoque le pensionnat de Fort-George et le destin tragique de ses pensionnaires qui s'exprime ici : « *Leurs excuses aujourd'hui ne veulent pas dire grand-chose pour moi. Comment remonter toutes ces années à effacer la souffrance ? Et pardonner à qui ? À des fantômes ? Il n'y a plus personne à qui accorder le pardon.* » (Jean, 2021 : 194)

433 « Rescind the doctrine ! » pouvait-on lire sur ces banderoles.

434 Voir plus haut.

435 La plus haute instance représentative des peuples autochtones du Canada.

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Chapitre 11 : « Il y avait un jardin qui s'appelait la terre... »⁴³⁶

Permettez-moi encore une anecdote : à la fin d'un cours que je venais de donner en amphithéâtre à l'université de Strasbourg, dans les années 1990, une étudiante vint me voir et me dit courroucée : « *Monsieur, je suis scandalisée par ce que vous dites de la religion !* » — « *Mais de quelle religion voulez-vous parler, lui rétorquai-je ?* » Pour elle, il ne pouvait y en avoir qu'une, la sienne : la religion chrétienne. Par son invective, elle justifiait, en voulant les invalider, les critiques que j'avais dû faire dans mon cours du prosélytisme missionnaire chez les peuples traditionnels. De même lorsque le Président Sarkozy déclare lors d'une tournée en Afrique : « *Le drame de l'Afrique est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'Histoire.* », avec un grand H à « Histoire », il nie que les Africains puissent avoir leur propre histoire, il affirme qu'il n'y a qu'une histoire possible : celle qu'impose l'Occident par toutes les formes de colonisation et de néocolonisation mentales et physiques.

Voici quelques années, des affiches sur les murs de nos villes montraient une femme africaine et son enfant avec la supplique : « Aidez-la à grandir avec son enfant ». Certes, l'Afrique, après tous les dégâts qu'elle a subis pendant la colonisation, a besoin d'être aidée, mais que pensait le citoyen moyen, si mal informé, en voyant cette image sinon : « ces pauvres africains ne savent pas élever leurs enfants, alors apprenons-leur ». L'éducation africaine, on le sait si l'on veut bien s'informer, est, au contraire, un modèle dont nous

436 Titre d'une chanson de Georges Moustaki, 1970.

pourrions nous inspirer. Mais le bon vieux racisme est toujours prêt à refaire surface.

De quoi les pays dits « émergents » émergent-ils ? Et pour aller où ? Et quelle indécence de parler de « la dette du Tiers-monde » quand l'Occident doit son illusoire richesse à l'exploitation éhontée de toutes les forces vives des pays et des peuples colonisés et au travail des immigrés dans nos usines et dans nos mines ! N'est-ce pas nous qui avons une dette infinie envers ceux (Africains, Polynésiens, Amérindiens...) qui ont largement contribué à la victoire sur le fascisme dans les deux guerres mondiales ?



Soldats amérindiens canadiens pendant la Première Guerre mondiale.

Rien de très nouveau sous le soleil : la société industrielle-capitaliste-consumériste s'arc-boute sur des principes désuets et absurdes qui mènent toute vie sur cette planète vers le mur, car les gens de pouvoir continuent d'imposer leurs lois, des lois liberticides qui ne sont pas les « lois naturelles » dont parlent les scientifiques honnêtes et les peuples traditionnels.

Il faut que l'Occident arrête de se prendre pour le nombril du monde : il y a *des* religions et *des* histoires ! Et tant pis si je m'attire les foudres des bien-pensants, il y a d'autres façons de connaître, de comprendre le monde que le rationalisme cartésien. « *Nos enfants ne savent plus rêver* », me disait Gilbert Pilot, un ami amérindien innu du Canada, voilà bien le problème. Nous l'avons vu, chez les Ojibwés, Kiche Manitu, le Créateur, fit aux êtres humains le don de rêver pour

compenser leur faiblesse face aux autres créatures. Mais cette civilisation tue le rêve, bride l'imagination. Arrêtons donc de nous prendre la tête, tel le *Penseur* de Rodin. Non, les Blancs ne sont pas « comme des dieux » parce qu'ils construisent des engins de mort, des machines à endormir l'esprit de plus en plus performantes. Une seule parole de sagesse vaut mieux que toutes les démonstrations de force, tous les défilés du 14 juillet et toutes les exhibitions de la patrouille de France.

Comment cette civilisation empêtrée dans ses contradictions, menace pour la survie de la planète, peut-elle encore prétendre imposer son modèle ? Soutenir même qu'elle est le *seul* modèle possible ? Une fois n'est pas coutume, je vais citer un prêtre, atypique il est vrai, l'abbé Raynal⁴³⁷, collaborateur, au XVIII^e siècle, de l'*Encyclopédie*, qui s'attache à décrire les bienfaits de l'« état sauvage » qu'il oppose à l'« état de civilisation » : « *Ce que des hommes, sous l'empire de l'honneur et des lois religieuses et civiles, ne rougiraient pas de faire, un sauvage affranchi de toute espèce de contrainte ne le fera pas [...]. Un mot peut terminer ce grand procès [entre les deux états]. Demandez à l'homme civilisé s'il est heureux. Demandez à l'homme sauvage s'il est malheureux. Si tous les deux vous répondent non, la dispute est finie. Ce n'est pas au fond des forêts, c'est au centre des sociétés policées qu'on apprend à mépriser l'homme et à s'en méfier.* » (Raynal, 1772)

Il ressort de cette réflexion qu'il n'existe aucune bonne raison pour la « civilisation », une culture essentiellement urbaine, d'imposer son modèle aux « sauvages », porteurs d'une culture éminemment rurale, ou disons naturelle. Raynal, proche de Rousseau dont il est le contemporain, pressent même que la civilisation va se développer de façon monstrueuse : « *L'homme sans doute est fait pour la société. Sa faiblesse et ses besoins le démontrent. Mais des sociétés de vingt à trente millions d'hommes, des cités de quatre à cinq cent mille âmes, ce sont des monstres dans la nature.* » (*Ibid.*)

437 Raynal va jusqu'à traiter le pape de « Pontife abominable », lui reprochant d'avoir distribué aux grands États coloniaux des terres qui ne lui appartenaient pas. Gageons que l'abbé s'est fait remonter les bretelles, si même il n'a pas été excommunié !



L'Europe ou l'Amérique ne sont pas les « terres sans mal » dont rêvent les Amérindiens, les Africains et d'autres, parce qu'on leur a mis ça dans la tête. Ils ont tôt fait de s'en rendre compte, hélas trop tard, lorsqu'ils survivent à la traversée de la Méditerranée⁴³⁸ dans des embarcations de fortune⁴³⁹ et débarquent, lorsqu'ils survivent et qu'on les y autorise, à Lampedusa ou à l'île de Malte. Ils ne trouvent, de l'autre côté, que des camps précaires, insalubres et misérables. Si les Africains avaient assez à manger chez eux, ils ne risqueraient pas leur vie dans l'espoir d'atteindre des « terres sans mal » ou, au moins, des « terres d'accueil » qui, de plus en plus, les rejettent. S'il n'y avait pas des guerres coloniales qui ne disent pas leur nom, il n'y aurait pas de réfugiés politiques, pas de terrorisme non plus peut-être ; la Méditerranée, et même la Manche⁴⁴⁰, ne seraient pas devenues la fosse commune des illusions perdues. Le monde vacille, il faut le rééquilibrer, revoir les bases.

Je ne prône pas un retour à la lampe à pétrole, à laquelle je préférerais d'ailleurs, si on me donnait le choix, la lampe à huile mais-pas-de-phoque (et pas de palme ou de colza non plus). Mais il faut comprendre que le progrès technologique infini n'est pas la garantie d'une amélioration de notre condition d'êtres vivants. Il faut savoir s'arrêter à un seuil au-delà duquel on aboutit au résultat inverse de celui qu'on escomptait : l'aliénation au lieu de la libération. Nicolas Hulot, ex-ministre de la Transition écologique et solidaire, écrit à ce propos : « *Un progrès dont les effets nous dépassent n'est pas un indice de civilisation. Un progrès qui est une pure réalisation de prouesses technologiques sans apporter d'épanouissement humain n'en est pas un non plus. Pour moi, le progrès doit être un guide pour soulager l'humanité de son inquiétude* »

438 Plus de 20 000 migrants sont morts en tentant de traverser la Méditerranée ces dernières décennies.

439 L'expression « *de fortune* » est ici bien peu pertinente.

440 Dans la nuit du 24 novembre 2021, vingt-sept personnes se sont noyées dans la Manche en tentant de rejoindre le Royaume-Uni.

originelle, la mort, et permettre de traverser paisiblement, voire amoureusement, la vie. » (Hulot, Lenoir, 2020 : 15-16)

« Philips, c'est déjà demain ! » En quoi sommes-nous sûrs que demain sera forcément mieux qu'aujourd'hui ? « Paris une longueur d'avance ! », mais en avance sur qui ? et pour quoi faire ? Ah oui, sûrement pour augmenter le PIB et les dividendes des actionnaires des grandes entreprises !

Sûr que l'après-virus n'a pas été comme avant ; rien n'est jamais comme avant. Alors, on nous dit, avec un vocabulaire inédit et dans l'air du temps, qu'il va falloir choisir entre le « grand Reset », en français « la grande Réinitialisation », et « le grand Réveil ». Après avoir visionné et écouté des heures et des heures de discours, lu des dizaines d'exposés et d'articles sur ce que constituent l'un et l'autre termes de cette alternative, je ne suis convaincu ni par l'une ni par l'autre option, du moins telles qu'elles nous sont présentées. Toutes ces analyses, ces belles théories et les propositions qui sont faites présentent un défaut majeur : celui de ne considérer qu'un seul modèle plus ou moins révisable, plus ou moins améliorable : celui de ce qu'il est convenu d'appeler la civilisation occidentale et le système capitaliste sur lequel elle repose.

La science-fiction et la collapsologie⁴⁴¹ nous offrent essentiellement deux schémas possibles. Le premier, nous y sommes déjà, est celui qu'annonçait George Orwell dans *1984* (1949) : ou les tendances se renforcent et l'on sera tous sous le regard scrutateur et contraignant de tous les *Big Brothers* qui nous dicteront nos conduites en nous soumettant à un nombre croissant d'interdits, ou nous nous révolterons. Le second est un autre scénario catastrophe tel que celui mis en scène par Robert Merle dans *Malevil* (1972) : une poignée de survivants à l'Armageddon nucléaire referont le monde d'avant. On peut y ajouter celui du livre de Pierre Boule, *La planète des singes* (1963), mais cet ouvrage, comme le film (1968) qui en est l'adaptation, présentent un certain degré

441 « La collapsologie est un courant de pensée transdisciplinaire apparu dans les années 2010 qui envisage les risques d'un effondrement de la civilisation industrielle et ses conséquences » (source : Wikipédia, une fois n'est pas coutume).

d'irréalisme puisque les singes, qui dirigent la planète, décident, sans beaucoup de discernement, de laisser encore une chance aux humains en ne les exterminant pas quand il serait temps encore.

xxxx

Supprimer l'argent⁴⁴², la propriété privée, les banques, les impôts, voire le travail, pourquoi pas si ces modifications se font dans un contexte entièrement renouvelé, qui n'obéisse plus aux normes capitalistes qui mettent toujours au-dessus les intérêts financiers particuliers d'une poignée au détriment de ceux de la majorité de citoyens. Bien sûr, il faudra, si on en finit, au moins pour un temps, avec les virus et leurs variants – ça n'est pas encore gagné –, et compte tenu de la catastrophe économique annoncée, prendre un nouveau départ, reconstruire sur de nouvelles bases. Mais ce qu'on nous annonce n'est guère réjouissant : le suprahumanisme, un modèle dans lequel nous serions tous des *Superman*⁴⁴³, des *Superwomen* et des *Terminators*⁴⁴⁴ est une stupidité.

Bien sûr, nous ne pouvons que souscrire à cette réflexion de M. Onfray : « *Quels pères ou mères préféreraient un enfant trisomique quand la possibilité leur est offerte d'éviter cette catastrophe grâce au génie génétique ? Qui souhaiterait transmettre son hémophilie ou son diabète sachant qu'une intervention sur le génome d'un amas de cellules permet à un homme d'échapper toute sa vie à ces maladies impérieuses dans chaque moment du quotidien ? Lequel voudrait offrir en cadeau de bienvenue à son fils ou à sa fille une mucoviscidose, une malformation cardiaque, un spina-bifida ou un nanisme sachant que les investigations thérapeutiques et les*

442 L'argent (pièces et billets) est la chose la plus sale qui soit, au propre (!) comme au figuré. Outre sa valeur-symbole, il circule de main en main, des mains plus ou moins souillées. Par ailleurs, quelles que soient les précautions que l'on prenne, en nettoyant par exemple avec des lingettes les poignées de porte des édifices publics et les barres des caddies des supermarchés, nous sommes constamment sous la menace de quantité de maladies infectieuses.

443 Référence au personnage de BD *Superman*, créé en 1933 par J. Siegel et J. Shuster et adapté au cinéma, à partir de 1978, par R. Donner.

444 Référence au film de James Cameron *Terminator* sorti en 1984.

soins géniques suppriment ces hypothèses néfastes ? Qui ? » (Onfray, 2003 : 189) Mais, il faut bien prendre conscience que si, grâce aux super-technologies, nous devenions insensibles à la douleur, aux maladies et au vieillissement, donc immortels, le monde serait vite surpeuplé et la terre entière deviendrait un espace de confinement irrespirable, avant de disparaître en tant que lieu de vie⁴⁴⁵. Et Frédéric Lenoir ajoute : « À quoi cela servirait-il de vivre mille ans si nous prenons des antidépresseurs, si nous sommes malheureux ou si nous évoluons dans un environnement dégradé et une société qui crée de plus en plus de malaise psychologique, mental, moral, spirituel ? » (Hulot, Lenoir, 2000 : 237)

Car aucune technologie ne nous fera échapper à l'angoisse et à la violence, aucune technologie n'a le pouvoir de nous rendre « sages ». Et le même auteur ajoute justement : « *Serait-il par ailleurs acceptable que certains vivent si longtemps grâce à une révolution technologique très onéreuse, alors que des milliards d'êtres humains continueraient de mourir jeunes de malnutrition et de maladies diverses, faute d'hygiène et d'accès aux soins élémentaires ?* » (Ibid.) Toujours une affaire d'équilibre...

Oui, assurément, après la Covid-19 et ses avatars, s'il y a un « après », il faudra remettre les pendules à l'heure, et BC ne signifiera plus *Before Christ*, mais *Before Corona*. Mais, même si cela constitue déjà un sacré changement, ça n'est pas le plus important. Tous les auteurs qui ont réfléchi sur la situation s'accordent à penser que ce virus maudit a accéléré certaines tendances préexistantes. Denis Lafay écrit par exemple : « *l'époque pandémique n'est que l'amplificateur des symptômes de l'époque moderne, l'accélérateur des stigmates de la contemporanéité.* » (Morin, Rabhi, 2021 : 10-11)

445 Luc Ferry, auto-déclaré philosophe, est littéralement emballé par les perspectives du transhumanisme et lorsqu'on lui oppose, dans un débat télévisé, le problème démographique, il déclare, avec quelque cynisme, que l'espèce humaine peut bien disparaître, bon débarras (ce qui est sans doute l'avis de bien des créatures non humaines), ou qu'il sera temps, le moment venu, d'aller peupler Mars ou d'autres planètes, ce que les super-technologies nous permettront de faire, il n'en doute pas. Personnellement, même si je sais que mon avis importe peu, je n'ai guère envie d'aller m'établir, même dans une bulle « tout confort », sur un tas de cailloux.

Quelques-uns, les complotistes, pensent même que la pandémie a été créée de toutes pièces par une sinistre mafia disposant de gros moyens pour renforcer les pouvoirs d'État, *via* les « forces de l'ordre », contrôler nos vies à tous les niveaux, *via* les technologies d'abrutissement, d'endoctrinement, d'intox, d'égoicide, dirais-je, etc. Il serait tout aussi naïf et dangereux de penser et de laisser penser qu'il est tout à fait impossible que des laboratoires au service de puissants groupes d'intérêt (comme *BigPharma*) aient inventé sciemment les virus du SIDA et de la Covid-19, que d'affirmer comme une évidence, et sans preuve, que tel est bien le cas.

Klaus Schwab et Thierry Malleret, dans leur ouvrage : *COVID-19, The Great Reset* (2020) montrent que la crise économique due aux mesures de confinement et à l'arrêt des activités dans la plupart des secteurs s'accompagne d'une crise sociale (chômage), mais aussi individuelle, sans qu'il soit ni possible ni nécessaire de distinguer ces niveaux : « *Au moment où nous écrivons (juin 2020), l'impact de la pandémie, en termes de santé mentale ne peut être quantifié ou établi de façon générale, mais on en connaît de façon large les contours. En deux mots : 1) les individus qui avaient des problèmes de santé mentale avant, comme la dépression, vont souffrir de façon accentuée de désordres anxieux : 2) les mesures de distanciations sociales, même lorsqu'elles auront été atténuées, auront empiré les problèmes de santé mentale : 3) dans beaucoup de familles, la perte de revenus consécutive au chômage plongera les gens dans un phénomène de "mort de désespoir" ; 4) les violences et les abus domestiques, particulièrement contre les femmes et les enfants, augmenteront tant que durera la pandémie ; 5) les personnes "vulnérables" et les enfants – ceux qui sont en soins, les défavorisés socio-économiques et les handicapés qui demandent un soutien au-dessus de la moyenne – seront particulièrement en risque de détresse mentale accrue.* » (Schwab, Malleret, 2020 : 227)⁴⁴⁶

Le propos paraît sensé, les trois ou quatre années écoulées semblent même confirmer ces prédictions, et on donnerait

446 Traduit de l'anglais par mes soins.

aux auteurs le bon Dieu sans confession, mais la lecture d'un autre ouvrage, écrit avant la pandémie, donne un éclairage différent aux idées de Klaus Schwab. Si le diagnostic des maux de civilisation est bon, les remèdes proposés apparaissent presque pires que le mal. Il s'agit de *La quatrième révolution industrielle* paru en 2016 (2017 pour la traduction en français). Précisons d'abord que K. Schwab est le fondateur, en 1971, du *World Economic Forum* dont le but avoué est de réunir des chefs d'entreprises, des économistes, des spécialistes de la communication, des responsables politiques, des scientifiques, des universitaires, des syndicalistes, des ONG, etc., afin de réfléchir et d'élaborer des stratégies, des codes éthiques peut-être, face à cette révolution qui vient.

Dans cet ouvrage, K. Schwab entend démontrer qu'une quatrième révolution industrielle (après celles de la vapeur, de l'électricité et de l'informatique première époque) est en marche et qu'on ne saurait y échapper : « *Des innovations technologiques majeures sont sur le point de provoquer d'immenses bouleversements dans le monde entier. C'est inévitable.* » (p. 21) ; « *Il est impossible de revenir en arrière, même si le processus de mondialisation devait s'inverser.* » (p. 25) Il présente quelques effets de ce processus : « *L'intelligence artificielle (IA), la robotique, l'Internet des objets (IdO), les véhicules autonomes, l'impression en 3D, les nanotechnologies, les biotechnologies, les sciences des matériaux, le stockage d'énergie et l'informatique quantique, pour ne citer que ceux-là.* » (Schwab, 2019 : 11)

« Inévitable », « impossible », je ne sais pas vous, lecteur, mais moi, rien que les mots me font peur. Sûrement déjà parce que je ne comprends pas trop bien ce qu'ils signifient⁴⁴⁷, mais surtout parce que ça ne parle pas de l'humain, un humain

447 Par exemple, je n'ai toujours pas compris à qui et à quoi pouvaient servir des « voitures autonomes ». Normalement, une voiture c'est fait pour vous conduire, vous et votre famille si vous en avez une à proximité, d'un endroit X à un endroit Y pour aller faire des courses à Auchan, partir en vacances en Normandie (où vous voulez en fait), vous promener dans les bois (pas de Boulogne si vous êtes en famille) le dimanche ou rendre visite à la grand-mère. Celle-ci serait sans doute surprise de voir arriver la voiture seule sans ses occupants habituels. Difficile, n'est-ce pas, de tenir une conversation cohérente et de partager le gigot, le diplomate ou les religieuses (je parle des gâteaux

de chair et de sang, comme aurait dit l'anthropologue Bronislaw Malinowski (1884-1942) qui faisait cette recommandation à ses étudiants en partance vers des terres et des peuples lointains : « *Ne jamais oublier l'organisme humain, vivant, palpitant, fait de chair et de sang, qui demeure quelque part au cœur de toute institution.* » (cité par Kardiner & Preble, 1966 : 238) Et n'oublions pas non plus que, comme toutes les autres espèces animales, l'être humain (les femmes comme les hommes, j'insiste) éprouve des sentiments, des émotions, des mots qui semblent mal s'accorder avec un certain langage scientifique pur et dur.

⋈⋈⋈

La démonstration de K. Schwab, et même s'il met en parallèle dans la deuxième partie de cet ouvrage, les avantages et les inconvénients des avancées de la recherche, présente deux défauts majeurs selon moi : 1. Elle part du principe que le progrès technologique est sans limites et inéluctable ; 2. Elle se déploie dans le seul cadre de la civilisation occidentale, sur le principe implicite que cela reste le seul modèle possible et qu'il est seulement améliorable. Malgré le titre que donne l'auteur à son livre, il n'est donc jamais question d'une *vraie* révolution.

Et puis j'ai l'impression, moi qui suis plutôt un littéraire, que tout cela m'échappe et que je me retrouve complètement à la merci de n'importe quel savant fou – y compris en utilisant la machine à écrire perfectionnée qu'est, entre autres choses, mon ordinateur, et aussi en recourant à Internet – qui voudrait faire de moi une marionnette. Pour Pinocchio⁴⁴⁸, simple et modeste pantin de bois, pouvoir bouger était peut-être mieux que rien, mais je ne suis pas Pinocchio, je ne pars pas de rien : j'ai un corps et une âme (disons, un esprit), il

bien sûr, nous ne sommes pas des Tupinambas) dominicaux avec un véhicule, même s'il est muni d'un GPS bavard et d'une Intelligence artificielle.

448 Pinocchio, pour ceux qui l'ignoraient, est un personnage inventé par Carlo Collodi (1826-1890) et le héros de son livre : *Les aventures de Pinocchio* paru en 1881. Le destin de cette marionnette animée à dessein a été mis en images dans un dessin animé de Walt Disney en 1940.

me semble, et j'ai sans doute plus à perdre qu'à gagner dans l'intervention de la Fée bleue dans l'atelier de Geppetto.

Mais n'est-ce pas pourtant ce qui est en train de se passer ? Le monde est peut-être sur le point de devenir un théâtre de marionnettes avec Guignol, Madelon, son épouse, Gnafron son pote, amateur comme lui de beaujolais, le gendarme qui ne crache sûrement pas dessus⁴⁴⁹ et quelques autres. La présence intempestive et très incommode du virus Covid-19 et autre variole du singe n'est-elle pas l'occasion rêvée pour des personnes mal intentionnées de pousser plus loin, tel l'apprenti sorcier⁴⁵⁰, et de faire de nous des animaux-machines, au grand désespoir *post mortem* de Descartes qui tenait beaucoup à nous différencier des babouins et des oryctéropes ?

Les promesses des « progrès » techniques que K. Schwab juge « inévitables », avec le soutien inconditionnel de l'informatique, permettent effectivement d'envisager, en restant assis chez soi bien tranquillement, de communiquer avec le monde entier à la vitesse de la lumière, de faire tout ce que nous faisons aujourd'hui, mais moins vite, en marchant, en courant, ou en conduisant un vélo ou un véhicule à moteur. Ces « progrès » rendront possibles la guérison de toute maladie, la réparation de tout dégât corporel, le remplacement dans le corps humain de toute pièce défectueuse comme dans une automobile ou un réfrigérateur. Les êtres humains, devenus « hommes – et femmes – Lego », pourront être reconstitués « façon puzzle » comme aurait dit Michel Audiard⁴⁵¹ ; plus de gueules cassées comme après la guerre de 14-18, plus d'*Elephant man* et autres monstruosité qui vous rendent la vie impossible, nous serons tous comme *L'homme qui valait trois milliards*⁴⁵², série télévisée de science-fiction des années 1970, ou, en cas d'erreur de manipulation, comme

449 Selon une croyance populaire, l'alliance du sabre et de l'écouvillon était une tradition dans la maréchaussée, mais méfions-nous des stéréotypes.

450 Voir note 371.

451 Référence au film de Georges Lautner : *Les tontons flingueurs* (1963).

452 Cette série créée par Kenneth Johnson est inspirée du roman de Martin Caidin : *Cyborg* (1972).

la créature de *Frankenstein*⁴⁵³ ou encore *Hulk*⁴⁵⁴, surnommé « le Titan vert ». Les troubles neurologiques ou psychiatriques seront guéris par interventions directes sur le cerveau et les diverses zones qui orientent nos conduites. On observera aussi une amélioration infinie de nos capacités intellectuelles – notre QI défiera les lois de la gravitation – et physiques d'êtres humains.

On imagine les Jeux olympiques du futur ! Non seulement, nous serons tous des Einstein ou des Marie Curie, mais les humains seront enfin meilleurs qu'une puce au saut en hauteur, plus performants qu'un kangourou au saut en longueur, plus rapide qu'un guépard au cent mètres, etc. Il y aura du travail pour les rédacteurs du *Guinness Book of Records* !

Dans le monde qui vient, les *Femen* pourront aller se rhabiller puisque, selon Rémi Sussan (2013), journaliste scientifique, il n'y aura plus d'inégalités de traitement entre hommes et femmes, plus de « pandémie patriarcale », puisqu'il n'y aura plus de sexe du tout ! Ou il y en aura des milliers ! Le transhumanisme est aussi un transgendérisme, et certains « espèrent ainsi aider l'humanité à développer son plein potentiel et à aller au-delà de l'identité sexuée [...] les cellules-souches et les thérapies géniques pourront, dans un avenir proche, nous permettre de reconfigurer notre corps à loisir, bien mieux que ne le fait la chirurgie aujourd'hui. » (Sussan, 2013 : 148)

Le problème est, en bref, que les transhumains n'auront plus d'humain que le titre et que, de toute façon, il n'y en aura pas pour tout le monde. C'est là aussi où le bât blesse : ces « progrès » ne bénéficieraient – lorsque bénéfice il y aurait – qu'à une minorité de privilégiés, ceux-là mêmes qui sont aux commandes ou qui tiennent les cordons de la bourse (c'est souvent les mêmes), avant d'être, comme l'apprenti sorcier⁴⁵⁵, rattrapés, puis dépassés par leurs propres inven-

453 La créature du Dr Frankenstein est le héros du roman de Mary Shelley : *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1818).

454 *Hulk* est un personnage de bande dessinée créé par Jack Kirby au début des années 1960. Il a ensuite été le héros d'une série télévisée : *The Incredible Hulk*, dans les années 1970, avant de passer au grand écran.

455 *L'apprenti sorcier* est un poème de Goethe (1797), mis en musique par Paul Dukas (1897) et en images par les studios Walt Disney sous la forme d'un

tions. Et la majorité sera d'autant plus sous le joug des super-humains qui la manipuleront par un contrôle tous azimuts. Par une sorte d'emballlement du système, on risque donc de s'écarter du « projet initial » : l'amélioration de la condition humaine, telle qu'elle était définie par les philosophes des Lumières, jusqu'au point de la contredire puisque l'être humain qui devait en bénéficier finira par disparaître.

K. Schwab reconnaît les risques : « *l'innovation et la disruption auront des effets à la fois positifs et négatifs sur notre niveau de vie et notre bien-être.* » (Schwab, 2020 : 24), mais la justification du projet du *World Economic Forum* qu'il préside oblige à un optimisme auquel le citoyen lambda a du mal à adhérer. Pour en tirer tous les bénéfices, écrit-il, il faut « *maîtriser la révolution technologique [...] de manière à améliorer l'état du monde* » (*Ibid.* : 14). Et cette « révolution » serait « *une opportunité pour tous* » (*Ibid.* : 26). Il finit par nous promettre un avenir radieux : « *Il semblerait que le grand gagnant soit le consommateur. Avec la quatrième Révolution industrielle apparaissent de nouveaux produits et services qui, à très faible coût, facilitent la vie du consommateur. Appeler un taxi, trouver un billet d'avion, commander un objet, effectuer un paiement ; écouter de la musique, regarder un film – tout cela peut à présent se faire en ligne. Pour nous tous consommateurs, les bienfaits de la technologie sont indiscutables.* » (*Ibid.* : 24)

Cette citation éclaire et révèle le fond de l'impasse dans laquelle cette civilisation s'est égarée. Déjà, l'être humain est défini comme un « consommateur », ce qui peut paraître quelque peu réducteur. Ensuite, écouter de la musique chez soi, même confortablement assis dans un fauteuil relaxation, un casque high-tech sur les oreilles, ne donne qu'une partie, peut-être pas la plus importante, du plaisir que l'on peut avoir à aller à un concert *live*. Et même les *home cinemas* ne remplacent pas les salles obscures. Le cinéma, comme la musique, ce n'est pas seulement quelque chose que l'on regarde ou que l'on entend, c'est quelque chose que l'on partage, quelque chose qui participe, et de quelle manière,

dessin animé intégré au film *Fantasia* (1940).

à notre condition d'être vivant et sensible. L'idée même de poser comme objectif premier de « faciliter la vie » est une aberration ; le bonheur n'est en aucune façon dans la facilité. Sinon, ça se saurait depuis longtemps.

Edgar Morin, sociologue promu, depuis qu'il est un centenaire heureux (mais inquiet quand même), au rang de philosophe, a évidemment raison d'écrire : « *Aujourd'hui, la nouvelle illusion, notamment celle du transhumanisme et du cénacle économique-technocratique, est de croire que seules des techniques comme l'intelligence artificielle vont constituer le progrès, voire promettre la victoire sur la mort. Le progrès est détourné de son substrat, il est circonscrit à la technique et à la science [...] Cette tendance coïncide avec un mouvement de régressions intellectuelles et morales considérables.* » (Morin, Rabhi, 2021 : 51)

Le bonheur ne peut donc résider dans ce qui apparaît comme le but ultime de ce « progrès » : l'immortalité. Outre les problèmes démographiques déjà évoqués que poserait une augmentation exponentielle de la population humaine, la vie biologique, sociale et personnelle implique un début et une fin, même si la plupart des peuples pensent, ou espèrent en tout cas, que la mort dans ce monde prélude à un redémarrage sous d'autres cieux, sous d'autres formes. La conscience de la finitude est à la fois terrifiante et nécessaire. La mort à ce monde donne un but à la vie : naissance, maturation et mort sont la loi commune de tout organisme vivant, et une vie éternelle, même si l'on en rêve, serait probablement invivable. Je laisse à l'intuition du lecteur ou de la lectrice le soin de voir pourquoi il en est ainsi, s'il en est ainsi⁴⁵⁶. Les peuples traditionnels en ont pris conscience, nous l'avons vu plus haut. Nous l'avons dit aussi, les soi-disant « progrès » ne seraient pas pour un bénéfice commun, ils ne favoriseraient pas l'éclosion d'une société vraiment égalitaire, si c'est même possible et souhaitable.

En fait, les penseurs ont raison de dire que ce qui se passe aujourd'hui n'est que la poursuite logique d'un processus engagé depuis longtemps. C'est ce que remarque Olivier Rey,

456 Je ne vais quand même pas faire tout le travail !

historien et philosophe des sciences : « *Le transhumanisme, en tant que tel, est récent, mais loin d'être une météorite imprévisible chue d'un désastre obscur, il apparaît comme le prolongement d'une logique de pensée à l'œuvre depuis plusieurs siècles.* » (Rey, 2018 : 90) Alors faut-il interrompre ce processus ? Est-ce même possible ?

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Chapitre 12 : Il en faut pour tous les goûts

Alors que je me dirige doucement vers une conclusion, car je sens que mon public commence à décrocher, je vois que les bancs du fond de la classe se dégarnissent discrètement, et comme, de toute façon, il faut savoir finir et se passer de rappel, je crains que cela ne soit pas sur une bonne impression, et ce qui va suivre ne va pas arranger les choses. Au risque de tomber dans les rets de quelque école de non-pensée ou d'un mouvement politique à courte vue, je ne peux ignorer le rôle de l'islam et, plus précisément, de ce que l'on appelle « le terrorisme islamique », dans la situation générale du monde actuel. L'islamisme est aujourd'hui la seconde religion du monde en termes de nombre d'adeptes (1,8 milliard de musulmans), derrière le christianisme qu'il devrait dépasser, selon certains, d'ici la fin du siècle. Difficile de faire comme s'il n'existait pas ! D'autant, et là je m'engage, j'en ai bien conscience, sur un terrain glissant (une pente fatale ?), qu'il porte une bonne part de l'immigration dans des pays occidentaux à tradition plus ou moins chrétienne. Comment se fait donc la rencontre, si elle se fait ?

Les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis (près de 3000 morts) réalisés (ou pas ?) par le réseau djihadiste Al-Qaida, et la vague tsunamique d'attentats qui a suivi dans d'autres pays occidentaux, y compris la France, marquent l'émergence ou la réémergence d'une version vindicative de l'islam. Ils sont aussi le signe de l'exacerbation des rapports souvent tendus, sinon ouvertement conflictuels, entre les pays occidentaux et les pays du Moyen-Orient. Dans ces relations, et notamment à cause de la présence de pétrole

(nerf de toutes les guerres et bien plus) dans les pays du Golf persique, le politique, l'économique et le religieux se mêlent comme un écheveau de laine où un chat aurait mis la patte. Je ne me hasarderai pas à le démêler, car je n'en ai nullement la compétence. Ce que l'on constate, c'est que toutes sortes de violences se sont exprimées, à tort ou à raison, et je le dis de la façon la plus neutre, « au nom de l'islam ». C'est bien une religion et des façons de voir et de croire que les membres de *Daech* ou de l'État islamique entendent imposer au monde en le « coranisant », de la même façon que les chrétiens, par leurs nombreuses sectes, ambitionnent encore de convertir la planète entière.

J'ai déjà dit, longuement et à partir des faits historiques, ce que je pensais du rôle déterminant de l'idéologie chrétienne dans la situation actuelle du monde ; il me reste à vous dire, si toutefois cela vous intéresse et par souci d'équité, ce que je pense de ce qui se pose comme seule alternative. On peut déjà constater la chose suivante : l'une et l'autre religion, la chrétienne et la musulmane présentent, par principe, un caractère hégémonique totalitaire, puisque chacune des deux espère convaincre l'ensemble des humains de cette planète qu'elle est la seule valable : « *En vérité, la vraie religion, au point de vue d'Allah, est l'Islam.* » (*Coran, sourate 3 v 17*) Là, nous sommes bien, d'emblée, dans un conflit où il faut un gagnant et un perdant. Il faudrait même dire un vainqueur et un vaincu, puisque, depuis le début des croisades (XI^e siècle), c'est en termes belliqueux que l'une et l'autre veulent à tout prix s'imposer.

Je viens de relire le *Coran* et mon impression générale est toujours la même : le livre est, comme la *Bible* d'ailleurs, truffé de répétitions et de contradictions, au bilan, guère passionnant⁴⁵⁷, et, curieusement, il ne se présente pas vraiment comme un guide spirituel, à moins de réduire la spiritualité à l'adoration béate et inconditionnelle d'Allah tout-puissant. Il est logique qu'à toutes les lignes on demande, avec une pénible insistance, au croyant d'obéir à ses commandements qui d'ailleurs, se résument essentiellement à cinq obligations,

457 J'assume la subjectivité du propos.

dites « piliers de l'islam » : 1. L'attestation de foi de l'existence et unicité de Dieu et de la prophétie de Mahomet (*chahada*) ; 2. Les cinq prières quotidiennes (*salat*) ; 3. L'aumône (*zakat*) aux nécessiteux dans les proportions prescrites en fonction de ses moyens ; 4. Le jeûne du mois de ramadan (*saoum* ou *siyam*), qui dure de l'aube au coucher du soleil ; 5. Le pèlerinage à La Mecque (*hajj*), qui doit s'effectuer au moins une fois dans sa vie, si le croyant en a les moyens physiques et matériels.

De ces commandements, censés définir une éthique, un seul, le troisième, est tourné vers les autres, c'est-à-dire vers la vie sociale, ce qui, pour l'humain, paraît pourtant essentiel. Les autres existent pour l'individu, pour son confort moral, si je puis dire les choses ainsi. J'ai écrit que l'essentiel des prescriptions de ce livre « sacré » tient dans la reconnaissance des hommes envers Allah et cela est juste, car visiblement, comme dans la *Bible* et la tradition chrétienne, dans le *Coran*, écrit *par* des hommes et *pour* les hommes, le monde lui-même a été créé pour les humains, et, encore plus précisément pour l'homme au sens sexué et non générique du mot. Lisons d'abord : « *C'est Lui qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre* » (Sourate 2 v 27) ; « *Il a créé pour vous le bétail [...] (Allah vous a donné) des chevaux, des mulets et des ânes, pour vous servir de monture et pour l'apparat. [...] C'est Lui qui fait descendre du ciel l'eau, d'où vous avez votre boisson, et qui (fait pousser) les plantes dont vous nourrissez (vos troupeaux). Avec elle, il fit germer pour vous le blé, les olives, les palmiers, les raisins et toutes sortes de fruits. [...] Il vous a soumis la nuit et le jour ; le soleil et la lune [...] C'est Lui qui a soumis la mer, pour que vous en retiriez de la chair fraîche comme nourriture ; et que vous en fassiez sortir des ornements, dont vous vous parez* » (Sourate 16 v 5 à 14).

Cela a donné une société dont les qualités d'hospitalité, de générosité sont bien connues, et j'en ai moi-même bénéficié plus d'une fois pendant mes séjours en Algérie, au Maroc et au Niger, mais une société terriblement macho. Déjà, lorsqu'Allah, par l'intermédiaire de Mahomet le prophète, dit : « *Allah a fait pour vous, de vous-mêmes, des épouses* »

(Sourate 16 v 74), ou : « *Pendant la nuit du jeûne, est licite pour vous la cohabitation avec vos femmes* » (Sourate 2 v 183), il est clair qu'il s'adresse aux hommes, uniquement à eux, et il en est ainsi tout au long de ce livre. De même lorsqu'il est dit : « *Vos femmes sont pour vous un champ cultivé. Allez à votre champ comme vous voudrez.* » (Sourate 2 v 223)

Christianisme et islamisme partagent une vision consternante de la femme jugée intellectuellement inférieure, frivole, inconstante, impure (en particulier lorsqu'elle a ses règles) et accusée de tous les maux. L'épouse⁴⁵⁸ est réduite à la condition de servante de son seigneur et maître dont elle doit satisfaire les pulsions. Il est dit clairement dans le *Coran*, sans qu'aucune preuve ne soit apportée, et pour cause (je souligne), que : « *Les hommes sont supérieurs aux femmes [...]* Quant à celles dont vous redoutez [je souligne] *l'inconduite, avertissez-les, et reléguez-les dans les chambres à coucher (à part) et battez-les* » (Sourate 4 v 38), et que : « *Les hommes ont la prééminence sur elles* » (Sourate 2 v 228). En outre, le témoignage d'une femme ne vaut que la moitié de celui d'un homme, et en cas de litige : « *Appelez deux témoins d'entre vos gens, ou, s'il n'y a pas deux hommes, un homme et deux femmes* » (Sourate 2 v 282).



Le paradis musulman est moult fois évoqué et décrit dans le *Coran* : « *Allah a promis aux croyants et aux croyantes des jardins sous lesquels courent des ruisseaux ; ils y demeureront toujours ; ils auront de bonnes places dans les jardins d'Eden. Mais la satisfaction d'Allah est ce qu'il y a de plus grand ! C'est la félicité absolue.* » (Sourate 9 v 73)

Ce paradis peut paraître plus attrayant, pour les hommes en tout cas, que le paradis chrétien, mais personnellement, il ne m'emballe pas ; même si, comme cela m'étonnerait, à moins que je retourne ma veste, je mourais en martyr de la foi, j'ai peine à imaginer 72 vierges qui n'aient rien de mieux

458 J'aurais dû écrire « les épouses » puisque l'islam est en principe polygame.

à faire que de m'accueillir à bras ouverts au paradis pour satisfaire mes appétits libidinaux. De toute façon, mes moyens physiques n'étant plus tout à fait ceux de ma prime jeunesse, je craindrais, si le désir était partagé, de ne pouvoir toutes les satisfaire dans un délai raisonnable. Je m'interroge aussi sur la capacité des martyrs, souvent dispersés « façon puzzle »⁴⁵⁹ aux quatre coins de Paris, de Madrid, de New York ou d'ailleurs, en mille morceaux par les bombes artisanales qu'ils ont fait exploser, puissent encore faire quoi que ce soit avec ces pauvres jeunes femmes. Et c'est tant mieux pour elles.

Les incroyants, eux, sont promis à l'Enfer : « *Et quant aux malheureux, eux ! dans le feu ! Et là de profonds soupirs et des râles.* » (Sourate 11 v 108) ; « *à quiconque des troupes idolâtres n'y croit pas, le feu lui est promis.* » (Sourate 11 v 20) ; « *Quant à ceux qui n'ont pas cru et qui ont détourné (les hommes) de la voie d'Allah, Nous ajouterons des tourments à leurs tourments, parce qu'ils ont fait le mal.* » (Sourate 16 v 90) ; « *En vérité, ceux qui ne croient pas à Nos signes, Nous les brûlerons dans le feu. Chaque fois que leurs peaux auront été consumées, Nous leur donnerons d'autres peaux, pour qu'ils (puissent) sentir le supplice. En vérité, Allah est puissant ; Il est sage.* » (Sourate 4 v 59) J'avoue avoir du mal à trouver de la « sagesse » dans un tel raffinement de cruauté.

Auparavant, les infidèles doivent être combattus et détruits : « *Combien de cités, qui avaient fait le mal, n'avons-Nous pas détruites, et n'avons-Nous pas remplacées ensuite par d'autres populations ?* » (Sourate 21 v 11) ; « *Nous avons déjà détruit des générations, avant vous, lorsqu'elles faisaient le mal, et que vers elles étaient venus leurs apôtres avec des signes évidents ; mais elles ne (voulait) pas croire.* » (Sourate 10 v 14) ; « *Ô vous qui croyez ! Combattez les incroyants qui sont près de vous, et qu'ils trouvent en vous de la rudesse ; et sachez qu'Allah est avec ceux qui (Le) craignent.* » (Sourate 9 v 124) ; « *Combattez-les ! Allah les châtiara par vos mains et les déshonora* » (Sourate 9 v 14).

On le voit, l'islamisme et le christianisme ont beaucoup de choses en commun, mais malgré cela, et comme la rencontre

459 Voir note 335.

« entre l'esturgeon⁴⁶⁰ et le babiroussa », celle-ci se heurte à des obstacles majeurs, même si les deux religions puisent à des sources communes. Déjà, elles sont rangées, avec le judaïsme⁴⁶¹, dans la même catégorie des « religions monothéistes » et « révélées ». J'ai déjà montré, sinon convaincu, que ces religions ne sont pas plus « révélées » et « monothéistes » que les religions traditionnelles portées par ceux qu'elles qualifient de « païens » et « infidèles ». Edouard Montet, professeur de langues orientales à l'université de Genève, appuie la démonstration en écrivant que « *la croyance aux anges et aux démons fait partie de la doctrine coranique* » (*Introduction au Coran*, 1958) qui effectivement mentionne un nombre considérable de fois l'existence d'anges et de démons.

Le caractère hégémonique est tout aussi présent : l'islamisme est justifié comme le christianisme à s'imposer par la violence. Bien avant les chrétiens, les musulmans, qui se servaient beaucoup d'intermédiaires locaux, opérèrent des razzias dans l'Afrique subsaharienne pour en ramener des esclaves. Comme dans le christianisme, nous trouvons dans l'islamisme de quoi justifier la violence et les dérives extrêmes, le fanatisme auxquels il a donné lieu.

Dans leurs fondements comme dans leurs expressions, ces religions ne sont pas parvenues à réaliser une société « belle, ordonnée et harmonique » conforme à l'idéal ojbwé⁴⁶², qui implique, entre autres choses, le respect de toutes créatures, y compris des femmes et de ceux qui ne pensent pas comme

460 L'islamisme, comme le judaïsme, interdit la consommation des poissons dépourvus d'écaillés. L'esturgeon en comporte très peu (« sur le lobe supérieur de la nageoire caudale », selon la science), mais il a été déclaré *halâl* (autorisé à la consommation) par les autorités. Cette espèce, présente en mer Caspienne, est une source de revenus financiers importante en Iran, grâce au caviar, cela peut expliquer, sinon justifier, cette large interprétation des textes.

461 Le judaïsme, à la différence des deux autres, n'est pas prosélyte et cela fait, pour moi, une grande différence.

462 Et, j'ajouterais, des Grecs et des stoïciens pour qui le « mot d'ordre de toute action juste, le principe même de toute morale et de toute politique » était, pour l'humain, de « *s'ajuster ou s'ajuster au cosmos* » (Ferry, 2006 : 43), un cosmos essentiellement « beau et harmonique ». Comme quoi, décidément, les grands esprits se rencontrent.

vous. Or, il n'y a pas de respect s'il n'y a pas de tolérance, de reconnaissance et d'égalité de traitement dans les religions dont je viens de parler. On ne fonde pas des équilibres sur des déséquilibres. Faute d'appui éthique solide, certains jeunes, déboussolés, en quête d'une cause à défendre, trouvent, ou croient trouver, une identité, en prenant la voie, non de la conciliation, mais de l'affrontement. Et cela donne, dans le pire des cas, le terrorisme.

Qui se ressemble ne s'assemble pas nécessairement. Car chacun tient à marquer sa différence. Il semble qu'Allah, tel qu'on l'imagine, avait compris que l'avenir était à la diversité puisqu'il fait dire à Mahomet : « *Si ton Seigneur avait voulu, Il aurait fait certainement des hommes une seule nation. Mais ils ne cesseront pas de différer (les uns des autres)...* » (Sourate 11 v 120) Pourtant, la mission apostolique propre aux deux religions dites « monothéistes », dites « révélées », ne peut tendre que vers une uniformisation des modes d'être, de penser et d'agir, vers une pensée unique, toutes choses contraires aux lois élémentaires du vivant. Et, non seulement elles ne garantissent pas un avenir pour la vie sur cette planète, mais elles la mettent gravement en péril en justifiant, même si ce n'est pas l'intention initiale, tous les fanatismes, tous les intégrismes.

Les modèles que nous proposons l'une et l'autre religion ne répondent pas, selon moi, à une satisfaction des besoins ordinaires et extraordinaires des êtres humains et de toutes les formes vivantes. Les femmes, plus de la moitié de l'humanité, sont mises au ban, exclues, accusées de tous les maux. Quant aux sociétés traditionnelles dont la philosophie est en contradiction avec les dogmes dominateurs, elles rentrent dans les catégories des « païens », des « infidèles », des « idolâtres », et elles doivent disparaître dans les feux de l'Enfer.

Personnellement, je n'ai pas envie de vivre dans une société où les femmes n'ont pas le droit d'aller au bistrot ou de porter une mini-jupe si ça leur fait plaisir et si le temps le

permet, une société où les postes de décision sont occupés à une écrasante majorité par des hommes ; une société où complimenter une femme risque de vous mener directement en prison pour harcèlement sexuel ; une société où une femme peut être condamnée à mort et exécutée parce qu'elle a mal mis son voile ; une société où l'on considère que la création est au service de l'humain, ce qui conduit aux excès que l'on connaît et que l'on subit.

Je n'ai pas non plus particulièrement envie d'aller, surtout si l'on m'y contraint ne serait-ce que moralement, à Saint-Jacques-de-Compostelle ou à la Mecque. Comme je n'ai pas de gros moyens financiers, et considérant le déclin dû à l'âge de mes facultés ambulatoires, je dois choisir où je ferai, si j'en ai la possibilité, mes derniers voyages sur cette planète⁴⁶³. Comme lecture spirituelle, dans l'avion ou sur l'île où j'échouerais, si j'ai de la chance, en cas de crash, plutôt que la *Bible* ou le *Coran*, j'emmènerai *Pieds nus sur la terre sacrée*, un recueil de discours amérindiens compilés par Teri McLuhan (1971) ou les *Essais sur le bouddhisme zen* de Daisetz T. Suzuki (1954), ou encore *Walden* d'Henry David Thoreau (1854).

En bref, mais on l'a compris, je ne suis, les dieux m'en gardent, ni un défenseur de l'Occident chrétien, comme Eric Zemmour, Renaud Camus et le général Pichot-Duclos, ni un avocat de l'islamisme où je ne trouve pas davantage les valeurs qui sont les miennes. Je n'en suis pas vraiment l'ennemi non plus, car je respecte, même lorsque je ne les approuve pas, toutes les croyances, tous les modes de vie, pourvu qu'on ne les impose pas, à moi ou aux autres. Comme Voltaire dont je ne suis pas un fan inconditionnel : « *Je lutterai de toutes mes forces contre vos idées, mais je me battraï pour que vous puissiez les exprimer.* »

Moi, j'ai fait d'autres choix, on l'a compris et, si je défendrai davantage des communautés de gens que j'aime et dont j'aime partager la vie, cela ne m'empêchera pas de lutter, par la plume ou par la voix, pour les droits des Ouïghours et des Rohingyas musulmans, respectivement, de Chine et du

463 Avant le dernier voyage qui me conduira au moins jusqu'au cimetière et, qui sait, avec beaucoup de chance, au-delà.

Myanmar, ceux des chrétiens d'Orient, des amish et des menonites, et ce, même s'ils ne m'ont rien demandé.

Pour clore cette partie de ma réflexion, je conteste par anticipation et avec la plus grande vigueur, s'il est besoin, les qualificatifs d'« islamophobe » ou de « christianophobe » qu'on pourrait m'accoler en rappelant qu'une phobie est, selon une définition officielle que me souffle, comme souvent, mon camarade d'enfance le *Petit Robert* : « *une crainte excessive, malade et irraisonnée de certains objets, actes, situations ou idées* ». Cela ne correspond pas totalement à mon sentiment envers les gens et les idées dont je viens de parler, alors, si je me moque comme de l'an 40 d'être excommunié par les autorités pontifiantes, merci aux ayatollahs et autres talibans de ne pas lancer une *fatwa* contre moi pour avoir proféré des propos impies contre des personnages que je ne connais ni d'Ève ni d'Allah.



Ce serait se voiler la face ou, comme l'autruche, se plonger la tête dans le sable en voyant venir le lion, que d'affirmer que l'immigration massive de populations étrangères, dans le cas de la France à majorité musulmane, ne pose aucun problème. La tradition d'être une terre d'accueil – bien mise à mal aujourd'hui – est tout à l'honneur de la France, et d'autres pays bien sûr, et il faut l'entretenir, mais il faut aussi voir dans quelles conditions pour que cela se passe bien. Comment faire vivre ensemble des gens qui mangent de la choucroute avec d'autres qui mangent du couscous, des gens qui portent un couvre-chef dans leurs lieux de culte et d'autres qui, au contraire, se découvrent, des gens qui aiment faire la fête tard le soir et d'autres qui aimeraient bien dormir tôt parce qu'ils travaillent le lendemain, etc. Pas simple, mais possible avec de la bonne volonté.

La cohabitation des cultures dont l'histoire de l'humanité donne un nombre infini d'exemples positifs dont nous sommes les fruits, ne me pose problème que si l'un ou l'une débarque avec l'intention de me changer les idées, au sens

littéral, et de me convaincre à tout prix qu'il ou elle a raison et que moi j'ai tort. De telles personnes me paraissent effectivement indésirables en général, que ce soit dans un débat public ou un repas de famille.

Pour revenir à l'immigration, à la seule réserve que je viens de formuler, elle ne me pose pas de problème tant que je garde mon espace vital, mes amis et mes rêves. Ceux qui m'en privent en ces moments difficiles que nous traversons, ce sont de tout petits virus et des gens qui m'imposent leurs décisions sans que j'aie voix au chapitre.

Contrairement à la comédienne Arletty qui, accusée, à l'issue de la guerre, de collaboration horizontale avec l'occupant, se défendait des « épurateurs » en disant, parlant des Allemands : « *Il ne fallait pas les laisser entrer* », dans le cas de l'immigration, il serait plus juste de dire : « *Il ne fallait pas les laisser – "les contraindre à" plutôt – sortir* », ou plus justement : « *Il ne fallait pas leur donner – en les trompant ou en leur rendant la vie impossible – l'envie ou la nécessité de sortir de leurs "chez eux" pour venir "chez nous"* ». C'est de la colonisation, y compris mentale, dont je parle. La quasi-totalité des immigrants sont des ex-colonisés, c'est dire qu'ils viennent de pays qui ont été laissés exsangues lorsque les anciens maîtres sont partis en assurant leurs arrières, c'est-à-dire en continuant à exploiter, même après les indépendances – qui n'en sont donc pas – tout ce qu'il y avait à exploiter dans ces pays, y compris la force humaine. Les immigrants viennent aussi de pays en guerre, des guerres terribles, fratricides (au Mali, au Rwanda, au Soudan, en Somali, au Proche-Orient, en Inde, en Afghanistan, en Iran, depuis peu en Ukraine, en Palestine, etc.) dont il ne serait pas très difficile de démontrer qu'elles ont aussi leurs racines dans la colonisation et qu'elles sont entretenues par la néocolonisation.

Si l'on voulait une immigration raisonnable – mais qui, éventuellement, va en fixer les limites ? –, il fallait plutôt donner aux gens l'envie et surtout la *possibilité*⁴⁶⁴ de rester chez eux à cultiver en famille leurs jardins ou leurs champs

464 J'insiste sur ce mot « possibilité » qui exclut, bien évidemment, toute contrainte.

en ne détruisant pas leurs forêts pour imposer des monocultures lucratives ; en n'exacerbant pas de vieilles inimitiés qui dégénèrent en conflits armés, ou en n'en créant pas de nouvelles ; en les aidant, après qu'ils nous ont tant aidés (comme ouvriers corvéables à merci, comme troufions-chair à canon, etc.), à être autosuffisants économiquement et vraiment « indépendants », fiers de ce qu'ils sont, de ce qu'ils font et de ce qu'ils ont.

Olivier Rey nous informe, avec ironie, que des chercheurs ont trouvé une solution aux problèmes liés à l'immigration et il les cite « *face aux tensions croissantes liées aux différences ethniques, religieuses et culturelles, il est urgent de concevoir des stratégies propres à favoriser l'intégration sociale des réfugiés au sein des sociétés caucasiennes.* » (Marsh et al., 2017) « *La stratégie proposée, poursuit O. Rey, consiste à faire inhaler de l'ocytocine, une hormone qui, d'après l'étude, augmenterait la capacité des gens à s'adapter à des "écosystèmes sociaux en évolution rapide". On croit d'abord à un canular, et puis non – l'article est publié dans une revue scientifique communément qualifiée de "prestigieuse" » (Rey, 2018 : 40-41). Il existe déjà des produits qui, agissant sur telle ou telle zone du cerveau, favorisent l'empathie et bientôt, en fonction des marchés, les consommateurs seront incités, sans même passer par Internet, à aimer telle ou telle nourriture, tel ou tel divertissement, etc. Nous ne sommes pas pressés de voir ça.*

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Chapitre 13 : Point de suspension...

Au cours de l'histoire, les épidémies ont toujours favorisé l'atteinte portée par les autorités aux libertés individuelles et collectives et une exacerbation des malaises sociaux. La plus récente que nous ayons vécue et qui sévit toujours n'échappe pas à la règle. Mais si cette crise du virus couronné a exacerbé toutes les formes de la répression, y compris policière, elle a aussi, parfois, favorisé l'activation de ce qu'il y a de meilleur en nous : la résilience et la quête, non certes de la « terre sans mal », mais d'une société plus juste, plus équitable et plus écologique. Paradoxalement, le confinement, que les Anglo-saxons appellent aussi « isolation », s'il a généré beaucoup de violence et de restrictions des libertés, a aussi développé la bienveillance et la solidarité, l'esprit de partage. Embarqués dans la même galère, battant de concert le pavé des villes, les gens ont appris à se connaître, à s'apprécier et à s'entraider.

En France, le mouvement des gilets jaunes, amorcé à la fin de 2019, avait déjà montré, au-delà même des revendications, l'émergence de l'idée d'un mieux-vivre ensemble. Aux violences policières liées à cette mise en question des dérives autoritaires de l'État et des institutions et à cette aspiration à un mieux-être, a fait écho, de l'autre côté de l'Atlantique, le mouvement *Black Lives Matter* déclenché par l'assassinat par des policiers de George Floyd⁴⁶⁵ en 2020, un mouvement antiraciste qui a, lui aussi, des racines profondes.

465 Je ne précise pas qu'il était noir, car il n'est plus politiquement correct de désigner quelqu'un par sa couleur de peau. Mais indiquer que quelqu'un est noir, blanc, voire même basané, n'exprime en rien, en tout cas pour moi, ethnologue attaché aux variétés des espèces et des cultures, du mépris ou n'implique une infériorité quelconque. Sur quoi sont fondés les témoignages

D'autres, dans les limites prescrites par le règlement, ou pas, ont découvert le plaisir de se promener dans les parcs, pour les urbains, sur les pelouses interdites pour les contestataires et dans les bois pour les chanceux. Ils ont renoué avec les menus plaisirs des rêveries du promeneur solitaire évoquées par Rousseau et Thoreau. Ils ont pris conscience que la Nature n'était pas seulement un luxe dominical, mais l'un de ces besoins essentiels fondamentaux dont on ne saurait se priver sans souffrance et sans frustration : « *Les neuroscientifiques, les psychologues, les médecins, les biologistes et les microbiologistes, les spécialistes de la performance physique, les économistes, les spécialistes en sciences sociales : tous dans leurs champs respectifs peuvent maintenant expliquer pourquoi la nature nous fait nous sentir bien, comment elle adoucit les maux physiques et mentaux et pourquoi elle est associée à tant de bénéfices en termes de bien-être physique et mental. Réciproquement, ils peuvent aussi montrer pourquoi être séparé de la nature dans toutes ses richesses et sa variété – vie sauvage, arbres, animaux et plantes – affecte négativement nos esprits, nos corps, nos vies émotionnelles et notre santé mentale.* » (Schwab, Malleret : 240)

Le transhumanisme est-il soluble dans l'écologisme ? J'en doute. Beaucoup aussi ont compris qu'il était parfaitement utopique de prétendre que l'homme peut « dominer la nature » ; celui-ci est sans moyen pour éteindre un volcan, arrêter un tsunami comme celui qui a fait 230 000 morts en 2004, ou un ouragan comme Katrina qui a balayé la région de La Nouvelle-Orléans en 2005, ou encore un tremblement de terre comme celui qui a fait en février 2023 plus de 60 000 victimes en Turquie et en Syrie. Par contre, l'être humain peut déclencher des catastrophes : Tchernobyl, 1986, Fukushima, 2011, le réchauffement climatique, les pandémies, etc. Et contre la Covid-19 et autre variole du singe, on attend anxieusement de voir si l'humain va être plus fort qu'un tout petit virus de rien du tout. Jared Diamond, dans son livre *Collapse*.

susceptibles d'arrêter le ou les coupables d'un délit ou d'un crime, de quelque couleur qu'il ou elle soit ? Sur une description physique, non ?

How Societies chose to Fail or Succeed, 2005, a montré que l'homme pouvait, en certaines circonstances, détruire ce qui le fait vivre, l'air, le sol, les animaux, les forêts, les océans, etc.

Le développement logique et structurel du capitalisme et des impérialismes religieux qui le légitiment implique une uniformisation des modes d'être, de penser et d'agir, c'est-à-dire un ethnocide, et une emprise croissante des humains sur leurs environnements, c'est-à-dire un écocide, mais aussi un égocide, une altération de l'individu, et un chronocide, une érosion du temps, toutes choses qui constituent autant d'attentats contre la vie qui est diversité et temporalité. C'est ce que note N. Hulot : « *L'uniformité est stérile et à terme sans issue. Seule la diversité est féconde et gage d'avenir. Elle constitue toute la richesse de l'humanité [...]. La diversité, à la fois culturelle et biologique, est nécessaire, car plus les connaissances, les expériences et les outils sont variés, plus l'être humain a de chances de bénéficier d'enseignements utiles pour surmonter les aléas de la vie. Un des drames qui frappe [sic] nos sociétés, sans même les émouvoir, est malheureusement l'homogénéisation des cultures et de l'économie.* » (Hulot, Lenoir, 2020 : 273)

L'humanité et la biosphère dans son ensemble sont engagées dans un processus éminemment mortifère. C'est donc bien les bases du contrat social (entre les humains et les communautés qu'ils forment) et du contrat naturel (entre les humains et la nature) qui doivent être refondées. Il s'agit, écrit F. Lenoir, de « *créer une humanité plus digne, plus juste, plus épanouie, conciliant à la fois l'unité et la diversité.* » (*Ibid.* : 291)

Lorsque j'ai présenté le mode d'être et de penser des sociétés traditionnelles (chapitre 4), j'ai insisté, peut-être pas suffisamment, sur leur dimension démographique restreinte. En effet, seuls des rassemblements humains d'importance numérique modeste permettent que soit préservé un équilibre (toujours fragile et changeant) entre les besoins des communautés humaines et les ressources du milieu ; que soit préservé l'équilibre des relations interindividuelles au sein de chaque groupe local et l'équilibre des relations collectives

(diplomatiques, guerrières...) entre groupes locaux (alliés, parents ou non) ; que soit préservé l'équilibre de l'individu qui connaît l'ensemble des autres membres du groupe et entretient avec chacun ou chacune des relations fixées par des règles qui précisent, limitent ou proscrivent ces relations dans des buts d'échange de biens ou de personnes ou, au contraire, d'évitement (mariage préférentiel, mariage interdit, relation dite « à plaisanterie », compagnon de chasse, etc.). Sans oublier les relations spirituelles, individuelles et collectives, que nous entretenons éventuellement avec l'invisible, avec l'au-delà.

Olivier Rey résume bien la question en écrivant : « *Le monde et les hommes qui le peuplent ont moins changé entre la grotte de Lascaux et le XVIIIe siècle que depuis l'entrée dans l'âge industriel. Dans l'état ancien, l'immense majorité de la population vivait au sein de communautés de petite taille. Même quand ces communautés se trouvaient appartenir à de vastes royaumes ou empires, elles n'en menaient pas moins une vie largement autonome, dans la mesure où elles produisaient à peu près tout ce dont elles avaient besoin par leurs propres moyens, et où l'"autorité centrale", quand elle existait, demeurait lointaine. Cette situation allait de pair avec l'usage de techniques conviviales [...] contrôlables par les communautés. Leur puissance limitée ne permet qu'une maîtrise elle-même limitée de la nature* » (Rey, 2018 : 52).

Les villes sont des monstres dans la nature, disaient l'abbé Raynal, et avant lui Ibn Khaldûn⁴⁶⁶, mais ils n'avaient pas vu les mégalo-poles que sont aujourd'hui Tokyo, New Delhi, Shanghai, São Paulo, Mexico, Le Caire, Pékin, Paris et bien d'autres. Ils n'avaient même pas imaginé l'environnement urbain de *Spiderman* et de *Blade Runner* ! « *Les super*

466 Ibn Khâldun, écrivain berbère, auteur notamment de la *Muqaddima* (XIVe siècle), écrivait : « *La vie sédentaire [urbaine] marque le point culminant de la civilisation et sa déviation vers le mal [...]. Les nomades surpassent en qualités physiques et morales les habitants du Tell qui vivent dans une grande aisance.* » (cité par Bouzar : 144-145)

mégapoles, écrit N. Hulot, ne sont pas construites à l'échelle humaine et achèvent de nous couper de la nature. » (Hulot, Lenoir, 2020 : 105) Sans surprise, P. Rabhi appuie N. Hulot : « La métropole, que je qualifie de "désert surpeuplé", est une anomalie [...]. Des courants philosophiques chinois ont établi qu'à partir d'une certaine taille, les villes ne peuvent plus assurer des relations humaines génératrices de bienveillance, de solidarité, de bonheur partagé. » (Morin, Rabhi, 2021 : 107) Et René Girard, dont je ne partage pas toutes les analyses, a ici raison de dire : « C'est peut-être là l'élément crucial : l'augmentation de la taille des groupes sociaux multiplie les possibilités de confrontation. Le conflit peut alors s'intensifier jusqu'à atteindre un niveau où tout l'ordre social peut se trouver violemment renversé. » (Girard, 2004 : 167)

Sans préconiser le retour à la vie sauvage, de toute façon impossible, il me semble que, face aux problèmes du monde moderne, on peut tirer d'utiles leçons de la façon dont les peuples traditionnels envisagent leurs rapports au monde. Sans doute Yona Friedman, architecte et essayiste, a-t-il raison d'écrire : « Seules les petites communautés peuvent résoudre leurs problèmes de survie et le rôle des gouvernements et des médias devrait être d'encourager cette attitude. » (Friedman, 1975 : 12) ; « Le troc qui remplace l'argent à l'époque des pénuries, l'isolation volontaire de petits groupes qui essaient de survivre dans des situations difficiles, sont des phénomènes sains. Nous devons encourager leur émergence, en expliquant l'impossibilité de la communication généralisée prônée par nos ancêtres, et enlever l'étiquette d'asocial aux tentatives d'autonomie des petits groupes, blackboulés par les dogmes sociaux courants. » (*Ibid.* : 91-92) Et il conclut avec bon sens « La seule solution reste celle des petits groupes. » (*Ibid.* : 12) A. Gerbault adoptait le même point de vue lorsqu'il écrivait : « L'homme est fait pour vivre en tribus. » (Gerbault, 2015 : 70)

Qu'est-ce à dire ? D'abord, qu'est-ce que ça ne veut pas dire ? Il ne s'agit pas de créer ou d'encourager l'existence de communautés autarciques. Nous l'avons vu, tout individu, et toute communauté humaine, par ses institutions, vise à la fois à préserver son quant-à-soi, son identité et à développer

un réseau de relations avec ses voisins. Par exemple, Robinson Crusoe a été bien content de rencontrer Vendredi et l'on espère que le malheureux naufragé avait pu sauver du désastre un jeu de cartes ou un jeu de Monopoly pour passer utilement le temps en enseignant les règles de la bataille et du capitalisme sauvage à son compagnon, misérable rescapé de la préhistoire. Je plaisante bien sûr⁴⁶⁷.

L'isolement de certains groupes est souvent dû à la contrainte et/ou à un repli défensif. Il existe encore, dans quelques vallées isolées de Papouasie, au fin fond de l'Amazonie, des communautés traditionnelles non (encore) contactées par la civilisation des Blancs. Celles-ci, tout en maintenant des relations avec les autres groupes, ont souvent fait le choix de l'isolement, connaissant les dangers qu'il y avait à entrer en relation avec les Blancs : maladies, agressions physiques et mentales, contraintes morales, etc. Il faudrait respecter ces choix, mais malheureusement, l'absence de présence physique des étrangers ne garantit nullement d'échapper à la civilisation et aux maux qu'elle charrie. On sait que des ethnies entières, dont certaines n'avaient jamais vu un Blanc, ont été décimées parce que, par le biais du troc, elles entraient en possession de biens contaminés, volontairement parfois, par des maladies contagieuses comme la variole. De façon plus directe, au Brésil par exemple, des villages amérindiens entiers ont été discrètement rayés de la carte par des bombardements au napalm...

Dans les villes, la notion de « ghetto » implique l'idée de ségrégation ; elle s'est longtemps appliquée spécifiquement aux juifs rejetés dans des quartiers qui leur étaient réservés et où ils étaient repérables et sous le contrôle du pouvoir local. Les pauvres des *favelas* en Amérique du Sud préféreraient sûrement habiter, sinon dans les « beaux quartiers », du moins dans des endroits plus salubres avec un minimum de ces choses qui rendent la vie urbaine supportable, comme un toit au-dessus de la tête, l'eau potable, l'électricité et un Monoprix. Ils aimeraient aussi trouver de quoi manger autrement qu'en fouillant dans les montagnes d'ordures rejetées par

467 Mais vous me connaissez maintenant.

ladite civilisation, civilisation du gâchis s'il en est. En France, la grande distribution jette chaque année 750 000 tonnes de nourriture, un tiers de la production...

Si le ghetto est la manifestation d'un rejet essentiellement raciste, nous savons que dans toutes les grandes villes, en Europe comme en Amérique, il existe ce qu'on appelle des « quartiers ethniques » (chinois, arabes, italiens, grecs, chicanos, amérindiens, bretons, etc.). On connaît aussi des quartiers où se rassemblent une forte proportion de personnes gay (homosexuel(le)s) : Castro à San Francisco, le Marais (2e arrondissement) à Paris, etc. Il serait sans doute infondé d'affirmer que si les Chinois de Paris se retrouvent, pour une grosse partie, dans le 13e arrondissement et la banlieue qui le prolonge au sud, c'est parce qu'ils y ont été contraints et forcés. Surtout si on ne les y oblige pas, les gens ont toujours tendance à se retrouver avec d'autres qui partagent les mêmes habits, les mêmes modes de vie, la même langue. Une cohabitation géographique dans laquelle chacun ignorerait les autres ne paraît évidemment pas souhaitable et, à terme, même impossible sans qu'éclatent des conflits. Alors, chacun doit faire un effort de son côté et... entamer le dialogue. Encore une fois, il faudrait rebattre les cartes, et même plus : changer les règles du jeu.

Au lieu d'exacerber les inimitiés et la concurrence, il faut favoriser, susciter la constitution de groupes d'affinité. Ils se forment d'ailleurs spontanément, dans les quartiers des villes, les banlieues, autour d'une table et d'une épaule d'agneau, et, plus aisément en milieux naturels, autour d'une place centrale, d'une construction collective, d'un lieu de réunion où se prennent les décisions, où s'organisent des fêtes, etc. Les membres de ces groupes locaux se connaissent et se reconnaissent dans l'application des « lois naturelles » évoquées plus haut. Je peux citer, en France, Longo-mai⁴⁶⁸, grande coopérative agricole et forestière installée en Haute-Provence depuis 1973, et de nombreuses initiatives rurales et urbaines (écoquartiers) comparables ailleurs, aux États-Unis, en

468 En provençal : « *que cela dure longtemps* ». Pari réussi puisque cette communauté anarcho-syndicaliste, héritière de mai 68, existe encore.

Allemagne, aux Pays-Bas, dans les pays du nord de l'Europe (Christiania au Danemark, Findhorn en Écosse), etc.

Là où existent déjà de telles communautés, héritières ou non des années 1960 et du mouvement hippy, pratiquant des valeurs de solidarité et de partage (comme l'exploitation collective de la terre, la mise en commun des ressources et des produits, la répartition équitable des tâches, le covoiturage, etc.), il faut... les laisser tranquilles⁴⁶⁹. Yona Friedman (1975) va dans ce sens lorsqu'il écrit : « *La seule action qu'il me semblerait juste de recommander, serait une action d'"encouragement" : encouragement à oser interpréter le civisme à sa façon ; et encouragement à oser rester indépendant de la masse. Le civisme n'est possible qu'envers un petit groupe, envers une ville privée.* » (Friedman : 250) Si l'on considère des cas comme la communauté qui s'était formée en 2014 autour de la ZAD (Zone à défendre) de Notre-Dame-des-Landes⁴⁷⁰, évacuée *manu militari*, c'est-à-dire avec la plus grande violence, par les autorités en 2018, il est visible que les gouvernements – ici le gouvernement français – ne sont pas prêts à encourager le développement de modèles alternatifs contraires au modèle capitaliste.

Beaucoup d'Occidentaux ont heureusement choisi et de longue date, de chercher une autre voie, qui ne soit inspirée ni par les religions dominantes ni par le système capitaliste, largement responsables de la gabegie actuelle. Si une « terre sans mal » n'est pas réalisable en ce monde, il reste toutefois possible de créer et d'entretenir un monde « beau, ordonné et harmonique », conforme au rêve de Kitche Manitou, ou tout simplement un monde agréable à vivre. Cette voie passe nécessairement par une reconnexion avec la nature et avec ceux qui s'autodénoient volontiers aujourd'hui « peuples naturels » : les peuples traditionnels.

469 Il faut, bien sûr, être particulièrement attentif aux toujours possibles dérives sectaires.

470 Pour tenter d'empêcher la construction d'un aéroport (dit « aéroport du grand ouest ») et la dévastation écologique qu'elle impliquait.

Cyril Dion, présenté comme écrivain, réalisateur et militant, est aussi cofondateur du mouvement écologiste Colibris, initié par Pierre Rabhi⁴⁷¹ en 2006 dans le but de « *soutenir, inspirer et relier les citoyens et citoyennes engagés dans des alternatives concrètes pour dessiner une société capable de répondre aux urgences écologiques et humaines de notre époque* » (source : Wikipédia). En 2013, avec une petite équipe, C. Dion a entrepris un voyage à travers le monde pour faire connaître, au travers d'entretiens multiples : « *les initiatives pionnières participant à réinventer l'agriculture, l'énergie, l'urbanisme, l'économie, la démocratie, l'éducation... Je voulais voir si, les mettant bout à bout, nous verrions émerger un récit décrivant ce que le monde de demain pourrait être.* » (Dion, 2016 : 17)

Ces initiatives, prises souvent par des petits groupes de personnes, pour des groupes, eux aussi, à taille humaine (quartiers, villages...) sont nombreuses en France, aux États-Unis, au Canada, en Islande, en Grande-Bretagne, en Australie, aux Indes, etc. Elles proposent effectivement, à partir d'une autre vision du monde, de véritables alternatives au modèle autoritaire, technocratique, consumériste et globalement antinaturel qui continue de s'imposer aujourd'hui. Comment, par exemple, mettre la campagne au cœur de la ville. Il existe à Détroit, aux États-Unis, un mouvement appelé *Keep Growing Detroit* dont l'objectif est « *de créer une ville qui ait une véritable souveraineté alimentaire, où la majorité des fruits et légumes que les habitants de Détroit consomment soient cultivés dans les limites de la ville, par les habitants et pour les habitants. [...] Pour y parvenir [l'association] s'appuie sur la bonne volonté de chacun pour créer des potagers ou des fermes urbaines dans les jardins individuels ; les écoles, les parcs...* » (Ibid. : 60)

Ainsi, la ville ne génère-t-elle plus nécessairement laideur, pauvreté et violence. Copenhague, capitale du Danemark, est un autre lieu d'innovations véritablement révolutionnaires. Jan Gehl, architecte-urbaniste, en est l'un des artisans : « *Il est*

471 Pierre Rabhi, auteur, philosophe et conférencier mort en décembre 2021, est l'un des pionniers de l'agriculture écologique (ou agroécologie) en France. Il défendait l'idée qu'il fallait sortir du mythe de la croissance indéfinie et prendre conscience de l'importance vitale de la terre qui nous nourrit.

nécessaire d'avoir des quartiers autonomes dans lesquels les habitants puissent trouver tous les services dont ils ont besoin, où ils aient accès à la culture, à l'éducation, aux soins, où ils puissent se déplacer à pied et à vélo la plupart du temps, où le chauffage, l'eau, l'électricité puissent être rationalisés ; plutôt que de chauffer les maisons individuellement, où le partage d'équipements (voitures, objets, électroménager, etc.) soit possible. Dans ces quartiers, nous devons réintroduire la nature, l'agriculture et des espaces de rencontre, d'échange, de récréation. » (Ibid. : 136)

Toutes ces réalisations, qu'elles soient rurales ou urbaines, répondent au vœu exprimé plus haut par Yona Friedman (« *la solution est celle des petits groupes* ») puisqu'elles s'appliquent à des communautés en quête d'une autonomie économique et politique maximum et (pourtant) orientées vers l'échange et la communication. Ces groupements d'affinité sont eux-mêmes basés sur le partage équitable des biens produits ou acquis, avec un mode de fonctionnement démocratique, chacun agissant selon ses compétences et pour le profit de la collectivité.

Il s'agit d'assurer à chacun et à tous la satisfaction des besoins élémentaires : se nourrir avec une alimentation saine et équilibrée, se loger, se divertir, lutter, enfin, contre une certaine mondialisation... : « *La résilience suppose une plus grande capacité de subvenir à ses propres besoins. Cela ne veut pas dire l'autarcie ni l'autosuffisance, bien entendu. Mais cela veut dire : réduire la dépendance à l'égard des marchés internationaux et donner la priorité aux marchés locaux et régionaux.* » (Ibid. : 46)

Le film *Demain* (2015)⁴⁷² et le livre *Demain et après... un Nouveau monde en marche* (2016) qui ont résulté de cette vaste enquête menée par C. Dion et son équipe, comme d'autres réalisations littéraires et cinématographiques, montrent bien qu'agir contre le réchauffement climatique, lutter contre le racisme et toutes les exclusions, se battre aux

472 Ce film a été un grand succès et a obtenu le César du film documentaire en 2016. Il a été diffusé dans trente pays. Cela laisse espérer que, peut-être, tout n'est pas perdu.

côtés des « peuples premiers » (que j'appelle plus volontiers « peuples traditionnels »), défendre les langues et les savoirs, tous ces engagements participent d'un même combat pour la survie du monde vivant.



À l'époque de la Nouvelle-France (XVIe-XVIIIe siècles), un bon nombre d'hommes partis vers l'ouest trafiquer les fourrures avec les « sauvages » pour le compte des grandes compagnies, les « coureurs des bois », choisirent de ne pas réintégrer la civilisation. Ils épousèrent des « sauvagesses » et s'ensauvagèrent eux-mêmes pour mener la vie de leurs hôtes : Cris, Ojibwés, Sioux, etc. Leur nombre fut tel qu'ils ont fini par former une population à part avec ses propres us et coutumes, sa propre langue (le mitchif) qui combinent des éléments des deux cultures. Autrefois nommés « Bois-brûlés » à cause de la couleur de leur peau, on les appelle aujourd'hui simplement Métis et ils sont reconnus (avec les Amérindiens et les Inuit) comme l'un des trois peuples autochtones du Canada.

Le phénomène d'assimilation volontaire des « civilisés » par les « sauvages » fut aussi actif aux États-Unis jusqu'au XIXe siècle où l'on appelait *Mountain Men* (« Hommes des montagnes ») ou *Squaw Men* (« Hommes vivant avec des Amérindiennes ») les Blancs qui choisissaient la vie au grand air des Montagnes Rocheuses, plutôt que l'atmosphère déjà bruyante et enfumée des villes de l'est. Le personnage de Jeremiah Johnston, incarné au cinéma par Robert Redford (1972), représente au mieux cette figure de l'ouest sauvage. Par ailleurs, beaucoup d'ethnies nord-amérindiennes, avaient coutume, lors d'opérations guerrières, de capturer des femmes blanches pour les intégrer à leurs communautés. Certaines, lorsqu'elles en eurent le choix, refusèrent de revenir à la civilisation, préférant leur nouvelle vie à l'ancienne⁴⁷³.

473 C'est une telle situation que raconte le western de John Ford : *La prisonnière du désert* (1956).

Les « coureurs des bois » et les « *Mountain men* » eurent leurs *alter ego* en Amérique du Sud où la France eut un temps des ambitions coloniales, avec les « truchements », jeunes matelots, souvent normands, qu'on laissait dans les tribus « sauvages » de la côte du Brésil pour qu'ils apprennent les langues (Tupinamba, Tupiniquin...) et servent ensuite d'intermédiaires dans les tractations entre français et « sauvages ». Là aussi, bon nombre de ces « truchements » choisirent volontairement de rester chez les « sauvages » plutôt que de retourner à la civilisation⁴⁷⁴.

De Thomas More (1478-1535) au *New Age*, en passant par les phalanstères libertaires et les communautés hippies, il faudrait ensuite parler de toutes les utopies littéraires et politiques dont les auteurs imaginèrent, et parfois mirent en pratique, des modèles de société idéale qui ont tous un point commun : celui de s'inspirer peu ou prou, consciemment ou non, du mode d'être, de penser et d'agir des sociétés traditionnelles et en particulier, mais pas seulement, paysannes ou amérindiennes. On y trouve, par exemple, les principes d'une société de dimension démographique restreinte, d'une juste et précise répartition des tâches et des biens entre les membres de la communauté, hommes et femmes (et transgenres), d'une autosuffisance économique (ce qui n'exclut pas, et implique même, les échanges avec l'extérieur), d'une justice équitable, d'un temps large réservé au repos et aux loisirs, etc.

Henri-David Thoreau (1817-1862), écrivain américain, est l'une des figures tutélaires de ce qu'on a appelé dans les années 1960 la « Contestation », une nébuleuse où se retrouvaient les minorités culturelles et raciales (Noirs et Amérindiens en Amérique du Nord), les minorités sexuelles (mouvement LGBT), les mouvements féministes, et des jeunes

474 Le film de John Boorman : *La forêt d'émeraude* (1985) raconte, de façon naïve et souvent fantaisiste, bien qu'il nous soit précisé qu'il est basé sur des faits réels, l'histoire d'un jeune blanc enlevé par des Indiens non contactés dans l'Amazonie péruvienne. Adopté par la tribu, il finit par choisir de rester dans sa famille « sauvage » plutôt que de retourner à la civilisation qui détruit la forêt et ses habitants. L'ambition écologique, dans l'air du temps, est aussi appuyée.

occidentaux en quête d'un monde meilleur, plus humain, plus spirituel et plus écologique. Il était naturel que ces mouvements, partant de la même analyse critique du système dominant et partageant beaucoup d'idées sur les solutions à apporter, se rencontrent.

H. D. Thoreau, d'extraction modeste, était un homme de culture, il avait fréquenté l'université Harvard, mais il a passé une grande partie de sa courte vie dans la nature, presque entièrement dans l'État du Massachusetts où il menait une existence simple et solitaire, mais ouverte au monde et aux autres. Il se définit lui-même, dans son *Journal*, qui est son œuvre maîtresse, comme un « philosophe de la nature ». Les lignes qui suivent évoquent inmanquablement les *Rêveries du promeneur solitaire* (1778) d'un autre adepte des longues randonnées dans les bois, Jean-Jacques Rousseau : « *Autrefois, me semblait-il, la Nature se développait en même temps que je me développais et elle croissait avec moi. Ma vie était une extase. Dans ma jeunesse avant de perdre aucun de mes sens, j'étais, je m'en souviens, plein de vie et j'habitais mon corps avec une satisfaction inexprimable ; sa lassitude et sa vigueur me paraissaient également délicieuses. La terre me semblait le plus superbe instrument et j'étais sensible à ses harmonies. Ah ! ressentir des impressions si suaves, recevoir de la brise de telles extases !* » (Thoreau, 1981 : 63)

Son goût pour les paysages boisés de la Nouvelle-Angleterre et les peuples amérindiens qui les occupaient avant d'être repoussés ou exterminés dans les circonstances que j'ai évoquées plus haut va de pair avec un jugement très négatif sur la société et les hommes : « *La société, l'homme n'a rien à offrir qui puisse me tenter, rien. Ce qui intéresse une ville, une cité, un grand nombre d'hommes est toujours quelque chose de médiocre, comme la politique. Il m'est impossible de m'intéresser à ce qui intéresse d'habitude les hommes, leurs recherches et leurs buts me semblent frivoles.* » (Ibid. : 98)

Très critique envers les institutions, résolument antiesclavagiste, il est aussi l'un des pères de la désobéissance civile, refusant de se plier à des normes et des règlements trop contraignants : « *Les gens poussent des hauts cris parce qu'un*

homme est né qui ne pense pas comme eux, qui n'agira pas comme ils agissent, qui ne se conformera pas, parce que pour lui la conformité c'est la mort » (Ibid. : 203)

C'est très naturellement encore que sa pensée et son quotidien ont rejoint ceux des premiers habitants du pays, les Amérindiens : « *La pensée d'une tribu soi-disant sauvage est, en général, beaucoup plus vraie que celle d'un civilisé.* » (Ibid. : 204) ; « *L'Indien, pour nommer l'arbre et ses parties, avait vingt mots qui ne sont pas dans nos traités de botanique [...]. L'Indien était plus familier que nous avec les animaux et les plantes sauvages et cette familiarité, comme la nôtre, s'est reflétée dans le langage. Que de termes indiens pour le caribou, l'écorce du bouleau et tant d'autres choses ! L'Indien restait plus près que nous de la Nature.* » (Ibid. : 193)

Lorsque Thoreau, en partance pour Walden, écrit : « *Je m'en allai vivre dans les bois parce que je voulais vivre sans hâte, faire face seulement aux faits essentiels de la vie, et voir si je ne pouvais pas apprendre ce qu'elle pouvait m'enseigner* » (Ibid. : 21), il retrouve naturellement les principes qui animent les sociétés traditionnelles, du moins tant qu'elles ne sont pas trop perverties par la « civilisation ».



À la fin du XIXe siècle, les gouvernements canadiens et américains signèrent, dans des conditions frauduleuses, des traités avec les premiers habitants du pays, les Amérindiens. Par ces traités, ceux-ci perdaient la plus grande partie de leurs anciens territoires de chasse et se retrouvaient confinés dans des réserves souvent exiguës sans la possibilité de poursuivre leur économie traditionnelle basée sur le nomadisme ou un semi-nomadisme. Une législation centrée, au Canada, sur la *Loi sur les Indiens (Indian Act, 1876)*, toujours en vigueur aujourd'hui, visait à les contraindre à abandonner leur vie « errante » et leurs activités de chasse, de pêche et de collecte, et à leur faire adopter le mode de vie des Blancs fondé sur l'agriculture. Ceci devait être accompagné, bien sûr, d'une conversion religieuse : les « païens » devaient devenir

chrétiens. Paradoxalement, ces « réserves », les « dernières terres qui leur restaient »⁴⁷⁵ et qui furent un temps comme de véritables camps de prisonniers, sont devenues, au cours des ans et malgré les contraintes, des *clusters* de culture où ils ont pu préserver, parfois illégalement, leurs valeurs sociales et spirituelles.

Les réserves furent longtemps des îlots de pauvreté où les conditions de vie maintenaient les Amérindiens au bas de toutes les statistiques concernant le bien-être (*welfare*) : absence d'équipements (eau potable, électricité...), chômage, espérance de vie très réduite, alcool, suicides, etc.

En 1968, un chef cri de la réserve d'Hobbema, dans l'Alberta, au Canada, Robert Smallboy⁴⁷⁶, constatant la dégradation des conditions de vie dans la réserve, particulièrement pour les enfants, décida avec quelques « anciens » (*Elders*) de partir s'installer dans les Montagnes Rocheuses, à l'ouest, afin de revenir aux sources de la tradition. Lorsque le « camp Smallboy » fut effectivement installé, R. Smallboy s'exprima ainsi : *« Maintenant que nous sommes ici, nous sommes heureux, car nous ressentons comme une grâce de pouvoir vivre avec la nature. Vivant dans un environnement sain et pur, nous pouvons adopter de bonnes attitudes et conserver des esprits sains [...]. L'homme blanc ne peut procurer à notre peuple la vie que nous avons ici. Il y a beaucoup de Blancs curieux qui viennent à notre camp voir comment nous vivons. Il est vrai que l'homme blanc a peur des manifestations de la nature, et quand l'hiver arrive, il se glisse bien vite dans un joli petit coin confortable où il n'y a pas de courants d'air. Il va jusqu'à construire un "petit coin" [toilettes] à l'intérieur de sa maison. Cela montre bien qu'il a une faible constitution.*

Ici, dans les montagnes, nous n'avons pas ces craintes, nous n'avons pas de problème [...]. Nous sommes à jamais reconnaissants de voir nos enfants profiter de la vie. Nous vivons

475 C'est ainsi que les Indiens cris du Nord appellent les réserves.

476 J'ai eu la chance de le rencontrer peu avant sa mort, grâce à mon ami Paul Romer, malheureusement disparu lui aussi. Je le remercie, lui, sa famille et nos amis communs (Véronique Dubois, Jean-Luc Ly, etc.) qui ont favorisé cette rencontre et m'ont permis aussi de découvrir et de vivre les magnifiques paysages des Montagnes Rocheuses canadiennes.

tous dans des tentes, mais cela ne nous pose pas de problème, car c'était notre mode de vie. L'Indien vivait sur la Terre et avec la Nature. Nos ancêtres, qui vivaient de cette façon, étaient forts et bien portants, ils ignoraient la maladie. L'homme blanc a détruit toutes ces bonnes choses qui étaient notre vie, alors nous essayons maintenant de satisfaire nos aspirations et depuis que nous sommes ici, personne n'a été malade. »

De tels propos, une telle expérience, devraient nous inspirer ; en France, par exemple, nous avons aussi de belles montagnes et de belles forêts... Il est grand temps de changer d'air et de changer d'ère. Il est peut-être même « *temps de devenir Indien* » comme le disait Robert Jaulin dans un article de presse paru en 1980.

Comme ethnologue et simplement en tant qu'être humain, je ne puis que suggérer que, pour changer un peu, on réponde à l'injonction du sioux Vine Deloria : « *We talk, you listen !* », « nous parlons, vous écoutez ! », titre de l'un de ses ouvrages, paru en 1972⁴⁷⁷. Mais ici, une précision : je n'ai pas la naïveté⁴⁷⁸ de penser que tout ce qu'écrivent, tout ce que disent les représentants des peuples traditionnels, surtout s'ils ont été formés sur les bancs de l'école et de l'université aux artifices de l'intellectualisme occidental, notamment du discours écolo⁴⁷⁹, écrit ou oral, soit la « pure » ou « authentique »⁴⁸⁰ transcription d'une réalité vécue au quotidien,

477 Sur ce point aussi, je suis évidemment en accord avec N. Hulot qui prône « *un dialogue avec les peuples racines [peuples traditionnels] du monde entier.* » (Hulot, Lenoir, 2020 : 34)

478 Comme je vois se dessiner des sourires chez quelques-uns qui me connaissent, je devrais préciser : « *pas celle-ci en tout cas.* »

479 Vous avez bien compris que l'emploi, chez moi, du vocable « écolo » est plutôt une marque de sympathie que de mépris. Ma carrière politique, plus que modeste, se résume à deux figurations sur les listes écologiques-*Les Verts*, aux élections municipales de Strasbourg dans les années 1990-2000. J'ai aussi fréquenté avec plaisir et profit la librairie libertaire de la rue Amelot et participé à plusieurs émissions sur *Radio libertaire*.

480 Il est frappant de constater que les Occidentaux sont constamment à la recherche, sans doute parce qu'ils les ont perdues, de la « pureté » et de

aujourd'hui ou hier. Un discours, sans n'être qu'un vœu pieux, expose d'abord une aspiration personnelle et/ou collective, un modèle de référence. Mais je soutiens que les principes énoncés, même s'ils ne sont pas toujours mis en application, en tout ou partie, restent une potentialité, un idéal, une philosophie vivante que nous pouvons faire nôtres.

Ceci posé, il faut se convaincre d'abord, car ce sont les faits :

-1. que les peuples traditionnels, ceux qui répondent à la définition que j'ai proposée plus haut, n'ont pas disparu⁴⁸¹ et que rien ne permet de penser qu'eux soient en voie de disparition et que nous soyons promis à un brillant avenir, suivant des formules consacrées ;

-2. que le modèle dont ils sont porteurs n'est ni un modèle du passé, ni un modèle dépassé.

Pas facile, j'en conviens, puisque cela va à rebours de tout ce qu'on nous a mis dans le crâne à propos de ces « résidus de civilisations », de ces « fossiles vivants » ou encore de ces « sociétés pré-scripturales », « pré-industrielles », etc., que seraient ces petites sociétés disséminées, égarées pour ainsi dire dans le vaste monde, et qui rassemblent quand même quatre à cinq cents millions de personnes sur l'ensemble de la planète. Robert Jaulin, dont je fus l'élève puis le collègue-et-néanmoins-ami, fait cette juste remarque : « *Les Indiens ne sont condamnés que sous réserve que nous le sommes aussi.* » (Jaulin, 1980) Et mon amie, ma sœur ojibwée, Gayle Mason, m'écrivait à la fin des années 1960 : « *Nous étions là lorsque l'homme blanc est arrivé, nous y serons encore lorsqu'il aura disparu.* » Il est grand temps, pour les Blancs, de découvrir enfin l'Amérique, celle des minorités, qui peut nous permettre d'accéder à la majorité, à la maturité.

l'« authenticité »... surtout chez les autres.

481 Même les Mohicans n'ont pas disparu, contrairement à ce que veut nous faire croire Fenimore Cooper, auteur du livre *Le dernier des Mohicans* (1826). J'en ai rencontré de bien vivants dans le Massachusetts aux États-Unis. Et les Utes qui sont quelques milliers dans les États de l'Utah et du Colorado, et que les cruciverbistes connaissent sous la définition de « vieux Indiens » ne sont pas plus « vieux » que les autres Amérindiens des États-Unis ou d'ailleurs.

Jean Malaurie, homme aux multiples talents, est convaincu, et je l'approuve, que ces peuples ont plus et mieux à nous apporter que les cadeaux empoisonnés qu'on leur a faits sous couvert de « développement », de « mise en valeur », etc. Il s'adresse ici à un jeune Inuit : « *Peut-être ta mission est-elle, comme tous les peuples en réserve de l'humanité, de tenter de nous sauver, nous, pauvre humanité, des périls qui nous menacent dans notre orgueilleuse aspiration à dominer la nature.* » (Malaurie, 2015 : 116)

Les peuples traditionnels, généreux et peu rancuniers, ont effectivement quelques bonnes paroles à nous faire entendre sur la nécessité d'un rééquilibrage général des relations que nous, êtres humains, entretenons les uns avec les autres, avec les autres êtres vivants (la Terre mère⁴⁸², les animaux, les plantes, les rivières, les esprits, etc.), visibles et invisibles, vivants et morts, et avec nous-mêmes. Ils nous proposent de revenir à une éthique que nous avons oubliée et à ces valeurs humaines, écologiques et spirituelles qui, nous l'avons vu mais mieux vaut dire les choses deux fois qu'une, les définissent précisément comme « traditionnelles ».

Une vieille dame⁴⁸³ peigan⁴⁸⁴ rencontrée en 1977 dans l'Alberta, au Canada, me disait avec tristesse : « *Ce qui me rend malade, c'est de voir la rivière polluée par l'homme blanc. Voyez ces pins magnifiques jetés à bas par les bulldozers. Tout ce que veut l'homme blanc, je crois, c'est faire de l'argent, toujours plus d'argent. Si je voulais, je pourrais avoir beaucoup de choses, mais je désire seulement le bonheur. Le bonheur, c'est de voir ses enfants grandir dans la bonne voie, de les voir participer aux fêtes traditionnelles...* »

482 On peut prendre cette expression, chère aux Indiens d'Amérique, dans un sens mystique ou dans un sens plus rationnel : la matière, le lieu dont tous les êtres vivants tirent leur subsistance. Le respect qu'on lui doit reste le même.

483 Une « aînée » (*Elder*) comme disent les Indiens du Nord avec tout le respect dû aux personnes âgées.

484 Les Peigans sont l'une des trois composantes de la Confédération Blackfoot (Blood, Peigan, Blackfoot), à cheval – sans jeu de mots, même si ce sont effectivement de grands cavaliers – sur l'État du Montana, aux États-Unis et la province d'Alberta au Canada.

Ernest Tootoosis, leader spirituel cri, lui, exprime ses craintes : « *Dieu n'a pas voulu que l'homme tue sa mère, la Terre, en drainant tout son sang et en l'écorchant à mort, cela ne peut continuer ainsi ! Le luxe ne vaut pas le prix qu'il coûte si nous privons la prochaine génération des ressources vitales, comme l'eau potable, l'air, la chaleur et l'énergie. L'environnement naturel de ce monde doit être préservé.* »

Écoutons encore Fred Plain, Ojibwé de l'Ontario, qui nous met en garde : « *Si la Terre meurt par une surexploitation ; si la Terre meurt des dommages causés à l'environnement ; si la Terre meurt à cause de la pollution ; si la Terre meurt par la destruction de nos forêts, nous mourrons aussi.* »

À ces paroles de sagesse, Jean Malaurie répond par un appel à la jeunesse autochtone : « *Inuit ! Nous avons besoin de vous, dans nos folies dominées par des mécanismes financiers hors contrôle qui nous préparent sous couvert de tyrannie déguisée, un monde vassalisé.* » (Malaurie, 2015 : 142)

xxxx

Le 17 juin 1744, les commissaires du Maryland et de la Virginie négociaient un traité avec les Iroquois des Six Nations à Lancaster en Pennsylvanie. À l'issue de ce traité, les Indiens étaient invités à envoyer leurs enfants au collège William et Mary. Ils déclinèrent l'offre en ces termes pleins d'humour : « *Nous sommes convaincus que vous nous voulez du bien avec votre proposition et nous vous en remercions de tout cœur. Mais, vous qui êtes sages, vous devez savoir que chaque nation a une conception différente des choses et, par conséquent, vous ne le prendrez pas mal s'il se trouve que nos idées sur cette sorte d'éducation ne sont pas les mêmes que les vôtres. Nous en avons fait l'expérience. Plusieurs de nos jeunes gens ont été jadis élevés dans les collèges des provinces du nord ; ils furent instruits de toutes vos sciences, quand ils nous revinrent, ils ne savaient pas courir et ignoraient tout de la vie dans les bois... Incapables de faire des guerriers, des chasseurs, ou des conseillers, ils n'étaient absolument bons à rien.*

Néanmoins, nous vous restons obligés pour votre offre bienveillante, bien que nous ne puissions l'accepter ; et pour vous montrer combien nous vous en sommes reconnaissants, nous nous proposons d'accueillir une douzaine de vos fils, [...], de prendre soin de leur éducation, de les instruire en tout et de faire d'eux des hommes. » (McLuhan, 1974 : 71)

Qu'apprendraient les petits blancs dans une école amérindienne aujourd'hui ? Sans doute à découvrir le monde tel qu'il est et pas tel que le présentent les jeux vidéo. À jouir du présent et à ne pas constamment se projeter dans un avenir de plus en plus incertain. À nommer les plantes et les animaux, à les connaître et à les reconnaître sans passer par la case prison Internet. À parler aux arbres et aux oiseaux. À danser avec les loups⁴⁸⁵. À murmurer à l'oreille des chevaux⁴⁸⁶. À voir ce qu'il y a au-delà de l'arc-en-ciel⁴⁸⁷. À sentir, à respirer autre chose que la fumée des pots d'échappement des voitures et des cheminées des usines chimiques et des centrales nucléaires. À ne pas voir le monde comme fait d'angles et de cubes qui s'agitent et se détruisent l'un l'autre dans un crépitement d'explosions dérisoires⁴⁸⁸. À ne pas se prendre au sérieux. À écouter les autres parler et non à s'écouter parler. À comprendre que nous ne sommes rien sortis de nos entourages humains, non humains, visibles et invisibles, donc à s'entraider, à partager, à respecter. À apprécier la beauté du monde là où elle existe encore. Ils acquerraient une éthique que nous avons perdue, nous qui ne respectons plus la parole donnée, qui vivons dans des illusions et substituons l'avoir, le pouvoir au savoir.

485 Référence au livre de Michael Blake *Dancing with Wolves (Danse avec les loups)* édité en 1988 et mis en images au cinéma, sous le même titre, par Kevin Costner en 1990.

486 Référence au livre de Nicolas Evans : *Horse Whisperer (L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux)*, publié en 1995, puis mis en images, sous le même titre, au cinéma par Robert Redford en 1998.

487 Voir note 46.

488 Référence à ces jeux vidéo hideux et stupidement destructeurs qui envahissent les écrans petits et grands.

Dans une introduction à un ouvrage publié en 1797⁴⁸⁹, le libraire-éditeur Des Essarts écrit : « *Si le seul sentiment de l'admiration est un plaisir pour l'homme sensible, lorsqu'il contemple les prodiges de la nature, quelle jouissance ne doit pas éprouver celui qui, plus attentif, les suit pas à pas, et découvre, dans le vaste enchaînement des êtres qui remplissent l'univers, l'ordre qui préside à leur formation, et le miracle sans cesse renaissant de leur existence ?*

Que deviennent alors pour lui toutes les passions dont se compose la carrière de la faible humanité, toutes les intrigues qui l'entourent, toutes les ambitions dont elle se berce, et toutes les vicissitudes qui l'agitent ? » (Introd. à Dubroca, 1797 : i-ij)

Lorsqu'on lit ces lignes écrites voici plus de deux siècles, on se dit que la communication est possible entre des gens capables de s'écouter et de s'entendre, entre les peuples naturels et ceux des « civilisés » qui contestent l'ordre établi par les puissances d'argent et les artisans irresponsables d'une technologie incontrôlée, ceux qui s'excluent du monde de la consommation sans frein. Heureusement, certains chemins se croisent entre des « civilisés » qui ne sont plus trop fiers de l'être, et les « sauvages » conscients de dresser les ultimes remparts contre le délire technologique et totalitaire qui nous menace tous. En (presque) conclusion, puisque les meilleures comme les moins bonnes choses ont une fin, entendons les paroles de sagesse du Sioux Lakota Luther Standing Bear :

« Le Lakota était empli de compassion et d'amour pour la nature. Il aimait la terre et toutes les choses de la terre, et son attachement grandissait avec l'âge. Les vieillards étaient – littéralement – épris du sol et ne s'asseyaient ni ne se reposaient à même la terre sans le sentiment de s'approcher des forces maternelles [...]. Ils avaient un sentiment de fraternité envers le monde des oiseaux et des animaux qui leur gardaient leur confiance [...]. Le vieux Lakota était un sage. Il savait que le cœur de l'homme éloigné de la nature devient

489 Encore une trouvaille dans ma bibliothèque qui, décidément, n'arrête pas de me surprendre !

dur ; il savait que l'oubli du respect dû à tout ce qui pousse et à ce qui vit amène également à ne plus respecter l'homme. »
(McLuhan, 1974 : 17-18)

Et Pierre Rabhi : « *Un jour, il nous faudra bien répondre à notre véritable vocation qui n'est pas de produire et de consommer sans fin, mais d'aimer et d'admirer, et de prendre soin de la vie sous toutes ses formes. »*

Valérie Cabanes, qui fut mon étudiante et qui suit aujourd'hui un beau chemin pour la défense de toutes les formes de vie sur cette planète, écrit : « *L'homme doit en effet être replacé à sa juste place dans le cycle de la vie. Cette vision n'est pas nouvelle chez les populations autochtones qui vivent en symbiose avec leur environnement, mais elle est révolutionnaire dans la pensée occidentale. C'est d'ailleurs en grande partie sous leur influence que des pays commencent à reconnaître des droits à la nature elle-même. Cela demande pour nous Occidentaux une révolution intérieure, philosophique et normative, afin de détronner l'homme de sa suprématie sur la nature, et de déconstruire l'idée même de nature telle que notre modernité l'avait posée. »* (Cabanes, 2016 : 26)

Il n'y a pas de *reset* miracle, la vraie révolution ne sera pas celle des machines, ce sera de sortir du modèle dominant technomercantile (donc ethno-éco-égocidaire) et d'admettre – il suffit pour cela de savoir regarder et d'entendre, mieux d'écouter –, qu'il existe d'autres modèles, d'autres façons de croire et de jouir de la beauté des gens et des choses de ce petit monde perdu dans l'univers et que nous habitons avec d'autres colocataires à deux, quatre, six, huit pattes et plus, ou pas de pattes du tout. La nécessaire révolution des mœurs sera déjà individuelle ; commencez par faire votre jardin et élever des poules, ou, si vous êtes végétarien ou végan, plantez des choux. Le reste devrait suivre.

J'espère, au moment de mettre un point final provisoire à cet essai, avoir rassuré mes patients lecteurs : je n'envisage pas moi-même de porter un slip en peau de léopard et de me balancer de liane en liane dans un exercice bien risqué d'acrobranche que, de toute façon, mes capacités physiques

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

déclinantes ne m'autorisent plus. Et je ne tiens pas à imposer à qui que ce soit d'apprendre à tailler des pointes de flèches pour chasser les rats qui seront probablement les derniers mammifères à résister à la folie humaine. Espérons seulement qu'il ne faudra pas en arriver là...

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Annexes

Extraits de :

Henry David Thoreau, 1981 : *Journal 1837-1861* : Paris, Les presses d'aujourd'hui.

1850 : « Je ne préfère pas une religion ou une philosophie aux autres. Je n'ai aucune sympathie pour la bigoterie et l'ignorance qui établissent des distinctions arbitraires, partiales et puériles, entre la croyance d'un homme ou d'un autre, et les formes de ces croyances – comme celles de chrétiens et des païens. Puissé-je être délivré de l'étroitesse, de la partialité, de l'exagération et de la bigoterie ! Pour le philosophe, toutes les sectes, toutes les nations sont semblables. J'aime Brahma, Hari, Bouddha et le Grand Esprit autant que Dieu. » (p. 55)

1853 : « J'aime la Nature en partie parce qu'elle n'est pas l'homme, mais une retraite pour lui échapper. Aucune des institutions humaines ne l'a soumise ni pervertie. Chez elle, c'est une discipline différente. Je puis être heureux, au milieu de la Nature, d'un bonheur parfait. S'il n'y avait dans ce monde que des hommes, je ne pourrais jamais étirer mes membres, je perdrais toute espérance. L'homme est contrainte, la Nature est liberté. L'homme me fait désirer un autre monde, elle, me rend satisfait de celui-ci. Aucune des joies qu'elle offre n'est sujette à nos règles et à nos définitions. Ce que l'homme touche, il le surveille. Dans les choses de la pensée, il moralise. On croirait qu'un travail libre et joyeux lui est impossible. Comme le moindre plaisir dont la Nature est la base est infini

et pur, comparé aux joies humaines ! La joie que donne la Nature est pareille aux paroles sincères de l'être aimé. » (p. 113)

1858 : « Comme je connais peu le pin nommé *arbor vitae*, si je m'en tiens à ce que la science nous apprend [...]. L'Indien, pour nommer l'arbre et ses parties, avait vingt mots qui ne sont pas dans nos traités de botanique et qui impliquent un savoir plus concret et plus vivant. Il s'en servait tous les jours. Il connaissait très bien le bois, l'écorce, les feuilles. La science ne fait pas autre chose que mettre en ordre ce que nous savons de telle ou telle classe d'objets. L'Indien était plus familier que nous avec les animaux et les plantes sauvages et cette familiarité, comme la nôtre, s'est reflétée dans le langage. Que de termes indiens pour le caribou, l'écorce du bouleau et tant d'autres choses ! L'Indien restait plus près que nous de la Nature. Les quadrupèdes les plus sauvages et les plus nobles, les plus grands poissons d'eau douce, quelques-uns des oiseaux les plus beaux, les plus rares et belles fleurs ont reculé tandis que nous avançons, et nous n'avons plus d'eux qu'une connaissance lointaine [...]. Ces termes me révèlent une vie dans la vie, qui circulait librement dans nos bois et que nous ne pouvons plus retrouver. Cette vie terrestre des Indiens est aussi loin de la nôtre que le firmament. » (p. 193-194)

Alain Gerbault, 2015 (1932) : *En marge des traversées, L'Évangile du soleil*, La Rochelle, La Découvrance.

« Ô Fakate, je suis triste de retourner vers les grands pays qu'habitent les hommes blancs ; mais il le faut pour pouvoir revenir un jour. Ô toi qui fus mon ami pendant mon séjour, transmets mon message d'affection à Kouri Titako, Apolosio, Perenato et tous les enfants du collège et avec une prière : conservez vos traditions et vos vieilles coutumes qui sont meilleures pour vous que celles des hommes blancs. Bien des joies sont inconnues à ceux qui marchent avec des souliers et

mangent avec des fourchettes. La lutte pour gagner l'argent engendre seulement la haine ; c'est en vous aimant les uns les autres, en travaillant vos plantations pour vous nourrir, et surtout en jouant gaiement sous le soleil que vous pourrez vivre heureux dans votre beau pays d'Ouvéa. » (p. 138)

« Ainsi, au navigateur solitaire que j'étais devenu, vivant en dehors des sociétés et des conventions établies, apparaissent toujours toutes les fautes et les erreurs d'une civilisation à grand développement scientifique et industriel, mais où la pensée, l'art et la culture individuelle de la masse ne sont pas supérieurs à ce qu'ils sont chez bien des peuples primitifs. » (p. 151)

Alain Gerbault, 1949 : *Un paradis se meurt*, Éditions Self.

« Je suis contre la civilisation, contre la création de besoins superflus. Selon moi, la sagesse consiste à se contenter de peu et à modérer ses désirs. Non, décidément, je n'ai aucune envie de retourner vivre dans les pays d'Europe ou d'Amérique. Je préfère les petites îles primitives et j'aime de plus en plus cette vie solitaire et errante que je me suis choisie. » (p. 51)

« Trois ou quatre fois par semaine, les indigènes se pressent au cinéma pour voir des films vieux de plus de vingt ans [...], heureux de découvrir tout un monde qu'ils ignorent. Ils se passionnent pour les films du Far West, ces images brutales et démoralisatrices de rapt, d'alcool et de coups de poing. Tous les hommes imitent ce qu'ils ont vu à l'écran [...]. Les enfants ne jouent plus qu'au lasso ou aux pistolets de bois et s'amuse à se pendre aux branches d'arbre pour reproduire des scènes de lynchage. Et l'argent s'en va rapidement enrichir les Chinois. [...] La vraie mission du gouvernement consisterait à interdire dans les îles la création de besoins nullement nécessaires et à ne laisser pénétrer que ce qui peut donner à la population du confort et du bien-être. Mais ce serait trop demander à la population blanche qui ne sait pas

se gouverner elle-même [...]. Et de là provient tout le mal ; des enfants volent de l'argent pour aller au cinéma, les jeunes gens imitent les héros de l'écran, boivent et se battent, les femmes désirent des robes, veulent se promener en auto, ce qui donne lieu à des discussions sans fin et à des scènes de jalousie. [...] Bien des indigènes désirent devenir fonctionnaires ou serviteurs des Blancs au lieu de vivre sur leurs terres. » (p. 107-109)

« [À Porapora] Comme partout en Océanie, la classe est faite en français, avec interdiction aux enfants d'y parler leur langage, alors que chez eux et autour d'eux on ne parle que tahitien. Le résultat est déplorable. J'ai vu les manuels de classe, tous imprimés en France. On y voit en première page un nègre, un Annamite et un Français lisant et apprenant le même livre. Cette image, que certains de mes compatriotes trop chauvins admirent avec attendrissement, me remplit d'indignation, car je sais trop qu'elle entraîne comme conséquence la destruction du langage, du passé, de la dignité et de la fierté de la race que l'on instruit. J'ai vu ces manuels, géographie de la France, de l'Europe, histoire des plantes et animaux de France. [...] Les manuels d'histoire sont les plus ridicules. On apprend aux Polynésiens la même histoire de France truquée qu'aux enfants des écoles primaires. [...] Je n'insiste pas sur cette phrase fameuse : "Nos ancêtres... les Gaulois", qui fait rire tout le monde, mais cela se répète presque à chaque page, et l'on n'y trouve évidemment rien sur leurs propres ancêtres, ni sur l'histoire de leur pays. » (p. 196-197)

« Quant au bonheur assuré par la vie moderne, je ne crois pas qu'on rende l'homme heureux en lui créant des besoins – ni qu'on l'améliore. Le paysan arabe vit pauvrement et frugalement, mais il a beaucoup de temps pour penser et s'élever par la méditation. D'autre part, il n'ignore ni les arts ni les distractions et n'est pas malheureux, parce qu'il n'a ni beaucoup de besoins ni beaucoup de désirs. Chacun porte en soi sa propre conception du bonheur de vivre. Si l'on me

demandait de choisir entre la vie d'un Français, esclave d'une machine qu'il est obligé d'alimenter sans distraction pendant huit heures par jour, ou celle du pâtre arabe qui passe ses journées devant son troupeau avec sa flûte de roseau pour se distraire, ou même celle du mendiant assis au bord de la route, je sais que je n'hésiterais pas. Je préférerais être libre de penser et de ne pas servir la machine. » (p. 212)

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour protéger

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

Bibliographie

- Akwesasne Notes, *A Journal for Natural People*, Mohawk Nation at Akwesasne.
- Azam Geneviève, 2015 : *Osons rester humains, Les impasses de la toute-puissance*, Paris, Les Liens qui Libèrent.
- Balavoine Daniel, 1980 : *Je ne suis pas un héros* (chanson).
- Barley Nigel, 1997 (1988) : *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, Paris, Payot.
- Bataillon Marcel, Sait-Lu André, 1971 : *Las Casas et la défense des Indiens*, Paris, Julliard.
- Baudelaire, 1861 : « L'Albatros », dans : *Les fleurs du mal* (2e éd.).
- Beecher Stowe Harriet, 1852 : *La case de l'oncle Tom*.
- Berge François, 1948 (sous la dir. de) : *Fin de l'ère coloniale, II, Peuples et évolution*, Paris, Éditions de Clermont.
- Bergson Henri, 1932 : *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Félix Alcan.
- *La Bible de Jérusalem*, 2003 : Paris, Les Éditions du Cerf.
- Bidar Abdennour, 2021 : « La spiritualité d'après », *Le jour d'après* (émission télévisée sur LCP).
- Blake Michael, 1988 : *Dancing with Wolves*.
- Bologne Jean-Claude, 1986 : *Histoire de la pudeur*, Paris, Olivier Orban.
- Boule Pierre, 1963 : *La planète des singes*, Paris, Le Cercle du Nouveau Livre.
- Bourdieu Pierre, 1972 : *Esquisse d'une théorie de la pratique*, précédé de *Trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Droz.

– Bouzar Wadi, 1983 : *La mouvance et la pause, Regards sur la société algérienne*, Alger, SNED.

– Brailly Vincent, Navet Eric, 2017 : « Les Amérindiens de la commune de Camopi (Teko et Wayāpi) et la mise en place du Parc Amazonien de Guyane », dans : K. Hoffmann-Schickel et E. Navet (sous la dir. de) : *Résistances culturelles et revendications territoriales des Peuples autochtones*, Éditions Connaissances et Savoirs, p. 236-266.

– Briault Maurice, 1943 : *Les sauvages d'Afrique*, Paris, Payot.

– Brown Dee, 1973 : *Enterre mon cœur*, Paris, Stock.

– Buffon, 1971 (1749) : *De l'Homme, Histoire Naturelle*, Paris, Vialetay éd.

– Burrough Edgar Rice, 1912 : *Tarzan of the Apes*, All-Story Magazine.

– Cabanes Valérie, 2016 : *Un nouveau droit pour la terre, Pour en finir avec l'écocide*, Paris, Éditions du Seuil.

– Caidin Martin, 1972 : *Cyborg*, Arbor House.

– Camus Renaud, 2008 : *La grande déculturation*, Paris, Fayard.

– Carroll Lewis, 1865 : *Alice au pays des merveilles*.

– Cash Johnny, 1964 : *Bitter Tears : Ballads of the American Indian*, Colombia Records (disque 33 tours).

– Clastres Pierre, 1974 : *La société contre l'État, Recherche d'anthropologie politique*, Paris, Éditions de Minuit.

– Clément Catherine, Kristeva Julia : 1998 : *Le féminin et le sacré*, Paris, Stock.

– Collectif, 1998 : *Un monde sans loi*, Paris, Stock.

– Collodi Carlo, 1881 : *Les aventures de Pinocchio*.

– Condorcet, 1988 [1795] : *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Flammarion.

– Conrad Joseph, 1997 [1899] : *Au cœur des ténèbres* suivi de *Un avant-poste du progrès*, Paris, Éditions Autrement.

– Constant Benjamin, 1980 [1814] : *De l'esprit de conquête*, Lausanne, Éd. Pierre-Marcel Favre.

– Cooper Fenimore, 1826 : *The Last of the Mohicans; A Narrative of 1757*, H. C. Carey & I. Lea, Philadelphia.

– *Le Coran*, 1958 (2 vol.), Paris, Petite Bibliothèque Payot.

– Couchili Ti'iwán, 2014 : *Le jaguar et le tamanoir, Dzawapinim o'olam Tamãdua, Conte teko de Guyane bilingue teko-français*, Paris, L'Harmattan.

– Coulthard Glen Sean, 2014 : *Red Skin, White Masks : rejecting the colonial politics of recognition*, University of Minnesota Press.

– Cousteau Jacques-Yves, Paccalet Yves, 1992 : *Almanach Cousteau de l'environnement, Inventaire de la vie sur notre planète d'eau*, Paris, Robert Laffont.

– Crépon Pierre, 1982 : *Les religions et la guerre*, Paris, Éditions Ramsay.

– Cresswell Robert, 1975 : *Éléments d'ethnologie*, 2 vol., Paris, Armand Colin.

– Cyrulnik Boris, 2021 : *Des âmes et des saisons, Psychoécologie* ; Paris, Odile Jacob.

– Dante Alighieri, XIIIe s. : *La Divine Comédie*.

– Darnton Robert, 1984 : *Le grand massacre des chats, Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Robert Laffont.

– Darwin Charles, 1874 : *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, Paris, Lib. Reinwald, Schleicher frères édit.

– Daschuk James, 2013 : *Clearing the Plains, Disease, Politics of starvation, and the Loss of Aboriginal Life*, Regina, University of Regina Press.

– Defoe Daniel, 1719 : *Robinson Crusoe*.

– Delille Jacques, 1819 : *Poésies fugitives de Jacques Delille*, Paris, L. G. Michaud, libraire.

– Deloria Jr. Vine, 1970 : *Custer Died for Your Sins, An Indian Manifesto*, New-York, Avon Books. [trad. française : *Peau-Rouge*, Paris, Édition spéciale, 1972].

– 1970 : *We talk, you Listen, New Tribes, New Turf*, Mcmillan Ed.

– 1973 : *God is Red*, Delta Books.

– Delumeau Jean, 1992 : *Une histoire du paradis, Le Jardin des délices*, Paris, Fayard.

– Descartes René, 1637 : *Discours de la méthode*.

– Descola Philippe, 2005 : *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.

– Des Essarts, 1797 (An 6) : *Avertissement à : Dubroca J.-F. : Entretiens d'un père avec ses enfants, sur l'histoire naturelle...*, Paris, Des Essarts Libraire, 3 vols.

– Devereux George, 1970 : *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard.

– Diamond Jared, 2006 (2005) : *Effondrement, Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard.

– Dion Cyril, 2016 : *Demain et après... Un nouveau monde en marche*, Paris, Actes Sud.

– Dubroca J.-F., An 6 (1797) : *Entretiens d'un père avec ses enfants, sur l'histoire naturelle*, Paris, chez Des Essarts, Libraire, 4 tomes.

– Dukas Paul, 1897 : *L'apprenti-sorcier (poème symphonique)*.

– Élias Norbert, 1973 (1939) : *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy.

– 1975 (1939) : *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy.

– Ertel Rachel, Fabre, Geneviève, Marienstras Élise, 1971 : *En marge, Les minorités aux États-Unis*, Paris, François Maspero.

– Evans Nicolas, 1995 : *The Horse Whisperer*.

– Fanon Frantz, 1968 : *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero.

– Ferrarini Hélène, 2022 : *Allons enfants de la Guyane, Éduquer, évangéliser, coloniser les Amérindiens dans la République*, Toulouse, Anacharsis.

– Ferrer Nino, 1966 : *Les cornichons* (chanson).

– Ferry Luc, 2006 : *Apprendre à vivre, Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations*, Paris, Éditions Plon.

– 2008 : *La sagesse des mythes, Apprendre à vivre-2*, Paris, Plon.

– Finkielkraut Alain, 2012 : *L'identité malheureuse*, Paris, Éditions Stock.

– Fortino Mauricienne, 2007 : *Les neuf chamanes et le Maître de la pluie, Récits palikur de Guyane*, Paris, L'Harmattan.

- Foucault Charles de, 1947 : *L'Évangile présenté aux pauvres nègres du Sahara*, Paris, Arthaud.
- Franco R. P. S., 1861 : *Réponses populaires aux objections les plus répandues contre la religion*, Lyon, Girard et Josserand.
- Friedman Yona, 1975 : *Utopies réalisables*, Paris, Union générale d'éditions, 10-18 (série " 7").
- Gainsbourg Serge, 1958 : *Le poinçonneur des Lilas* (chanson).
- Gall France (interprète), 1964 : *Sacré Charlemagne* (chanson).
- Garretson Martin S., 1939 : *Les bisons d'Amérique*, Paris, Payot.
- Gerbault Alain, 1932 : *L'Évangile du soleil, En marge des traversées*, Paris, Éditions Fasquelle.
- 1949 : *Un paradis se meurt*, Paris, Éditions Self.
- Girard René, 2004 : *Les origines de la culture*, Paris, Desclée de Brouwer.
- G. L., 1884 : *À l'assaut des pays nègres*, Journal des missionnaires d'Alger dans l'Afrique équatoriale, Paris, L'oeuvre des écoles d'Orient.
- Godin Christian, 2012 : *La haine de la nature*, Éditions Seyssel, Champ Vallon.
- Goethe Johan Wolfgang von, 1797 : *L'apprenti-sorcier*.
- Goffman Erwing, 1961 : *Asiles*, Paris, Éditions de Minuit.
- Good Michelle, 2020 : *Five Little Indians*, Toronto, HarperCollins.
- Grenand Pierre, 1980 : *Introduction à l'étude de l'univers wayãpi, Ethnoécologie des -Indiens du Haut-Oyapock (Guyane française)*, Paris, SELAF.
- 1982 : *Ainsi parlaient nos ancêtres, Essai d'ethnohistoire "Wayãpi"*, Paris, ORSTOM.
- Groult Benoîte, 1975 : *Ainsi soit-elle*, Paris, Grasset.
- Guerrand R. H., 1960 : *Indiens et coureurs de bois*, Paris, Les Éditions du Temps.
- Guiart Jean, 1971 : *Clefs pour l'ethnologie*, Paris, Seghers.
- Guinot R., 1941 : *Oiseaux utiles et nuisibles*, Paris, Éditions Rustica.

- Hall Edward, 1971 : *La dimension cachée*, Paris, Seuil.
- Harari Yuwal Noah, 2018 : *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Paris, Albin Michel.
- Havard Oscar, 1900 : *Les fêtes de nos pères*, Tours, Alfred Mame.
- Hehaka Sapa, 1953 : *Les rites secrets des Indiens Sioux*, Paris, Payot.
- Héritier Françoise, 2012 : *Le sel de la vie, Lettres à un ami*, Paris, Odile Jacob.
- Highwater Jamake, 1983 : *L'esprit de l'aube, Vision et Réalité des Indiens d'Amérique*, Paris, Éd. L'Âge d'Homme.
- Hobbes Thomas, 1651 : *Leviathan, or The Matter, Forme, & Power of a Common-wealth, Ecclesiastical and Civil*.
- Hoffmann-Schickel Karen, 2010 : *Un peuple du renne entre hier et demain : les Sâmes de Kautokeino dans le Finnmark norvégien*, Thèse d'ethnologie soutenue en 2010 à l'Université de Strasbourg.
- Howley James P., 1915 : *The Beothucks or Red Indians, The original inhabitants of Newfoundland*, Cambridge University Press.
- Hugo Victor, 1838 : *Ruy Blas*.
- 1862 : *Les misérables*.
- Huizinga Johan, 1939 : *Incertitudes, Essai de diagnostic du mal dont souffre notre temps*, Paris, Librairie de Médicis.
- Hulot Nicolas, Lenoir Frédéric, 2020 : *D'un monde à l'autre, Le temps des consciences*, Paris, Fayard.
- Hurault Jean-Marcel, 1972 : *Français et Indiens en Guyane, 1604-1972*, Paris, Union Générale d'Éditions.
- Ibn Khâldun, 1967-1968 (XIV^e siècle) : *Discours sur l'Histoire universelle : Al-Muqaddima*, Paris, Sindbad (3 tomes).
- Jackson Helen Hunt, 1972 [1880] : *Un siècle de déshonneur*, Paris, Union Générale d'Éditions.
- James William, 2013 (1903) : *Le poulepe du doctorat*. Voir Stenger I.
- Jaulin Robert, 1970 : *La paix blanche, Introduction à l'ethnocide*, Paris, Éditions du Seuil.
- 1980 : « Il est temps d'être indien... », *Libération*.

– 1995 : *L'univers des totalitarismes, Essai d'ethnologie du « non-être »*, Paris, Loris Talmart.

– Jean Michel, 2021 : *Maïkan*, Éditions Despayrage.

– Jenness Diamond, 1935 : *The Ojibwa Indians of Parry Island, Their Social and Religious Life*, Ottawa, Canada Department of Mines, National Museum of Canada, Bulletin 78, Anthropological Series n°17.

– Jenny Ralph, 1972 : « L'Indien nord-américain et sa terre », dans : *De l'ethnocide*, Paris, Union Générale d'Éditions, p. 235-257.

– *Je sais tout*, mensuel français (1905-1939).

– Johnston Basil, 1976 : *Ojibway Heritage*, Toronto, McClelland and Stewart.

– Julien Charles-André, 1948 : *Les voyages de découverte et les premiers établissements (XVe-XVIe siècles)*, Paris, Presses Universitaires de France.

– Kardiner Abram, Preble Edward, 1966 : *Introduction à l'ethnologie*, Paris, Gallimard.

– Khaldûn Ibn : *Discours sur l'histoire universelle* (3 vol.), Paris, Sindbad.

– King Stephen, 1996 : *La ligne verte (The Green Mile)*.

– Kirby Jack, Lee Stan, 1962 : *The Incredible Hulk*, Marvel Comics (Bande dessinée).

– Kroeber Theodora, 1968 : *Ishi, Testament du dernier Indien sauvage de l'Amérique du Nord*, Paris, Plon (« Terre humaine »).

– Lacoste-Dujardin Camille, 1997 : *Opération oiseau bleu. Des Kabyles, des ethnologues et la guerre d'Algérie*, Paris, La découverte.

– Las Casas Bartolomé de, 1979 [1552] : *Très brève relation de la destruction des Indes*, Paris, Maspero-La découverte.

– Latouche Serge, 1995 : *La mégamachine, Raison technologique, raison économique et mythe du progrès*, Paris, La Découverte-MAUSS.

– Leclerc Félix 1951 : *Moi, mes souliers* (chanson).

– Lee Ran, Ditko Steve, 1962 : *Spider-Man* (bande dessinée).

- Lévi-Strauss Claude, 1955 : *Tristes tropiques*, Paris, Plon (coll. « Terre humaine »).
- 1983 : *Le regard éloigné*, Paris, Plon.
- Mahn-Lot Marianne, 1982 : *Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, Paris, Payot.
- Malaurie Jean, 1955 : *Les derniers rois de Thulé*, Paris, Plon (coll. « Terre humaine »).
- 1999 : *Hummocks, Nord Groenland, Arctique central canadien*, Paris : Plon (coll. « Terre humaine »).
- 2015 : *Lettre à un Inuit de 2022*, Paris, Fayard.
- 2022 : *De la pierre à l'âme, Mémoires*, Paris, Plon (coll. « Terre humaine »).
- Malebranche, 1829 [1674] : *À la recherche de la vérité*, 4 vol., Lyon, Rivoire Libraire.
- Malinowski Bronislaw, 1968 [1944] : *Une théorie scientifique de la culture*, Paris, Maspero.
- Malleret Thierry, Schwab Klaus, 2020 : *Covid-19, The Great Reset*, Genève, World Economic Forum.
- Mahomet (attribué à), 1958 : *Le Coran* (2 tomes), Paris, Petite bibliothèque Payot.
- Marienstras Élise, Ertel Rachel, Fabre Geneviève, 1971 : *En marge : les minorités aux États-Unis*, Paris, Françoise Maspero.
- McLuhan Teri C., 1974 : *Pieds nus sur la terre sacrée*, Paris, Denoël/Gonthier.
- Marco Polo, 1298 : *Le devisement du monde, ou Livre des merveilles*.
- Marsh Nina, Scheele Dirk, Fenstein Justin et al., 2017 : « *Oxytoxin-enforced norm compliance reduces xenophobic outgroup rejection* », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, vol. 114, n° 35, 2017, p. 9314-9319.
- Martin Calvin, 1982 : *Keepers of the Game, Indian-Animal Relationships and the Fur Trade* Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.
- Maslow Abraham, 1943 : « *A Theory of Human Motivation* », dans : *Psychological Review*, n° 50, 1943, p. 370-396.

- Mauss Marcel, 1947 : *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot.
- 1968 : *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Mériot Christian, 1980 : *Les Lapons et leur société, Étude d'ethnologie historique*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Merle Robert, 1972 : *Malevil*, Paris, Gallimard.
- Métraux Alfred, 1967 : *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*, Paris, Gallimard.
- Montaigne, 1580 : *Les Essais*.
- Montet Édouard, 1958 : « Introduction » à : *Le Coran* (2 vol.), Paris, Payot, p. 9-20.
- Moomou Jean, 2004 : *Le Monde des Marrons du Maroni en Guyane (1772-1860), La naissance d'un peuple : les Boni*, Matoury (Guyane), Ibis Rouge Éditions.
- More Thomas, 1516 : *Utopia*.
- Morgan Lewis H., 1971 [1877] : *La société archaïque*, Paris, Éditions Anthropos.
- Morin Edgar, Rabhi Pierre, 2021 : *Frères d'âme, Entretien avec Denis Lafay*, Éditions de l'Aube.
- Moustaki Georges, 1970 : *Il y avait un jardin...* (chanson).
- Navet Eric, 2002 : « La quête de la "Terre sans mal" chez les peuples traditionnels : l'exemple des Tupi-Guarani (Amérique du Sud) », dans : *Les paradis artificiels*, Le portique, n° 10, 2e semestre 2002, p. 111-132.
- 2007 : *L'Occident barbare et la philosophie sauvage, Essai sur le mode d'être et de penser des Indiens Ojibwé*, Paris, Homnispère.
- Neil Stephen, 1965 : *Foi chrétienne et autres croyances*, Tours, Mame.
- Nettle Daniel, Romaine Suzanne, 2003 : *Ces langues, ces voix qui s'effacent, Menaces sur les langues du monde*, Paris, Éditions Autrement.
- *Le nouveau Mercure galant contenant les nouvelles du Mois d'August 1677*.
- Onfray Michel, 2003 : *Féeries anatomiques, Généalogie du corps faustien*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle.

- 2005 : *Traité d'athéologie, Physique de la métaphysique*, Paris, Bernard Grasset.
- Orwell George, 1949 : *1984*, Paris, Foliot.
- Packard Vance, 1958 : *La persuasion clandestine*, Paris, Calmann-Lévy.
- Pascal, 1670 : *Les pensées*.
- Passerat Émile, 1906 : *La chasse au grand-duc. Destruction complète des oiseaux de proie et de rapine*, Paris, Librairie Cynégétique Guérin, Delahalle.
- Peillard Leonce, 1991 : *Villegagnon, Vice-Amiral de Bretagne, Vice-Roi du Brésil*, Paris, Perrin.
- Péron-Autret Dr., 1979 : *Les enterrés vivants, Histoires de morts vivants ou les incertitudes des signes de la mort*, Paris, Balland.
- Piaf Édith (interprète), 1857 : *La foule* (chanson, paroles de M. Rivgauche).
- Pichot-Duclos Général Jean, 2002 : *Les guerres secrètes de la mondialisation, Guerre économique, guerre de l'information, guerre terroriste*, Charles Lavauzelle.
- Psichari Ernest, 1948 : « Carnets de route », 27 janvier 1907, in *Œuvres complètes*, Vol. 1, Paris, Libr. Louis Conard, Libr. J. Lambert.
- Raynal Guillaume-Thomas, 1981 [1772] : *Histoire philosophique et politique du commerce et des établissements des Européens dans les deux Indes*, Paris, François Maspero/La découverte.
- Raynaud Fernand, 1966 : *Heu-reux !* (sketch).
- Reclus Élysée, 1905 : *L'Homme et la Terre*, Paris, Librairie universelle.
- Rey Olivier, 2018 : *Leurre et malheur du transhumanisme*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Riehl Olivier Colette (sous la dir. de), 2015 : *Guerriers de la paix : les Teko de Guyane, Éric Navet, 40 ans d'ethnologie*, Paris, Borealia, & Strasbourg, Association d'ethnologie, Université de Strasbourg.
- Riverain Jean, 1966 : *Dictionnaire des explorations*, Paris, Larousse.

- Robert Paul, 1993 : *Le nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Roland Romain, 1930 : *La vie de Vivekananda et l'Évangile universel*, Paris, Stock (2 vol.).
- Ronsard, 1559 : *Complainte contre Fortune*.
- Rosny aîné J.-H., 1907 : *La guerre du feu*.
- Rosny Léon de, 1900 : *La science de la civilisation, Traité d'ethnographie théorique et descriptive*, Paris, Ernest Leroux éd.
- Rousseau Jean-Jacques, 1968 [1755] : *Discours, Les lettres et les arts, Les origines de l'inégalité*, Paris, Bordas.
- Ruscio Alain, 1996 : *Le Credo de l'homme blanc, Regards coloniaux français XIXe-XXe siècles*, Bruxelles, Éditions Complexe.
- Sahlins Marshall, 1976 [1972] : *Âge de pierre, âge d'abondance, L'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard.
- Sandner Donald, 1996 : *Rituels de guérison chez les Navajos*, Monaco, Éditions du Rocher.
- Schrader F., Gallouédec L., 1918 : *Afrique, Océanie, Amérique*, Première année, Paris, Librairie Hachette.
- Shakespeare William, 1605 : *Macbeth*.
- Schwab Klaus 2017 (2016) : *La quatrième révolution industrielle*, Paris, Dunod.
- Shelley Mary, 1818 : *Frankenstein ou le Prométhée moderne*.
- Siegel Jerry, Shuster Joe, 1933 : *Superman*, bande dessinée.
- Singleton Michael, 2011 : « Parcours ethniques, implications éthiques », dans : Hermesse Julie, Singleton Michael, Vuilleminot, Anne-Marie (dir.) : *Investigations d'anthropologie prospective, 1 Implications et explorations éthiques en anthropologie*, Louvain-La-Neuve, Harmattan-Academia, p. 15-44.
- Somé Roger, Lomo Myazhiom Aggée Célestin (sous la dir. de), 2013 : *Territoires d'anthropologues, Mélanges pour Éric Navet*, Strasbourg, Histoire et Anthropologie, numéro spécial, septembre 2013.
- Stanley Henri M., 1890 : *In the Darkest Africa*.

– Stenger Isabelle, 2013 : *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, suivi de William James : *Le poulpe du doctorat*, présenté par Thierry Drumm, Paris, Les empêcheurs de penser en rond/La découverte.

– Sussan Rémi, 2013 : *Frontière grise, Nouveaux savoirs, nouvelles croyances et stupidités sur le cerveau*, Paris, Éditions François Bourin.

– Susuki Daisetz T., 1954 : *Essais sur le bouddhisme Zen* (3 vol.) : Paris, Albin Michel.

– Tahca Ushte, Erdoes Richard, 1977 [1972] : *De mémoire indienne, La vie d'un sioux voyant et guérisseur*, Paris, Plon (coll. « Terre humaine »).

– Taubira Christiane, 2019 : *Nuit d'épine*, Paris, Plon.

– Thoreau Henri-David, 1981 : *Journal 1837-1861*, Paris, Les Presses d'aujourd'hui.

– 1967 : *Walden ou La vie dans les bois, Walden or Life in the Woods*, Paris, Aubier-Montaigne (collection bilingue).

– Tiouka Alexis, Ferrarini Hélène, 2017 : *Petit guerrier pour la paix, Les luttes amérindiennes racontées à la jeunesse (et à tous les curieux)*, Matoury (Guyane), Ibis Rouge Éditions.

– Vian Boris, 1954 : *Le déserteur* (chanson).

– Venin Thierry, 2015 : *Un monde meilleur ? Survivre dans la société numérique*, Paris, Desclée de Brouwer.

– Vignon Robert, 1985 : *Gran Man Baka*, Éd. Davol.

– Weber Eugen, 1983 : *La fin des terroirs, La modernisation de la France rurale 1870-1914*, Paris, Fayard.

– Weber Max, 1964 [1904-1905] : *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon.

– Zola Émile, 1873 : *Le ventre de Paris*.

Filmographie

- Annaud Jean-Jacques, 1981 : *La Guerre du Feu*.
- *Aboriginal People's Television Network*, APTN, Chaîne de télévision aborigène du Canada.
- Boorman John, 1985 : *La forêt d'émeraude* [*The Emerald Forest*].
- Cameron James, 1984 : *Terminator*.
- Chaplin Charlie, 1936 : *Les temps modernes* [*Modern Times*].
- Costner Kevin, 1990 : *Danse avec les loups* [*Dancing with Wolves*].
- Darabont Frank, 1999 : *La ligne verte* [*The Green Mile*].
- Demy Jacques, 1964 : *Les parapluies de Cherbourg*.
- Dion Cyril, 2016 : *Demain*, France2 Cinéma.
- Disney Walt, 1940 : *Fantasia*.
- 1940 : *Pinocchio*.
- Donner Richard, 1978 : *Superman*.
- Faiman Peter, 1986 : *Crocodile Dundee*.
- Ferreri Marco, 1973 : *Touches pas la femme blanche*.
- Fleming Victor, 1939 : *Le Magicien d'Oz* [*The Wizard of Oz*].
- Ford John, 1956 : *La prisonnière du désert* [*The Searchers*].
- Gabriel Mike, Goldberg Eric, 1995 : *Pocahontas : une légende indienne*.
- Hanna William, Barbera Joseph, 1960-1966 : *The Flintstones* (série télévisée).
- Huet Michel, Pagès Eric, 2009 : *Les Gardiens de la Forêt*, Parc Amazonien de Guyane/RFO Guyane.

- Hunebelle André, 1960 : *Le Capitain*.
- Johnson Kenneth, 1973 : *L'Homme qui valait trois milliards* (série télévisée).
- Kalatozov Mikhaïl, 1957 : *Quand passent les cigognes*.
- Lang Fritz, 1927 : *Metropolis*.
- Lautner Georges, 1963 : *Les tontons flingueurs* (dialogues de Michel Audiard).
- Le Gouil Gwenlaouen, 2020 : *Tuer l'Indien dans le cœur de l'enfant* (documentaire).
- Leone Sergio, 1966 : *Le bon, la brute et le truand*.
- Lucas George, 1977 : *Star Wars*.
- Lynch David, 1980 : *The Elephant Man*.
- Marshall Garry, 1974 : *Happy Days* (série télévisée).
- Mathis Julien, Riehl Olivier Colette, 2017 : *Teko, Ethnologues & Cie*, Strasbourg, Association d'ethnologie/Kinostub (DVD).
- Nelson Ralph, 1970 : *Soldat bleu* [*Soldier Blue*].
- Pollack Sydney, 1972 : *Jeremiah Johnson*.
- Raimi Sam, 2002-2007 : *The Amazing Spider-Man*.
- Redford Robert, 1998 : *L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* [*The Horse Whisperer*].
- Schaffner Franklin J., 1968 : *La planète des singe* [*Planet of the Apes*].
- Scott Ridley, 1982 : *Blade Runner*.
- Spielberg Steven, 1981 : *Les Aventuriers de l'arche perdue* [*Raiders of the Lost Ark*].
- Tavernier Bertrand, 2013 : *Quai d'Orsay*.
- Trendle George W. : *The Lone Ranger*, 1949-1957 (série télévisée).
- Verneuil Henri, 1979 : *I comme Icare*.
- Walsh Raoul, 1941 : *La charge fantastique* [*They died with their boots on*].
- Zucker Jerry, 1990 : *Ghost*.

Table des matières

Chapitre 1 : « Je pense, donc je fuis »	
Le beau nez d'Anne	7
Chapitre 2 : « Dans quel monde vivons-nous, mon pauvre monsieur ? »	37
Chapitre 3 : Heurs et malheurs du progrès	51
Chapitre 4 : Chrétiens et païens : un dialogue de sourds	77
Chapitre 5 : La croix et la rapière	
La non-découverte des Amériques	91
Chapitre 6 : « Alors, "Vive le progrès !" ... ou pas ? »	111
Chapitre 7 : La volonté de nuisance.	
Pour en finir une bonne fois pour toutes avec la culture	131
Chapitre 8 : « Maman c'est encore loin l'Amérique ? »	151
Chapitre 9 : Du côté de chez nous... en Guyane	163
Chapitre 10 : « Mieux vaut tard que jamais » :	
la repentance papale	175
Chapitre 11 : « Il y avait un jardin qui s'appelait la terre... »	185
Chapitre 12 : Il en faut pour tous les goûts	201
Chapitre 13 : Point de suspension...	213
Annexes	237
Bibliographie	243
Filmographie	255

REMERCIEMENTS

Je remercie les éditions Maïa et toutes les personnes qui, par leur contribution financière et surtout amicale, ont permis la publication de cet essai écrit avec plaisir et sincérité, et que je soumets au regard critique des lecteurs. Ma reconnaissance va, tout particulièrement, à ma fille Sandra et à Jean-Luc Maze, romancier et joueur de pétanque émérite, pour leur assistance intellectuelle et technique.